

## LE PARTI

[P-1] Subjectivité, collectivité, auto-détermination - p.1

[P-2] Déclaration maoïste du premier mai 2018 - p.4

[P-3] Le prolétariat métropolitain- p.6

[P-4] La petite-bourgeoisie et la crise générale du capitalisme- p.8

[P-5] La révolution par étapes et la démocratie populaire- p.15

[P-6] Déclaration maoïste du premier mai 2019- p.25

[P-7] Apolitisme, populisme et conquête du pouvoir politique- p.27

## *les classiques*

De la pratique - Mao Zedong- p.31

## L'INTERNATIONALE

Les vingt thèses finales - Brigades rouges- p.41

## *Matérialisme-dialectique*

La science de la logique de Hegel- p.60

# [P-1] Subjectivité, collectivité, auto-détermination.

Avril 2018



Nous voulons ici souligner des points essentiels sur l'importance de l'esprit révolutionnaire, sur ce que cela implique dans l'engagement révolutionnaire, dans le regroupement des personnes ayant acquis un certain niveau de conscience les amenant à assumer le conflit avec le mode de production capitaliste.

Ce que nous voulons dire par là, c'est qu'il n'existe pas de vie possible dans une société capitaliste sans un esprit de rupture et de confrontation avec les valeurs qui sont imposées dans la vie quotidienne. Il ne s'agit pas simplement d'un partage inégalitaire des richesses, d'une hiérarchie sociale injuste qui posent problème, mais bien de toutes les facettes de la vie qui sont déformées, appauvries, niées, empêchant chaque personne de déployer ses facultés réelles.

La laideur des grandes villes, l'impossibilité de développer des activités artistiques, l'arriération des mentalités prisonnières d'un travail répétitif, l'isolement des campagnes, la destruction de la nature... tout cela se confronte à la compréhension que tout pourrait être autrement.

Et cela est d'autant plus flagrant que, grâce à la culture historique dont on peut disposer, on s'aperçoit que la société a progressé, évolué, que les forces productives et les richesses matérielles ont grandi sans commune mesure. Il y a un formidable héritage culturel populaire qui est nié, gâché, abîmé, converti en prétexte pour une consommation passive qui renforce inversement le mode de production capitaliste. Cette question de l'héritage ne doit pas être

sous-estimée : elle va de paire avec deux choses fondamentales. La première, c'est le fait que l'héritage relève d'un concept s'appuyant sur l'existence de la classe ouvrière comme classe devant prendre les commandes de la société, tout comme la bourgeoisie et l'aristocratie l'ont fait dans le passé pour façonner la société selon leurs propres valeurs.

Il ne s'agit pas d'aller vers le passé, de pratiquer un romantisme anticapitaliste idéalisant le petit capitalisme ou le moyen-âge, voire l'antiquité.

La seconde chose fondamentale, c'est que l'humanité actuelle est le fruit d'une accumulation de valeurs, d'expériences, de principes, qui se sont synthétisés et permettent justement ce qu'on appelle le progrès.

Il ne s'agit pas de nier les apports du passé, qui ont contribué à la civilisation. Il s'agit de faire le tri entre ce qui relève du progrès et ce qui relève des formes du passé, de l'exploitation, de l'oppression.

A cela s'ajoutent les éléments à la fois nouveaux et façonnés par les mentalités arriérées : il est évident par exemple que la chasse à courre appartient au passé et doit être supprimée. Il faut également saisir en quoi la fuite dans l'alcool ou les drogues appartient à un mode de vie isolé, aliéné, propre à la vie quotidienne épuisante et épuisée que propose le capitalisme.

Par conséquent, la subjectivité révolutionnaire se doit d'aller avec le refus systématique du subjectivisme. Depuis 1848 et l'établissement de

son pouvoir, depuis l'impressionnisme en peinture, depuis des philosophes comme Auguste Comte avec le positivisme ou encore Henri Bergson avec son vitalisme, la bourgeoisie ne cesse de valoriser le choix individuel comme porteur de sens et de valeurs.

La défense intransigeante du réalisme – du réalisme socialiste dans le sens de l'Union Soviétique de Joseph Staline – est une réponse incontournable aux lubies subjectivistes liées, d'une manière ou d'une autre et cela de manière obligée, à la bourgeoisie.

Il ne s'agit jamais de faire un fétiche de sa propre situation, malgré les souffrances et ce qu'on peut endurer dans cette société. Au-delà de sa situation personnelle, particulière, il y a la question de l'ensemble, de l'avenir.

Chercher à détruire ce qui nous détruit ne peut être que le point de départ, aboutissant à l'organisation collective dans le but de donner une réalité au renversement d'un système d'exploitation et d'oppression.

Cette subjectivité révolutionnaire reste la base pour trouver une voie pour exister de manière authentique malgré le capitalisme ; c'est une exigence qui part du plus profond de la conscience et de la sensibilité de toute personne voyant les choses en face.

Mais c'est une base qui, de manière dialectique, forme également une étape seulement, pour se rassembler, s'organiser, donner la vitalité à ce qui doit être appelé l'avant-garde, le Parti.

Précisons ici une chose capitale. Ce qu'on appelle révolution n'est pas, ici, un vain espoir ou l'attente d'un changement supprimant tous les problèmes d'un coup, mais c'est également un moment, une étape essentielle, cruciale, pour pouvoir avoir les moyens de briser les obstacles.

Il faut savoir raisonner en termes d'étapes et de moyens. L'Histoire procède par sauts, la lutte de classes reflète désormais la contradiction du mode de production capitaliste. Saisir cela, comprendre ce que signifie la subjectivité révolutionnaire comme antagonisme théorique et pratique, c'est se lancer dans le processus historique révolutionnaire, et cela veut dire aus-

si : être à la hauteur de l'idéologie, du matérialisme dialectique.

Pour cette raison, la nature même de l'organisation révolutionnaire, en conflit avec l'État – et non pas la société –, avec comme objectif de dépasser le mode de production capitaliste – et non de le faire reculer, de le repousser, de le refouler – repose sur les trois principes suivants : subjectivité, collectivité, auto-détermination.

Par subjectivité, il faut comprendre la capacité de décision personnelle, l'engagement existentiel qui amène l'identité à se façonner de manière dialectique pour une expression normale, naturelle de la vie, et contre ce qui exploite et opprime.

Sans cette rupture subjective, qui est d'une importance capitale dans une métropole impérialiste, rien n'est possible à part l'esprit de capitulation, la soumission à une vie quotidienne anéantissant les facultés, la sensibilité, façonnant toute la personnalité au service du capitalisme.

L'unité des personnes ayant fait le choix de cette rupture est la collectivité.

Il ne s'agit pas ici de nier l'idéologie ou de sous-estimer son rôle, sa nature ; toute notre activité cette dernière décennie en témoigne d'ailleurs, puisque nous avons de manière ininterrompue rétabli les fondamentaux du matérialisme dialectique, des principes du communisme.

Vive notre Parti, qui a rétabli l'idéologie révolutionnaire, se plaçant sous le drapeau de Marx, Engels, Lénine, Staline, Mao Zedong, qui a le premier affirmé dans un pays impérialiste l'universalité de la guerre populaire comme théorie militaire du prolétariat !

On aurait tort de s'imaginer, pour autant, que cela aboutit au dogmatisme comme ossification théorique, bien au contraire. Le mépris que nous pouvons avoir – que nous avons – contre des vantards pseudo-révolutionnaires ne repose pas tant sur le fait qu'ils sont d'une faiblesse idéologique criante, que sur leur nature méprisante à l'égard de tout ce qui est rupture sur le plan de la vie quotidienne.

Qu'en 2018, l'existence du véganisme ne soit

toujours pas pris en compte par des gens prétendant changer le monde nous suffit largement pour n'avoir rien envie de faire avec de telles personnes. Que des gens qui prétendent vouloir la révolution, le grand soir, le soulèvement ou bien la « guerre populaire » - peu importe les différences fictives de terminologie - nient les expériences des années 1970 et 1980 nous suffit amplement à les cataloguer, à les disqualifier.

Il ne faut pas se leurrer : le principe même de Parti, de collectivité, ne repose jamais sur l'idéologie seule, mais toujours sur les gens qui la portent, sur leur capacité à la porter. Lorsqu'il n'y a plus ces gens, le parti révolutionnaire devient révisionniste, l'idéologie étant modifiée, inlassablement et imperceptiblement, jusqu'à sa négation complète.

Pour cette raison, il ne faut pas avoir de fétichisme du Parti, mais bien de ceux et celles qui portent la subjectivité révolutionnaire capable de porter l'idéologie du Parti. C'est en ce sens que le P«C»F ne vaut plus rien depuis 1953 et qu'il n'y a pas à chercher à quel moment le révisionnisme aurait fini de tout liquider.

Ce qui fait justement la force de la collectivité révolutionnaire, du Parti, c'est cette capacité humaine à échanger, à apprendre, à enseigner, à diriger, à organiser. Il n'existe aucune différence entre camarades au sein d'une telle collectivité, car chacun sait l'importance de la rupture qui a dû être portée pour en arriver là.

Assumer la conflictualité révolutionnaire n'est jamais aisée et même une fois qu'on y arrive, cela n'est pas gagné pour toujours. Il faut savoir se lier aux tendances nouvelles de l'époque, qui renforcent la subjectivité, permettent le développement du Parti. Une collectivité révolutionnaire ne vit pas séparé du mouvement de la réalité.

Cela signifie ici connaître également la patience, car le principe : « Les masses font l'histoire, le Parti les dirige », ne doit pas être remplacé par un volontarisme subjectiviste s'imaginant que « Le Parti fait l'histoire, les masses le dirige ».

L'inévitable inégalité de développement selon les situations souligne, par là même, le principe de l'auto-détermination.

Le Parti ne peut exister que par le centralisme démocratique, car sans Direction, il n'y a pas de ligne. Cependant, chaque révolutionnaire doit savoir s'insérer et porter le projet révolutionnaire conformément aux principes de la subjectivité révolutionnaire, de la collectivité organisée pour la porter.

Seul le Parti peut diriger, porter le matérialisme dialectique, mais chaque révolutionnaire est capable d'auto-détermination à partir du moment où il a été façonné par la collectivité, par le Parti. C'est le principe du Parti d'avant-garde : il ouvre la voie à une capacité individuelle de rupture, d'acquisition des grands principes du communisme, d'une vie tournée vers le nouveau, portant par conséquent l'initiative révolutionnaire dans une réalité donnée.

Que la situation de cette réalité soit différente selon les endroits, selon les moments, ne change rien et ne modifie nullement l'esprit de collectivité. C'est cet esprit, pétri dans le matérialisme dialectique, façonné par la lutte des classes, qui permet au Parti d'exister comme force historique, comme catalyseur de l'Histoire.

Pour le Communisme !





# (P-2) CMLM(B), PCF(mlm) - 1968 - 2018 : Déclaration maoïste du premier mai 2018

Le premier mai de cette année a une signification particulière : il y a 50 ans eut lieu la révolte estudiantine de mai 1968 en France, qui a produit un mouvement populaire dans tout le pays, amenant plus de dix millions de travailleurs à faire grève. Elle a également produit de nombreuses organisations révolutionnaires - qui sont historiquement résumées sous l'étiquette de « gauchisme » - essayant de relancer le processus révolutionnaire brisé par le triomphe du révisionnisme, suite au coup d'État en Union soviétique en 1953.

Elle était en peine convergence, en tant que révolte de la jeunesse, qu'appel de la Révolution, avec la Grande Révolution Proletarienne Culturelle en Chine.

La valeur de mai 1968 en France - et aussi dans d'autres pays, avec des formes différentes -, la valeur des expériences révolutionnaires des années 1970 en général, l'aspect négatif des influences idéologiques des petits-bourgeois et des universités (avec les étudiants, mais aussi les enseignants), doivent être compris correctement. En ce premier mai 2018, nous appelons à apprendre la leçon du passé.

La valeur historique de mai 1968 fait partie du patrimoine révolutionnaire mondial, car cela montre que, aussi forte que la société moderne bourgeoise puisse être à organiser ses institutions et ses contrôles idéo-

logiques et culturels, elle est condamnée à l'échec. Il y a toujours un moyen de briser le système maintenant les masses dans une attitude passive ; il y a toujours un moyen d'ouvrir des espaces pour la conscience révolutionnaire.

En ce sens, la leçon principale de mai 1968 est l'autonomie des travailleurs, c'est-à-dire l'autonomie de la classe ouvrière, la non-dépendance vis-à-vis des institutions et en particulier des syndicats. Le principal syndicat, la CGT, dominé par le Parti « Communiste » révisionniste, joua un rôle majeur pour empêcher l'alliance entre les étudiants et les ouvriers, pour réduire la lutte à une question économique. Il était une composante des institutions en tant que tel.

C'est la grande leçon de mai 1968, qui correspond au changement de forme de la société bourgeoise depuis que les forces productives se sont développées après 1945. Cela souligne bien sûr l'aspect subjectif. La capacité de rompre avec les formes de pensée et d'action diffusées par la bourgeoisie exige un haut niveau idéologique-culturelle. C'était une nouvelle situation pour les communistes dans les pays impérialistes. Si mai 1968 a eu un tel écho, c'est aussi parce que la révolution russe d'octobre 1917 et la révolution démocratique chinoise de 1949 relevaient de sociétés peu développées, tant dans le plus grand

pays du monde que dans le pays le plus peuplé du monde.

Mai 1968 en France apparaît donc comme une rupture majeure dans une société moderne bourgeoise, quelque chose d'un genre nouveau. Nous ne devons jamais oublier que la jeunesse rebelle a alors compris que la question était celle de la vie quotidienne.

La lutte des classes ne se réduisait pas à une question économique, mais était comprise comme telle : une lutte concernant chaque aspect de la vie, parce que la révolution touche au mode de production, à l'organisation de la société, au fait de permettre que se développent les facultés de chaque personne.

C'est pourquoi nous disons que la clef de mai 1968 est que le Parti révolutionnaire interagisse avec les larges masses à travers l'autonomie ouvrière : cela a été compris dans les vraies expériences maoïstes après mai 1968, en France, en Allemagne, en Italie, en Belgique. C'est le moyen de construire le nouvel État, d'organiser la rupture à l'échelle de la société avec l'idéologie dominante. C'est le véritable sens du maoïsme.

Et ce sens réel était porté par la ligne rouge, à l'inverse de la ligne noire, qui prétendait être antirévissionniste dans la mesure où elle proposait le modèle révolutionnaire des années 1920, alors qu'en réalité c'était une tendance syndicaliste,

légaliste, formaliste.

En ce premier mai 2018, nous appelons à comprendre ce fait : en raison de l'échec temporaire de la ligne rouge dans les années 1980-1990, les derniers restes de la ligne noire qui existent encore aujourd'hui prétendent avoir formé, dans les années 1960-1970, la bonne ligne, être le vrai mouvement maoïste.

Ce n'est pas vrai et il y a encore le besoin d'un mouvement prolétarien « de retour aux sources », récupérant l'héritage du passé et la Pensée-Guide qui a émergé alors. Nous disons: il n'y aura pas de processus révolutionnaire dans aucun pays, si on ne comprend pas la lutte des deux lignes des années 1960-1970.

Même si souvent la ligne rouge avait tendance à passer au subjectivisme, elle était sur la bonne voie ; la ligne noire n'a rien à proposer, sinon une stratégie néo-syndicaliste, formelle, pleine de clichés, sans aucune valeur culturelle et idéologique. L'exemple français de mai 1968 est ici très clair, car il y avait :

- un Parti Communiste Marxiste-Léniniste de France - PCMLF, qui était légaliste, néosyndicaliste, allant de plus en plus à travers de nombreuses scissions vers le réformisme, l'hoxhaïsme, une ligne pro-Deng Xiaoping ;

- une Union des Jeunes Communistes (marxistes-léninistes) - UJC (ml), devenue la Gauche Pro-létarienne - GP, étant l'organisation la plus célèbre des années 1960-1970 en raison de son activité, de sa quête de l'autonomie ouvrière.

Cette lutte de deux lignes existait en fait partout dans le monde, par exemple à travers la contradiction entre le Parti communiste d'Inde

(marxiste) et le Parti communiste d'Inde (marxiste-léniniste), le Türkiye İhtilalci İşçi Köylü Partisi et le Parti communiste de Turquie / Marxiste-Léniniste, le Revolutionary Youth Movement II et le Revolutionary Youth Movement I, etc. C'est au cours de ces luttes des deux lignes que Siraj Sikder, Akram Yari, Ibrahim Kaypakkaya, Gonzalo, Charu Mazumdar... sont apparus comme Pensées-Guides dans leur propre pays.

Comme on le sait, la ligne rouge n'a pas réussi à mener à bien son initiative, même si elle a marqué l'histoire de son pays, contrairement à la ligne noire.

Il est évident, par exemple, que même s'ils ont échoué, le Black Panther Party et les Weathermen ont marqué l'Histoire américaine, alors que le Parti Communiste Révolutionnaire des États-Unis, ne l'a pas fait. La raison de l'échec peut maintenant être correctement comprise, cinquante ans après.

La ligne rouge, alors, surestimait la question de l'aspect subjectif, croyant que le processus révolutionnaire ne serait qu'une question de quelques années; ce n'est pas avant le début des années 1980 qu'apparut la compréhension que le processus révolutionnaire serait en soi de nature prolongée.

La ligne rouge, également, n'a pas été capable de récupérer correctement le matérialisme dialectique. La continuité du marxisme-léninisme, défini par Staline, à travers la Grande Révolution Pro-létarienne Culturelle, à travers le Maoïsme, n'a pas été appréhendée de manière appropriée, permettant l'émergence de la gauche-subjectiviste et de la

droite-liquidationniste. L'histoire de la ligne rouge est donc souvent marquée par l'instabilité et le triomphe brutal du liquidationnisme. Nous devons comprendre que c'était le prix à payer pour découvrir la nouvelle situation.

Pour cette raison, il n'y a pas de fétichisme à faire, ni de mai 1968, ni des expériences faites alors et ensuite. Cela remettrait entre les mains du subjectivisme, même si le risque principal, encore aujourd'hui et à cause du développement des forces productives, est encore la perte de l'aspect subjectif.

Il faut rappeler ici que de nombreux acteurs de mai 1968 sont devenus membres des institutions, notamment dans les domaines intellectuel et culturel. Et la partie moderniste de la bourgeoisie a aussi utilisé l'ébranlement de mai 1968 pour promouvoir le libéralisme, l'individualisme, le refus de toute valeur « conservatrice » qui signifie n'importe quelle valeur, etc.

Chaque séquence de lutte de classe doit être correctement comprise en rapport avec les séquences avant et après celle-ci, et bien sûr avec le but principal : la conquête du pouvoir. Nous disons pour cette raison: apprenons, ce 1er mai 2018, de mai 1968 !

Centre Marxiste-Léniniste-Maoïste [Belgique]

Parti Communiste de France (marxiste-léniniste-maoïste)



# [P-3] Le prolétariat métropolitain



Dans un pays capitaliste développé, il existe de nombreux moyens de fuir la réalité, de se replier sur sa vie privée. Les forces productives sont suffisamment développées pour qu'on puisse vivre de manière à peu près correcte au quotidien, dans un environnement relativement stable, en se préoccupant de s'élever socialement, d'avoir différentes activités sportives ou culturelles, voire même d'accumuler du capital.

Les revendications sociales elles-mêmes servent directement les syndicats, qui eux-mêmes participent aux institutions, aux entreprises, contribuant à la modernisation des rapports sociaux, à leur adaptation aux nouvelles situations. Les exigences révolutionnaires ne font que alors vivoter à la marge de la société, de manière coupée de la classe ouvrière, ne s'exprimant au mieux que de manière bornée ou folklorique.

Ce panorama n'a rien de nouveau ; il est de fait vrai depuis 1968, voire le début des années 1960. Il reflète la situation mise en place par le capitalisme une fois qu'il s'est élancé : si auparavant, jusque dans les années 1950, il y avait encore beaucoup de goulots d'étranglements empêtrant les masses dans la misère la première crise venue, désormais il y a en France une base matérielle suffisante pour fournir un minimum de satisfaction matérielle et une intégration qui va avec.

Pour cette raison, il existe un poids croissant de l'importance de la subjectivité. Il ne suffit pas de prendre conscience de la réalité sociale, il faut également faire le choix de ne pas céder

à la corruption, faire le choix de participer à la transformation du monde, se positionner de manière adéquate dans le rapport entre révolution et contre-révolution.

Cette thèse a été formulée comme suit, en 1972 déjà, par la Fraction Armée Rouge :

« La situation d'exploitation des masses dans les métropoles n'est plus couvert par seulement le concept de Marx de travailleur salarié, dont on tire la plus-value dans la production.

Le fait est que l'exploitation dans le domaine de la production a pris une forme jamais atteinte de charge physique, un degré jamais atteint de charge psychique, avec l'éparpillement plus avancé du travail s'est produite et développée une terrifiante augmentation de l'intensité du travail.

Le fait est qu'à partir de cela, la mise en place des huit heures de travail quotidiennes – le présumé pour l'augmentation de l'intensité du travail – le système s'est rendu maître de l'ensemble du temps libre des gens.

À leur exploitation physique dans l'entreprise s'est ajoutée l'exploitation de leurs sentiments et de leurs pensées, de leurs souhaits et de leurs utopies – au despotisme des capitalistes dans l'entreprise s'est ajouté le despotisme des capitalistes dans tous les domaines de la vie, par la consommation de masse et les médias de masse.

Avec la mise en place de la journée de huit heures, les 24 heures journalières de la domination du système sur les travailleurs a commencé sa marche victorieuse – avec l'établissement

d'une capacité d'achats de masse et la « pointe des revenus », le système a commencé sa marche victorieuse sur les plans, les besoins, les alternatives, la fantaisie, la spontanéité, bref : de tout l'être humain !

Le système a réussi à faire en sorte que dans les métropoles, les masses sont tellement plongées dans leur propre saleté, qu'elles semblent avoir dans une large mesure perdu le sentiment de leur situation comme exploitées et opprimées.

Cela, de telle manière qu'elles prennent en compte, acceptant cela tacitement, tout crime du système, pour la voiture, quelques fringues, une assurance-vie et un crédit immobilier, qu'elles ne peuvent pratiquement rien se représenter et souhaiter d'autre qu'une voiture, un voyage de vacances, une baignoire carrelée.

Il se conclut de cela cependant que le sujet révolutionnaire est quiconque se libère de ces encadrements et qui refuse de participer aux crimes du système.

Que quiconque trouve son identité dans la lutte de libération des peuples du tiers-monde, quiconque refuse de participer, quiconque ne participe plus, est un sujet révolutionnaire – un camarade. »

Aux côtés du Collectif Politique Métropolitain italien, la RAF allemande a souligné cette importance de la modernité capitaliste pour la question du niveau de conscience. Il ne s'agit pas de considérer de manière unilatérale le caractère corrompu des masses dans les pays capitalistes développés. Ce serait là du tiers-mondisme, un travers dans lequel la RAF elle-même est tombée en partie.

Cependant, il y a ici une dimension métropolitaine – pour désigner ce qui relève de la métropole impérialiste – qui doit impérativement être pris en compte. Aussi affirmons-nous qu'il est nécessaire de parler de prolétariat métropolitain lorsqu'il est parlé du prolétariat tel qu'il existe, dans une métropole impérialiste, depuis les années 1960.

Ne pas faire cela serait ne pas faire de distinction entre le prolétariat métropolitain et le pro-

létariat qui, jusqu'aux années 1950, ne disposait pas de moyens matériels l'intégrant dans un 24h sur 24 du capitalisme. Il n'y avait pas de toilettes individuelles, ni de télévision ; il n'y avait pas de consommation massive de viande, ni de matériels électroniques aisément accessibles. Les vacances n'étaient pas encore un bien de consommation de masse, pas plus que les voitures, les assurances-vie, l'art contemporain.

L'intensité de l'exploitation n'avait pas atteint le degré extrême d'usure psychique d'aujourd'hui ; si physiquement, le travail était davantage éreintant, il vidait psychologiquement et nerveusement moins qu'aujourd'hui, il emprisonnait moins les esprits et les démarches.

C'est ce qui explique que le prolétariat métropolitain ne se rebelle pas comme le faisait le prolétariat, que les conflits n'ont ni la dimension, ni la profondeur, ni la violence, ni le degré de conscience qu'ils avaient de par le passé.

Cela ne veut nullement dire que le mode de production capitaliste ait changé de forme, ni que cela remette en cause la chute tendancielle du taux de profit impliquant l'effondrement du capitalisme, la fuite en avant dans la guerre impérialiste.

Ce que nous disons, c'est que nous avons découvert que l'échec de la proposition communiste des années 1950 provient de l'incompréhension de la paupérisation, considérée comme générale alors, bien qu'en réalité elle n'était que relative, le capitalisme connaissant un nouveau cycle. En proportion, la bourgeoisie devenait plus riche, mais la modernisation permettait tout de même d'amener les larges masses à participer au nouveau cycle, dont elles tiraient des avantages matériels.

C'est cela qui fait que, si auparavant la participation aux syndicats était nécessaire comme Lénine l'a souligné avec raison, à partir des années 1960, l'exigence de l'autonomie prolétarienne implique le rejet formel de ceux-ci.

Naturellement, il y a ici le besoin de bien saisir les changements historiques et de parer à toute relecture gauchiste ou droitiste du passé. Le

phénomène d'étudiants et de petits-bourgeois prétendant réinterpréter le communisme à la suite de mai 1968 est bien connu et perdure jusqu'à aujourd'hui. Nous tenons à rappeler ici qu'il y a deux maoïsmes : le vrai, celui du matérialisme dialectique, qui prolonge Marx et Lénine mais aussi Engels et Staline, et le faux qui consiste en un spontanéisme aux contours flous et aux pratiques pragmatiques-machiavéliques. Cependant, nous pensons qu'en saisissant de manière juste la contradiction villes-campagnes, nous avons réussi à trouver un moyen de distinguer le juste de l'erroné, et ce pour tous les cas. La destruction de la planète, c'est-à-dire de la Biosphère, va de paire avec une vie quotidienne aux mœurs dépassés, impliquant destruction écologiques et anéantissement des animaux. Comprendre cet arrière-plan et le combattre est inévitable ; il est facile de voir que des gens prétendant vouloir changer les choses, tout en restant étrangers à cette problématique, relèvent du problème et non de la solution.

C'est évidemment un problème également avec les masses elles-mêmes, qui vivent de manière réactionnaire, leur vécu soutenant objectivement et subjectivement le mode de production capitaliste. Cependant, les masses sont

souvent prêtes à développer leur conscience une fois placées face à la contradiction villes-campagnes, si la démarche communiste est bien calibrée. L'isolement idéologique réussi dans la contradiction travail manuel – travail intellectuel est bien moins de mise.

Nous affirmons que c'est là une stratégie historique convenant au prolétariat métropolitain, c'est-à-dire le prolétariat du mode de production capitaliste développé. Le prolétaire métropolitain, aliéné en plus d'être exploité, reste un être naturel confronté à la remise en cause générale de tous les cadres de vie par un mode de production capitaliste exigeant que tout lui soit subordonné. Les besoins existentiels du prolétaire métropolitain restent en contradiction complète avec un mode de production capitaliste qui entend façonner sa production, sa consommation, son corps, sa famille, son habitation, ses déplacements, selon ses propres besoins.

Développer la rupture avec la vie quotidienne aliénée et exploitée dans la métropole impérialiste !

Porter la rupture subjective au cœur de masses à travers l'autonomie prolétarienne contre les institutions de la métropole impérialiste !



## (P-4) La petite-bourgeoisie et la crise générale du capitalisme

Le mode de production capitaliste est toujours plus ébranlé ; si certains secteurs se développent particulièrement, d'autres stagnent voire reculent. Aussi, l'angoisse d'une précarisation sociale violemment forcée prend à la gorge des parties toujours plus importantes de la pop-

ulation. Il y a cependant lieu d'avoir un aperçu juste de ce processus. En effet, la petite-bourgeoisie cherche toujours à gommer son existence pour prétendre à une certaine « objectivité », alors que dans les faits elle est une couche sociale tampon entre prolétariat et bourgeoisie.

Elle déforme les luttes ou se les approprie, selon ses propres intérêts. Elle refuse d'être subordonnée tant à la bourgeoisie qu'au prolétariat. Aussi n'est-il pas possible de s'orienter du point de vue du prolétariat sans comprendre les modalités de la crise générale du capitalisme frap-

pant la petite-bourgeoisie.

L'enjeu de la question : la protection des forces démocratiques

Il existe de nombreuses conceptions du changement social, notamment l'alternative réforme ou révolution. Cependant, au-delà des divergences possibles et des différences d'analyses ou d'interprétations, il est évident que le capitalisme, malgré ses prétentions à la stabilité, connaît des soubresauts, des moments de profondes perturbations, des périodes de crise.

Même si l'on admet pas le principe, qui nous semble juste, que le capitalisme ne peut qu'aboutir à une crise générale et qu'il ne peut chercher à s'en sortir que par la guerre, on est bien obligé d'admettre qu'il existe des phases où le capitalisme est tellement tourmenté qu'il y a des explosions sociales.

Or, si elles sont incomprises ou si elles sont orientées dans une direction réactionnaire, alors il ne reste plus de place pour rien. Si la petite-bourgeoisie passe en masse dans le camp de la réaction, celle-ci se voit terriblement renforcée.

Les socialistes et les communistes, comme l'ensemble des forces démocratiques, ont été balayés par le fascisme italien et le national-socialisme allemand, ainsi que par le franquisme espagnol, le fascisme clérical autrichien, etc., qui tous ont su mobiliser la petite-bourgeoisie.

Celle-ci était prise à la gorge par la crise, elle a cherché une porte de sortie. Elle a pensé en trouver une dans le fascisme. C'est cela qu'il s'agit de comprendre, en ayant en tête que ce n'est jamais une question purement « théorique », de par la répression, la militarisation.

C'est toujours une question vitale pour le mouvement ouvrier et par ailleurs l'ensemble des forces démocratiques. Échouer à saisir la complexité de la société à des moments clefs, c'est ne pas être en mesure de faire face à la pression réactionnaire et à l'écrasement fasciste de tout ce qui s'oppose au capitalisme.

La petite-bourgeoisie, couche sociale et non pas classe.

Les enseignements de Karl Marx et Friedrich Engels présentent le mode de production capitaliste comme se fondant sur deux classes, le prolétariat et la bourgeoisie. Cette dernière possède les moyens de production et exploite la classe antagonique, qui n'a rien à perdre à part ses chaînes.

Il est évident que cette thèse, tout à fait juste dans ses fondements, exige d'être contextualisée. En l'occurrence, avec l'apparition de l'impérialisme comme stade suprême du capitalisme, on peut s'apercevoir que les pays capitalistes les plus puissants tirent tellement de ressources de leur hégémonie qu'ils sont capables de disposer de périodes de grande stabilité.

En raison du développement ample de la productivité capitaliste et de la domination des pays d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine, les pays capitalistes les plus puissants ont pu arracher une paix sociale en corrompant une partie du prolétariat, mais aussi en donnant naissance à de larges couches sociales intermédiaires entre la bourgeoisie et le prolétariat, ayant des fonctions subalternes dans le capitalisme mais se distinguant de la fonction directe de l'exploitation.

C'est ce qu'on appelle la petite-bourgeoisie. C'est une couche so-

ciale et non pas une classe, elle oscille entre prolétariat et bourgeoisie. De par son statut social et son mode de vie, elle exerce une grande influence sur le prolétariat.

Son mode de vie plus élevé aboutit à une certaine fascination dans le prolétariat, notamment par rapport à la question de l'accès à la propriété. A la complication nouvelle historiquement par rapport à Karl Marx que pose le fait que le prolétariat soit devenu un prolétariat métropolitain, vivant dans le 24 heures sur 24 de l'idéologie capitaliste, s'ajoute la corruption petite-bourgeoise des valeurs prolétariennes.

Cette corruption n'est pas que culturelle ou sociale, elle est aussi directement économique et politique, ce qui revient d'ailleurs au même.

Car la petite-bourgeoisie a besoin de la classe ouvrière comme levier afin de s'opposer à la bourgeoisie pour exister de manière moins « comprimée » au sein du capitalisme, pour gagner de l'espace entre prolétariat et bourgeoisie.

Les exemples sont innombrables de phénomènes sociaux commençant dans le camp prolétarien et happés par la petite-bourgeoisie, qui en arrache la direction, en en profitant tout en en vidant la substance. On peut penser, pour prendre des exemples qui parlent, au hip hop, au metal ou aux musiques électroniques, où des éléments petits-bourgeois, plus éduqués et plus opportunistes, se sont appropriés les scènes culturelles et le genre musical.

Le principe des ciseaux dans le cadre de la crise générale du capitalisme

De par sa nature, le mode de production capitaliste est obligé de faire

en sorte que l'accumulation du capital soit toujours plus croissante et cela dans une situation marquée par la chute tendancielle du taux de profit, dans un contexte de concurrence internationale toujours plus acharnée, alors qu'à l'arrière-plan des monopoles se mettent en place. Cela aboutit à une agressivité vers l'extérieur et vers l'intérieur, c'est-à-dire des interventions militaires sur le plan international et une pressurisation de la classe ouvrière à l'intérieur du pays.

Cela a des conséquences très lourdes lors des moments de crise apparaissant comme de vraies césures. En effet, tant qu'il n'est pas ébranlé dans ses fondements, le capitalisme est capable d'une telle accumulation qu'il est en mesure de maintenir l'existence de couches sociales artificielles telles que la petite-bourgeoisie, l'aristocratie ouvrière, de larges couches de fonctionnaires, comme produit indirect de l'élan productif.

Par contre, dès que la base capitaliste va vers son déclin, ces couches sociales protégées en apparence sont les premières à tomber, révélant et exprimant l'antagonisme essentiel entre les deux classes fondamentales formant la contradiction du mode de production capitaliste.

La crise générale du capitalisme agit comme des ciseaux, comprimant, écrasant tout ce qui existe entre prolétariat et bourgeoisie. Ce processus est évidemment complexe, visant certaines couches sociales plus que d'autres, de manière non symétrique et sans proportions entre les couches sociales. Tout cela dépend des rapports de force politique et économique, du contexte, de la

nature de l'État, de la nature des crises économiques, etc.

Ainsi, l'armée est par définition une couche artificielle portée par le capitalisme, mais jamais la bourgeoisie n'amènera sa suppression, puisqu'il en va de sa survie. Il n'en va pas de même pour la recherche scientifique, par exemple, aussi absurde que cela apparaisse, car le capitalisme est porté par une classe décadente qui est incapable d'organisation. La bourgeoisie peut couper le fonds des subventions à l'art contemporain, qui lui est pourtant utile ; elle ne peut pas pour autant trop pressuriser la police.

La compression de la petite-bourgeoisie est ainsi un processus mécanique, produit de manière automatique de par la recherche de profits par la bourgeoisie. La petite-bourgeoisie est simplement sur sa route : elle dispose de capital et, à ce titre, aussi faible soit ce capital, il est une cible pour la bourgeoisie en quête d'accumulation.

La panique de la petite-bourgeoisie devant la prolétarianisation

La petite-bourgeoisie a une véritable hantise de la prolétarianisation. Elle entend rester à l'écart du prolétariat. Et, en même temps, elle sait très bien que la bourgeoisie est son ennemi, que les monopoles visent son expropriation. La petite-bourgeoisie est ainsi placée dans une situation intenable, l'amenant à avoir des revendications incohérentes.

D'un côté, elle veut avoir davantage de propriété, de l'autre elle ne peut pas avoir confiance ni en la bourgeoisie qui ne compte rien lui céder, ni s'appuyer sur la classe ouvrière, qui porte en elle l'abolition de la propriété.

D'un côté, elle rejette toute critique collectiviste du capitalisme, de l'autre elle ne veut pas se retrouver comme simple valet de la bourgeoisie, tout en ayant en plus besoin de la classe ouvrière dans son opposition aux monopoles.

La petite-bourgeoisie n'est donc pas seulement une classe fantôme, n'existant que temporairement dans le mode de production capitaliste : elle est également hantée. La hantise du déclassement social la traverse de part en part.

Cela la pousse à réagir de manière d'autant plus hystérique qu'elle ne parvient pas à trouver la source de son trouble, et à être d'autant plus perturbée si jamais elle perçoit que sa propre nature est la source de sa condamnation sociale historique.

Elle invente par conséquent tout un nombre d'idéologies et de démarches sociales, toutes plus éclectiques les unes que les autres, car n'étant pas une classe, elle n'a pas le sens des réalités et doit puiser à la fois dans le camp bourgeois et le camp prolétarien.

Il y a donc toujours un dénominateur commun dans les expressions petites-bourgeoises : rejetant à la fois la classe ouvrière et les monopoles - ce qui n'est pas possible sur le plan historique - la petite-bourgeoisie est amenée à prôner une hypothétique troisième voie entre capitalisme et communisme.

Les caractéristiques de la « troisième voie » petite-bourgeoise La quête d'une « troisième voie » entre capitalisme et communisme, c'est-à-dire entre les monopoles et la classe ouvrière, s'est exprimée par un nombre sans fin de démarches et d'idées utopiques censées résoudre

les problèmes du monde.

Leurs caractéristiques obéissent à la loi comme elles reflètent le caractère incohérent de la petite-bourgeoisie. On retrouve donc systématiquement :

- la croyance en un complot d'une élite secrète ;
- le refus d'utiliser le terme bourgeoisie ;
- le refus de reconnaître l'existence de la classe ouvrière ;
- le refus d'aborder la question de la propriété ;
- la focalisation sur la finance ;
- l'exigence de la sobriété, d'un retour en arrière sur le mode productif ;
- le refus de la politique ;
- le refus de l'organisation démocratique prolongée et structurée de manière bien déterminée.

La petite-bourgeoisie se fait le vecteur d'une démarche qui ne doit servir qu'elle-même, qui ne doit correspondre qu'à ses propres intérêts. En même temps, elle a besoin de mobiliser dans le prolétariat pour se renforcer et doit donc utiliser une certaine démagogie sociale. Pour autant, rien ne doit aller dans le sens d'une éventuelle remise en cause de la bourgeoisie ; certains thèmes sont donc absolument pros crits.

La petite-bourgeoisie, lorsqu'elle formule un mouvement, met donc toujours en place un simulacre de lutte de classe.

Les nombreux exemples français La France est traditionnellement un pays où la petite propriété a eu une grande place. Elle est restée majoritairement agricole jusque l'entre-deux guerres, et même après 1945 le poids de cette réalité sociale est resté très important, notamment

dans la question du logement.

Sa dynamique impérialiste a permis de former de larges couches sociales intermédiaires, avec un puissant encadrement social et culturel, notamment au moyen des syndicats.

Il n'est donc pas surprenant que, avec la progression de la crise générale du capitalisme, il y ait une quasi avalanche de mouvements petit-bourgeois contestataires. L'un des plus fameux aura été « Nuit debout », qui prétendait réactiver le principe de la révolution française. C'est également pour beaucoup la dynamique de La France Insoumise, avec le même état d'esprit de non-remise en cause de la propriété, de l'utilisation du concept de « peuple » dans un sens très large et opportuniste.

Un autre mouvement très marquant a été le tandem Égalité & réconciliation / Dieudonné. La mode de la « quenelle » relève directement de l'esprit révolté petit-bourgeois ; elle a d'ailleurs puissamment contaminé le prolétariat lui-même. Alain Soral, leader de Égalité & réconciliation, a obtenu un grand succès comme polémiste agressif, au style violemment plébéien.

Il faut ici rappeler le très grand succès de la vague délirante voyant en les phénomènes sociaux un complot des « illuminatis ». Il y a eu bien d'autres variantes, comme les discours sur le « complot » qu'aurait été le 11 septembre, l'explication que la traînée des avions est un empoisonnement (les « chemtrails »), à quoi il faut ajouter le mouvement « zeitgeist », etc.

Ce « blocage » psychologique sur une élite est également celui d'AT-TAC, qui vise uniquement la finance, ou bien dans l'arrière-pays,

des « nationalistes autonomes ». Il y a eu la vague des bonnets rouges avec leur jacquerie fiscale, et il y a les antispécistes qui voient un complot « spéciste » dirigé le monde. Il faut bien sûr mentionner l'immense vague formée par les décroissants, Alternatiba, les colibris de Pierre Rabhi et les zadistes. On est ici dans une vague de « retour à la terre » pour retrouver les valeurs censées être authentiques de la petite production.

Il y a également eu l'ultra-gauche, avec « l'insurrection qui vient » de Julien Coupat jusqu'au mouvement contre la loi travail, qui a d'ailleurs reçu le soutien ouvert de la CGT, c'est-à-dire de l'aristocratie ouvrière.

Et il y a les gilets jaunes, jacquerie fiscale portée par la petite-bourgeoisie entrepreneuriale.

La révolte petite-bourgeoise : une base juste, une orientation déraillée La petite-bourgeoisie n'est pas une classe et par conséquent sa crise n'est pas sa propre crise à elle. Elle n'a pas de densité historique suffisante pour cela. Sa crise est donc en même temps la crise du prolétariat et la crise de la bourgeoisie.

Elle est en même temps la crise du mode de production capitaliste, dans son existence concrète en tant que contradiction travail manuel / travail intellectuel, contradiction villes / campagnes.

Cela signifie que ce que porte la petite-bourgeoisie dans sa réalité même, c'est la transformation de la base du mode de production capitaliste, dans le sens de son effondrement. Cependant, tout le problème est que la petite-bourgeoisie est incapable de comprendre cela.

La question de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes est historiquement celle de l'écologie, celle des gilets jaunes est celle du rapport entre les villes et les campagnes dans le cadre de la vie quotidienne. Les zadistes auraient dû se positionner en défense de la nature sauvage et les gilets jaunes comme les partisans du droit à la ville combiné au droit à la campagne.

Au lieu de cela, ils ont choisi de défendre la petite production locale pour les uns, la jacquerie fiscale pour les autres : cela reflète leur base sociale.

De la même manière, les antispécistes ne sont que le fruit d'une exigence d'un autre rapport avec les animaux (et non de l'absence de rapport destructeur). Les nationalistes autonomes sont l'expression de l'arriération de certains secteurs populaires et une tentative totalement déformée par le racisme de s'y opposer ; le triomphe de Dieudonné est une déviation de l'esprit universaliste anti-particulariste en haine fanatique d'une minorité.

La décroissance est une réaction au gaspillage absurde du capitalisme, ATTAC un refus de la passivité face à la prédominance du capital financier, Nuit debout un effort de convergence sociale, etc.

Il y a toujours une base réelle, la réalité sociale sur laquelle s'exprime la colère de la petite-bourgeoisie existe vraiment. Cependant, pour être à même de saisir le sens de cela, il faut une compréhension matérialiste dialectique que la petite-bourgeoisie ne peut pas saisir, pour deux raisons :

- cela lui est étranger, car elle s'oppose à la classe ouvrière dans sa vision du monde ;

- cela lui est impossible, car elle récusé tout rationalisme, tout matérialisme, toute conscience socialiste. Une fois que la petite-bourgeoisie est lancée sur sa propre base, elle n'est pas rattrapable, de par son irrationalité.

La question du rapport entre petite-bourgeoisie et classe ouvrière

La petite-bourgeoisie n'étant pas une classe, sa révolte n'est en soi qu'une conséquence historique du mode de production capitaliste. Par conséquent, la lutte de classe du prolétariat ne peut pas être celle de la petite-bourgeoisie. Il ne peut jamais s'agir d'unifier les exigences du prolétariat et de la petite-bourgeoisie, de les mettre sur le même niveau.

Tout comme la paysannerie, la petite-bourgeoisie n'est qu'une couche sociale transitoire historiquement ; elle n'a pas d'autonomie, elle ne peut qu'osciller, vaciller, être entraînée par l'un ou l'autre des deux pôles du capitalisme que sont le prolétariat et la bourgeoisie.

L'opportunisme consiste toujours à aligner le prolétariat sur la petite-bourgeoisie au nom de l'unité populaire nécessaire, alors qu'il s'agit justement inversement d'aligner la petite-bourgeoisie sur les nécessités historiques portées par le prolétariat.

L'une des démarches classiques de l'opportunisme vise forcément à ne pas aborder la question de ce qui relève de la petite-bourgeoisie, de ce qui relève du prolétariat. Une autre démarche vise à faire passer ce qui relève de la petite-bourgeoisie pour ce qui relève du prolétariat. L'opportunisme a ainsi comme

méthode soit de prétendre défendre le peuple « en général », soit de tenir un discours maximaliste dont le contenu est en réalité vain, petit-bourgeois, sans lien avec le processus historique du point de vue du prolétariat.

Bien cerner cet opportunisme et le récuser est une tâche incontournable.

La tentation romantique fasciste de la petite-bourgeoisie

La complexité du rapport entre prolétariat et petite-bourgeoisie s'accroît avec l'appel d'air effectué par le fascisme auprès de la petite-bourgeoisie.

Même si le fascisme signifie appauvrissement social, nihilisme culturel et volonté de guerre comme solution aux problèmes, avec une domination concrète des monopoles, il apparaît de par sa démagogie comme une utopie satisfaisant les fantasmagories de la petite-bourgeoisie.

En effet, le fascisme vise une conquête de la petite-bourgeoisie et même d'une partie réelle des masses populaires, du prolétariat, au moyen de la rhétorique nationaliste et de prétentions sociales communautaires.

Le fascisme s'expose toujours auprès de la petite-bourgeoisie comme un romantisme. C'est une démarche anti-rationnelle correspondant tout à fait au style petit-bourgeois, car la petite-bourgeoisie est en quête perpétuelle d'un moyen d'exister historiquement, alors que c'est impossible.

En présentant une utopie pacifiée virtuelle, le fascisme sait qu'il va parler à la petite-bourgeoisie, qui a l'impression d'avoir enfin trouvée une manière d'avoir sa place.

L'idéal communautaire du fascisme vise directement les attentes petites-bourgeoises d'un monde statique, rassurant pour elle, sans compression de la part du prolétariat ni de la bourgeoisie.

Le fascisme comme « annulation » de la lutte des classes

Un aspect essentiel du fascisme qui parle à la petite-bourgeoisie, même si c'est en fait l'outil des intérêts de la bourgeoisie, est le refus de la lutte des classes. C'est là un grand thème du fascisme. La « réconciliation », la remise à sa « place » de chaque groupe social, le rétablissement d'un « équilibre », tout cela correspond aux espoirs de la petite-bourgeoisie. Et cela sert directement la démarche du fascisme. L'objectif du fascisme est toujours de dévier les initiatives vers des choses secondaires ou carrément fausses, irrationnelles, afin d'empêcher la lutte des classes de tracer la route nécessaire pour renverser le mode de production capitaliste.

Le fascisme dévie les exigences de la lutte de classes pour proposer des solutions qui n'en sont pas, mais qui grâce aux préjugés, au manque de conscience sociale, culturelle, politique, à l'absence de connaissance du matérialisme dialectique, donnent l'impression de se diriger vers la sortie de la crise capitaliste.

Le fascisme n'est pas une simple réaction niant la lutte de classes. Il est une opération de mystification, visant à dévier l'énergie de la lutte des classes, afin de l'annuler. Cela n'étant possible que pendant un temps, le fascisme doit pour cette raison rapidement faire des réformes pour mener le pays à la guerre, seule voie possible pour la bourgeoisie et

principalement les monopoles d'élargir leur accumulation capitaliste.

La démocratie populaire comme front populaire antifasciste

En tant que communistes disciples de Marx, Engels, Lénine, Staline, Mao Zedong, nous savons que le Mouvement Communiste International a développé la forme de la démocratie populaire comme période intermédiaire entre la phase de pourrissement du capitalisme avancé et le socialisme.

Nous refusons le révisionnisme et défendons ce patrimoine.

La démocratie populaire, en brisant le pouvoir des monopoles et des grands propriétaires terriens, frappe le mode de production capitaliste en son cœur. Cela satisfait à la fois les intérêts de la classe ouvrière, mais également de la petite-bourgeoisie qui n'est plus alors sous le joug des monopoles.

Naturellement, la petite-bourgeoisie veut de son côté développer le capitalisme, cependant elle ne peut plus le faire de manière suffisamment ample pour devenir une bourgeoisie, avec des monopoles qui se reforment. De plus, la part principale de la production se fait par l'intermédiaire des monopoles anciens qui n'ont en effet pas été démantelés, mais socialisés. Cela présuppose bien entendu un État au service des larges masses, avec la classe ouvrière organisée comme force décisive historiquement.

La démocratie populaire se présente donc comme l'étape adéquate pour rassembler suffisamment les larges masses pour briser les monopoles et ouvrir la voie au socialisme.

Le Parti Communiste de France (marxiste-léniniste-maoïste) affirme

que l'objectif actuel n'est pas la révolution socialiste, mais la démocratie populaire comme étape historique obligatoire dans le cadre du capitalisme avancé.

Les concepts des « deux moments » et du « courant transversal »

Si l'on regarde le parcours des mouvements portés par la petite-bourgeoisie, on peut voir qu'il y a toujours deux moments :

a) le premier est celui d'une véritable dynamique, avec une vraie portée critique, avec de larges sas avec le prolétariat, avec qui après tout la petite-bourgeoisie partage de très nombreux aspects de la vie quotidienne ;

b) le second moment est par contre celui d'un retournement complet, avec subitement l'affirmation de tendances fascistes plus ou moins fortes.

Nous affirmons que c'est là une loi historique. Cela se justifie par le fait que, n'étant pas une classe, la petite-bourgeoisie peut commencer à affirmer quelque chose, mais vacille inmanquablement et finalement intègre son initiative dans une redynamisation du capitalisme, à moins que le prolétariat ne l'encadre adéquatément.

Dans le cas où il n'y a pas cet encadrement, le passage d'un moment à un autre peut se faire à un rythme plus ou moins rapide.

Le mouvement zadiste a mis du temps avant de prendre un tournant du type pétainiste, avec le culte du retour à la terre et de la mise en valeur de la petite production auto-suffisante, etc. Le potentiel d'une tournure tout à fait différente a existé pendant toute une période.

Le mouvement des Gilets Jaunes a quant à lui connu un retournement

très rapide, passant quasi instantanément sous la coupe des éléments petits-bourgeois les plus liés au capitalisme, comme les commerçants, les petits entrepreneurs, les artisans, etc.

Il est un autre aspect important : l'émergence d'un courant transversal.

La dynamique de l'articulation de ces deux moments produit également un phénomène que les intellectuels bourgeois résument en disant que « les extrêmes se rejoignent » : il s'agit en réalité de la convergence de l'ultra-gauche avec l'extrême-droite. La nature petite-bourgeoise de l'ultra-gauche ramène celle-ci à échouer dans sa volonté d'affrontement total et la conduit à former un courant transversal de protestation avec l'extrême-droite.

Il s'agit là aussi d'une loi historique, dont un exemple connu est le soutien du trotskisme à l'occupation nazie, par le fait de nier la nécessité de la lutte armée au nom de « l'internationalisme ». Un autre exemple connu est le refus du front populaire antifasciste en Espagne par les courants d'ultra-gauche, au nom de la « révolution ».

Un dernier exemple est une tradition intellectuelle faisant de ce moment

un fétiche et revendiquant une idéologie « nationale-révolutionnaire », « nationale-bolchevique ».

L'étape de la démocratie populaire comme orientation

Nous affirmons, eu égard à cette analyse, que la tâche actuelle des communistes est de contribuer à l'unification des masses contre les monopoles, sous la direction idéologique de la classe ouvrière.

Cela signifie que l'autonomie ouvrière est l'aspect principal et prime sur une unification avec la petite-bourgeoisie qui, sinon, aboutirait à une subordination à celle-ci. La priorité absolue est toujours de réfuter l'opportunisme qui idéalise tel ou tel phénomène qui transcenderait la différence entre prolétariat et petite-bourgeoisie.

Cela ne veut pas dire que le prolétariat ne doit pas soutenir le cas échéant la petite-bourgeoisie, bien au contraire. D'ailleurs, ce n'est qu'en la soutenant qu'il sera possible d'en faire une alliée, que la petite-bourgeoisie aura de vrais résultats, et donc ne répondra pas positivement au fascisme.

Cependant, fusionner conceptuellement la classe ouvrière et la petite-bourgeoisie est de l'opportunisme.

Nous affirmons que c'est cela qui a

amené le Parti Communiste Français à devenir révisionniste, la cause en étant l'interprétation opportuniste de Maurice Thorez des principes de Front populaire et de Démocratie populaire.

Nous rétablissons l'interprétation correcte : c'est notre identité politique, idéologique.

Pour synthétiser :

- a) la révolte de la petite-bourgeoisie n'a de valeur historique que si elle se place en décalage par rapport au mode de production capitaliste, et donc qu'elle se place dans l'orientation portée par la classe ouvrière :
- b) sans cela, elle va dans le sens d'un vecteur du fascisme comme mouvement romantique de masse cherchant à la neutralisation des contradictions :
- c) le Front populaire contre les monopoles, contre le fascisme, contre la guerre, est l'orientation politique des communistes ;
- d) l'établissement de la Démocratie populaire est le programme politique des communistes.

Parti Communiste de France  
(marxiste-léniniste-maoïste)

Décembre 2018



# [P-5] La révolution par étapes et la démocratie populaire



Nous voulons ici expliquer une caractéristique essentielle du processus révolutionnaire, si importante que ne pas la comprendre aboutit même à sortir de son champ. Nous voulons parler de son évolution non linéaire, de son mouvement historique en termes d'étapes. Il s'agit là d'une question essentielle pour toute organisation d'un dispositif révolutionnaire, ainsi que de sa maturation. Qui nie l'existence d'étapes ou bien se trompe sur la nature de ces étapes est condamné à l'échec.

C'est une problématique à laquelle n'échappe personne sympathisant ou soutenant l'idée de révolution. C'est même elle qui va déterminer les cheminements personnels, les choix de vie.

Lorsqu'on a en effet acquis un certain niveau de conscience révolutionnaire, on décide toujours de s'impliquer pour la Cause. On oscille alors entre faire directement la promotion de la révolution ou bien chercher un terrain concret permettant une lutte avec immédiatement un certain nombre de gens. Cela aboutit au bout d'un certain à une situation intenable, avec au bout soit la capitulation par rapport au principe même de révolution, soit au repli total avec une activité théorique à l'écart des masses.

Les exemples de ce processus aboutissant au réformisme ou à l'isolement sont très nombreux, mais se généralisent en deux types. Le premier type est le raisonnement s'appuyant sur la thèse de la révolution permanente. La démarche à laquelle cela aboutit est ce qu'on appelle gauchisme, qui a une apparence hyper-révolutionnaire, mais tourne en réalité totalement à vide, dans une bulle s'appuyant sur la petite-bourgeoise radicalisée.

Il faudrait appeler à la révolution, tout le temps et n'importe comment, car celle-ci serait la seule actualité. Ce n'est même pas ici que les autres aspects soient secondaires : il n'y aurait qu'une seule chose à faire, « enclencher » la révolution. Cela conduit à nier la vie politique, faire de la société une sorte de vaste abstraction, rejeter en bloc tant la culture que l'héritage culturel national historique.

Le second type est la démarche visant à ajouter des étapes aux étapes, afin de finalement justifier la convergence ou même la collusion avec les vieilles valeurs, les institutions, la bourgeoisie, le capitalisme. Cela mène au raisonnement comme quoi le système pourrait être modifié depuis son intérieur, la révolution devant se dérouler dans le cadre des institutions, ce qui est une absurdité cédant vite la place au ré-

formisme.

Il est paradoxalement très difficile de se positionner correctement par rapport à ces deux dangers ; c'est un véritable défi. On a vite fait de tomber de Charybde en Scylla. Se distinguer des gauchistes et des réformistes du passé ou du moment présent n'empêche pas que, sans travail efficace, on ne devienne comme eux dans le futur.

Le nombre d'énergies gâchées dans un sens ou dans un autre est pour cette raison immense et, au sens strict, seuls les communistes russes et chinois ont trouvé le moyen de s'en sortir, ainsi que les communistes dans les pays d'Europe de l'est après 1945.

### LE PIÈGE DE LA RÉVOLUTION PERMANENTE

Il existe deux moments importants dans la réfutation du gauchisme. Le premier, c'est lorsque Lénine écrit La maladie infantile du communisme (le « gauchisme »), le second c'est lorsque le trotskisme est écrasé en Union Soviétique sous la direction de Staline. Ce sont des moments-clefs, dans la mesure où ils établissent les bases d'une compréhension correcte de cette question.

Le gauchisme, dont le trotskisme est une des expressions, affirme que l'espace-temps politique est occupé par une seule contradiction, celle entre la classe ouvrière (ou bien le peuple, la multitude, etc.) et le capitalisme (ou bien le système, l'État, etc.), avec une seule issue possible : la révolution. Par conséquent, dans toutes les situations et ce sans exception, il n'y a qu'un objectif : hâter la venue de ce « grand soir ».

Il faut bien voir que cela prend l'apparence d'une ligne se voulant authentiquement combative, avec un engagement sincère et sans compromission, avec un sens de l'urgence et des nécessités historiques. Il est très facile, si l'on manque de

connaissances idéologiques, de faire confiance à ceux qui ont l'air de « vouloir aller jusqu'au bout ».

C'est en réalité un piège, qui trouve sa source dans l'incompréhension de la nature du Parti Communiste. Le gauchisme pense que les révolutionnaires ne sont qu'une avant-garde quantitative, pas qualitative ; à court ou moyen terme, tout le monde arriverait sur ces mêmes bases. Les révolutionnaires ne seraient simplement qu'en avance.

De là vient l'apparence hyper-révolutionnaire, puisqu'il y a un discours volontariste se proposant d'amener tout le monde à la cause révolutionnaire. Cependant, c'est en réalité totalement décalé des réalités historiques et par conséquent cela ne pénètre pas les masses, qui reste imperméable aux « ultras », ceux-ci apparaissant simplement comme « déconnectés ».

En réalité, la révolution est objectivement l'actualité de notre époque, mais ce n'est pas une actualité subjective « permanente » pour autant. De plus, même le processus objectif de la révolution consiste en plusieurs étapes bien distinctes, en des moments sensiblement différents. Il faut tout un travail de compréhension de ces dimensions subjective et objective.

Croire qu'une situation révolutionnaire peut se produire à tout moment, par un quelconque événement « déclencheur », est une négation du rôle de l'idéologie et du principe du Parti Communiste comme lieu d'études et de synthèse pour exprimer une direction. C'est du spontanéisme.

### LE RÔLE DIRIGEANT DU PARTI COMMUNISTE

Le Parti Communiste est d'une nature qualitative différente de la classe ouvrière au sens strict, car il en est la synthèse politique

et idéologique. Il est organiquement lié à la classe ouvrière, mais il en est une expression historique nécessaire et par conséquent il possède sa propre dignité.

Lénine a présenté ainsi cette nécessité historique, dans *Que faire ?* :

« Tout culte de la spontanéité du mouvement ouvrier, toute diminution du rôle de « l'élément conscient », du rôle de la social-démocratie signifie par-là même - qu'on le veuille ou non, cela n'y fait absolument rien - un renforcement de l'idéologie bourgeoise sur les ouvriers. Tous ceux qui parlent de « surestimation de l'idéologie », d'exagération du rôle de l'élément conscient, etc., se figurent que le mouvement purement ouvrier est par lui-même capable d'élaborer et qu'il élaborera pour soi une idéologie indépendante, à la condition seulement que les ouvriers « arrachent leur sort des mains de leurs dirigeants ». Mais c'est une erreur profonde (...).

Du moment qu'il ne saurait être question d'une idéologie indépendante, élaborée par les masses ouvrières elles-mêmes au cours de leur mouvement, le problème se pose uniquement ainsi : idéologie bourgeoise ou idéologie socialiste.

Il n'y a pas de milieu (car l'humanité n'a pas élaboré une « troisième » idéologie ; et puis d'ailleurs, dans une société déchirée par les antagonismes de classes, il ne saurait jamais exister d'idéologie en dehors ou au-dessus des classes).

C'est pourquoi tout rapetissement de l'idéologie socialiste, tout éloignement vis-à-vis de cette dernière implique un renforcement de l'idéologie bourgeoise.

On parle de spontanéité. Mais le développement spontané du mouvement ouvrier aboutit justement à le subordonner à l'idéologie bourgeoise, il s'effectue justement selon le programme du Credo, car mouvement ouvrier spontané, c'est le trade-unionisme, la *Nur-Gewerkschaftlerei*

(que le syndicalisme, en allemand) ; or le trade-unionisme, c'est justement l'asservissement idéologique des ouvriers par la bourgeoisie.

C'est pourquoi notre tâche, celle de la social-démocratie, est de combattre la spontanéité, de détourner le mouvement ouvrier de cette tendance spontanée qu'a le trade-unionisme à se réfugier sous l'aile de la bourgeoisie, et de l'attirer sous l'aile de la social-démocratie révolutionnaire (...).

La conscience politique de classe ne peut être apportée à l'ouvrier que de l'extérieur, c'est-à-dire de l'extérieur de la lutte économique, de l'extérieur de la sphère des rapports entre ouvriers et patrons.

Le seul domaine où l'on pourrait puiser cette connaissance est celui des rapports de toutes les classes et couches de la population avec l'État et le gouvernement, le domaine des rapports de toutes les classes entre elles.

C'est pourquoi, à la question : que faire pour apporter aux ouvriers les connaissances politiques ? - on ne saurait donner simplement la réponse dont se contentent, la plupart du temps, les praticiens, sans parler de ceux qui penchent vers l'économisme, à savoir « aller aux ouvriers ».

Pour apporter aux ouvriers les connaissances politiques, les social-démocrates doivent aller dans toutes les classes de la population, ils doivent envoyer dans toutes les directions des détachements de leur armée. »

Le Parti se fonde sur une théorie, c'est là la base de son identité politique. Et c'est en même temps une fonction idéologique dans la classe ouvrière et les larges masses. Cela implique des choix tactiques.

#### LA TACTIQUE ET LA STRATÉGIE

La question de la tactique employée par les communistes a été au centre des différentes réunions de l'Internationale

Communiste. Chaque Parti Communiste était alors en effet une composante de l'Internationale, qui décidait de manière centralisée des tactiques à adopter.

Avec une vue d'ensemble et dans le cadre de la crise générale du capitalisme, il s'agissait pour l'Internationale d'agir tel un Parti Communiste mondial et d'impulser les luttes de telle manière à ce qu'elles relancent la vague révolutionnaire commencée avec Octobre 1917.

Par tactique, il faut comprendre ici la capacité politique pour un parti à s'orienter, comprendre qu'il faut faire des choix et effectuer les bons. Lénine nous en donne la définition suivante :

*« Sans un programme, le parti ne peut exister en tant qu'organisme politique plus ou moins intégral, capable en toutes occasions de maintenir fermement sa ligne à chaque tournant des événements.*

*Sans une ligne tactique, basée sur une estimation de la situation politique en cours et fournissant des réponses précises aux « questions fâcheuses » du moment, il est possible d'avoir un petit groupe de théoriciens, mais non une unité politique opérante.*

*Sans une évaluation des courants idéologico-politiques « actifs », actuels et « à la mode », un programme et des tactiques peuvent dégénérer en « points » morts et il serait alors impossible de s'en servir pour résoudre les milliers de problèmes pratiques détaillés et infiniment concrets avec la compréhension de l'essence de ces problèmes, la compréhension de « ce dont il retourne ». » (De la campagne électorale et de la plate-forme électorale, 1911)*

Les congrès de l'Internationale Communiste étaient marqués par des débats sur la situation du capitalisme à l'échelle mondiale, avec des décisions prises concernant

les tactiques à appliquer en conséquence. Chaque Parti devait réaliser ces tactiques et le Comité Exécutif de l'Internationale Communiste procédait aux rectifications nécessaires si tel n'était pas suffisamment le cas.

Au bout d'une certaine période, il fut considéré toutefois que cela demandait un travail de compréhension de chaque pays qui revenait à chaque Parti Communiste particulier, en raison de la très haute complexité de la question.

Sans le comprendre alors, avec la dissolution de l'Internationale Communiste durant la seconde guerre mondiale, on passait de l'exigence d'une tactique adéquate à celle de la Pensée-guide.

C'est Gonzalo qui, au Pérou, a formulé le principe théorique de ce concept ; il existe un document précieux à ce sujet, réalisé de notre part avec les camarades d'Afghanistan, du Bangladesh et de Belgique. La Pensée-guide est la voie de la révolution dans un pays particulier, synthétisée par un communiste ayant pleinement compris ses aspects économiques, sociaux, culturels, militaires, idéologiques, etc. C'est donc une stratégie.

Ce concept est tardif, il émerge dans les années 1980 ; Gonzalo a compris cela en étudiant la révolution chinoise dirigée par Mao Zedong. De manière logique, nous avons à sa suite formulé, avec les camarades de Belgique, le principe que la révolution russe s'était appuyée sur la Pensée-guide de Lénine.

L'Internationale Communiste n'avait pas cette compréhension encore. Elle formulait la chose ainsi seulement alors : chaque Parti Communiste devait employer la tactique adéquate correspondant à la situation de son propre pays. Il n'y avait pas de

lecture stratégique d'exigée, puisque l'existence de l'URSS impliquait que la stratégie était simplement de rejoindre son camp.

Les forces révisionnistes, comme on le sait, ont justement dévoyé cette question des conditions particulières pour, à chaque fois, justifier la « voie pacifique » au nom de tel ou tel aspect national particulier. Ils ont en fait proposé ni plus ni moins qu'une « stratégie », mais réformiste. En France, c'est Maurice Thorez qui a joué ce rôle de destruction de l'orientation révolutionnaire, de choix du pacifisme, du parlementarisme censé être « révolutionnaire ».

Maurice Thorez représente, pour ainsi dire, l'anti-Pensée-guide. Il a proposé une stratégie, mais pas la bonne. Il a rejeté la révolution permanente, ce qui est juste, mais son analyse de la société française s'est em pêtrée dans le réformisme, la soumission aux institutions, la participation à l'État, etc. Il a formulé une stratégie erronée.

### LA RÉVOLUTION PAR ÉTAPES

L'Internationale Communiste, dans sa recherche des tactiques adéquates, a formulé deux approches qui, une fois synthétisées, s'avèrent en réalité être des stratégies. Nous tenons à insister sur cette nuance. L'Internationale Communiste n'a pas directement formulé cela comme étant une stratégie, même si cela en découle inévitablement.

La première approche concerne les pays de nature coloniale ou semi-coloniale. Il est éventuellement possible d'impliquer la bourgeoisie nationale dans la révolution et les paysans doivent l'être de toutes façons. La révolution socialiste passe par une étape anti-féodale anti-impérialiste, c'est-à-dire une révolution démocratique.

La seconde approche concerne les pays

capitalistes. À leur stade impérialiste, les monopoles prennent toujours plus de place, jusqu'à prendre le contrôle entier de l'État afin d'aller à la guerre, en s'appuyant sur un régime fasciste. La révolution socialiste passe par une étape démocratique – populaire.

L'exemple réussi de la première approche est la révolution chinoise. L'Internationale Communiste avait toutefois mal paramétré la révolution démocratique, ce qui provoqua des tensions momentanées entre l'Internationale Communiste et les communistes chinois. C'est Mao Zedong qui en exposera les fondements corrects, ce que Staline reconnaîtra.

Les exemples réussis de la seconde approche sont les démocraties populaires d'Europe de l'Est, établies sur la destruction du fascisme, il est vrai dans les conditions particulières de la victoire de l'armée rouge sur l'Allemagne nazie. À cela, il faut ajouter trois expériences essentielles :

- le Front populaire en France, se formant à partir de 1934 et se réalisant en 1936 ;
- la guerre antifasciste en Espagne, née du Front populaire et se réalisant comme front antifasciste ;
- la guerre antifasciste en Grèce, contre l'occupant nazi puis après 1945 contre les forces britanniques aidées par les États-Unis.

Ce que nous pouvons voir historiquement, c'est que le concept de révolution démocratique a été théorisé de manière définitive en Chine et repris par Gonzalo. Le Parti Communiste de Chine, à l'époque de Mao Zedong, met en avant la révolution démocratique comme stratégie dans les pays semi-féodaux semi-coloniaux.

C'est une question réglée. La révolution démocratique est l'étape inévitable pour les pays caractérisés par une pénétration impérialiste ayant formé un féodalisme par

en haut et une bourgeoisie bureaucratique. L'aspect féodal est principal par rapport à l'aspect colonial, parce qu'il n'y a pas de dimension anti-impérialiste sans affirmation démocratique, donc anti-féodale.

Il faut particulièrement insister sur ce point, car il existe une large tendance opportuniste faisant de la question coloniale l'aspect principal, pour promouvoir un « anti-impérialisme » qui correspond en réalité aux intérêts de la bourgeoisie nationale, de la petite-bourgeoisie la plus radicale. De nombreuses organisations « maoïstes » de pays opprimés ne sont que des vecteurs de la bourgeoisie nationale.

Cependant, le Parti Communiste de Chine n'a pas parlé en profondeur des pays capitalistes, dont il ne connaissait pas suffisamment la situation ; Gonzalo demande de son côté que le Front populaire soit analysé par les communistes des pays capitalistes, ainsi que la lutte armée des années 1970-1980. Il est possible désormais de répondre à cette exigence théorique.

Nous affirmons par conséquent que, de la même manière que la révolution démocratique, de type anti-féodale anti-impérialiste, est une étape nécessaire dans les pays opprimés, la révolution démocratique – populaire, de type anti-monopoliste anti-fasciste, est une étape nécessaire dans les pays capitalistes.

### LA NATURE DE L'ÉTAPE

L'étape consiste en un moment particulier propre au processus révolutionnaire en général. Sa substance est de dépasser des contradictions qui ne sont pas, au sens strict, directement liées à la contradiction classe ouvrière – bourgeoisie, même si cela en forme l'arrière-plan fondamental. En termes politiques, il s'agit pour la classe ouvrière d'élargir son alliance jusqu'à ce qu'on

arrive à un point de basculement historique en sa faveur.

Il est possible de formuler une loi générale concernant cette question. Plus la classe ouvrière est forte, moins l'étape prend un aspect important. Il y a en effet moins le besoin d'une alliance élargie. Inversement, s'il y a une large paysannerie ou bien une petite-bourgeoisie solidement implantée, plus l'étape démocratique, démocratique – populaire est significative.

Il va de soi que cela dépend des situations propres à chaque pays. Certains pays sont très marqués par le féodalisme, d'autres beaucoup moins ; l'emprise semi-coloniale est bien plus forte dans certains pays que d'autres. Dans certains pays, le développement s'est fait en maintenant simplement des restes idéologiques de féodalisme, dans d'autres l'arriération structurelle est quasi complète.

Dans les pays capitalistes, les couches sociales intermédiaires sont plus ou moins fortes, les techniciens et cadres jouent un rôle plus ou moins grand dans l'économie. L'hégémonie idéologique – culturelle connaît différents types, notamment en fonction de la capacité des notables à prédominer. Le pays lui-même peut être dans une situation de développement inégal : en Italie, les Brigades rouges étaient portées par la classe ouvrière, mais celle-ci était trop faible dans tout le sud du pays, ce qui imposait une étape qui n'a pas été vue.

À l'arrière-plan, pour l'étape démocratique (anti-féodale, anti-impérialiste) comme pour l'étape démocratique – populaire (anti-monopoliste, antifasciste), tout est une question d'alliance – sous sa direction – de la classe ouvrière avec les couches sociales intermédiaires. Il est nécessaire de souligner l'importance centrale de cette question de

la direction.

Seule la classe ouvrière, de par son affrontement avec la bourgeoisie, est capable de porter le nouveau et de combattre sans compromis l'ancien. Cela est valable dans n'importe quelle situation historique. Même si c'est seulement une partie de la bourgeoisie qui est devenue l'ennemi principal, cela n'empêche pas qu'il n'y ait de lutte réellement conséquente que si la classe ouvrière la dirige.

Seule la classe ouvrière est capable de lire les nécessités historiques, sous la direction de son Parti Communiste. Le Front réalisé à chaque étape vise à la résolution de tâches allant dans le sens général de l'Histoire et il faut donc que la classe ouvrière en soit le moteur. Il s'agit de dépasser une situation historique bloquée pour lancer le processus de transformation générale, allant au socialisme, au communisme.

La détermination de la nature du Front à construire prend par conséquent une forme différente selon les contextes, les particularités nationales, le processus de la lutte de classes, etc. Dans les années 1930, la forme d'alliance du Front populaire français n'était pas exactement la même qu'en Espagne, où par exemple la bourgeoisie catalane jouait un rôle progressiste. Après 1945, le Front antifasciste en Allemagne de l'Est avait des particularités par rapport à celui en Tchécoslovaquie, en raison de l'importance de la base de masse du nazisme. La question du calibrage du Front, de ses luttes, représente donc une dialectique tactique – stratégie devant s'appuyer sur une compréhension historique de la situation nationale, au moyen d'une maîtrise approfondie du matérialisme dialectique.

L'ÉTAPE, MOMENT DIALECTIQUE DE LA RÉVOLUTION

Il faut bien saisir que, au sens strict, la ré-

volution démocratique et la révolution démocratique – populaire ne sont que des étapes. La révolution démocratique formulée par l'Internationale Communiste et Mao Zedong a toujours été considérée comme imbriquée dans le processus révolutionnaire socialiste. Elle n'existe pas de manière indépendante. Il s'agit d'une étape, d'un moment dialectique.

Pour cette raison, les communistes ont toujours parlé de révolution par étapes, de révolution ininterrompue. Il n'y a ainsi pas véritablement de révolution démocratique comme réalité séparée, seulement une révolution socialiste dans un pays semi-féodal semi-colonial avec une étape révolutionnaire-démocratique. Il en va de même pour la révolution démocratique – populaire, étape de la révolution socialiste dans les pays capitalistes.

En fait, qui ne comprend pas les principes du matérialisme dialectique et ne voit pas que, dans l'ensemble des processus matériels, tout est relié de manière dialectique à la base, ne peut pas comprendre le principe d'étape. L'étape est un moment propre à la nature générale du processus révolutionnaire porté par la classe ouvrière dans son affirmation du socialisme, du communisme.

Les tâches se définissent par rapport à cette perspective, car la tendance au communisme est irrépressible. Il ne s'agit pas d'une orientation morale, d'un choix « politique » ou quoi que ce soit de ce genre. Il s'agit de questions à régler dans le cheminement historique, de tâches à mener pour pouvoir aller plus loin.

Cela part du principe matérialiste dialectique comme quoi la matière va au communisme. À partir du moment où la matière connaît des sauts qualitatifs dans ses processus, alors inévitablement elle va

vers davantage de complexité, un appui renforcé, amélioré à sa propre existence, une organisation collective toujours plus grande, une expression plus approfondie. Le communisme est propre au mouvement même de la matière.

Il ne faut d'ailleurs jamais perdre de vue que la période historique de révolution socialiste, avec son étape démocratique – populaire, consiste en la socialisation des forces productives, en l'effacement des conceptions intellectuelles, culturelles, pratiques, allant dans le sens d'une interprétation du monde fondée sur la considération comme quoi il existerait des éléments séparés, des « briques » dans la constitution du monde.

Cette socialisation des forces productives est le dépassement des contradictions historiques, et par là l'affirmation d'une nouvelle étape dans l'histoire de l'humanité, et dans une moindre mesure dans l'histoire éternelle de l'univers. Tant les gauchistes que les réformistes négligent ou nient cet aspect : le mouvement de la matière elle-même.

L'étape est un moment dialectique de la révolution ; c'est la réalisation de tâches allant dans le sens de l'affirmation du mouvement de la matière. Calibrer son activité en fonction de cela est nécessaire pour accomplir les différentes tâches de l'étape.

### LES TÂCHES DANS L'ÉTAPE ET LA QUESTION DU CALIBRAGE

Le calibrage est une approche fondamentale du matérialisme dialectique. Toute décision, revendication, affirmation... doit reposer sur une évaluation adéquate de la situation, son rapport avec le processus d'ensemble, son intérêt dans la lutte de classes, ses conséquences économiques,

politiques, culturelles, idéologiques, militaires.

Les implications d'une étape intermédiaire au socialisme sont donc nombreuses. La première est la détermination des alliés, des formes d'alliances possibles, souhaitables, nécessaires. Cela implique une analyse de l'ensemble des couches sociales et de la possibilité de former un rapport politique, social, culturel avec elles. Il va de soi que cela ne peut pas avoir une mise en place effective sans le maintien de l'autonomie prolétarienne comme noyau dur du processus révolutionnaire.

La seconde est le calibrage politique en fonction des rapports entre les différentes couches sociales. Il ne s'agit pas simplement de faire des revendications de type démocratique et populaire, qui iraient d'elles-mêmes, spontanément, dans le sens du socialisme. Ce serait là revenir à la démarche du Parti Communiste Français de Maurice Thorez, amenant à l'abandon de tout principe.

Il s'agit de calibrer les positionnements politiques en fonction des nécessités historiques. Nous pensons être en mesure de poser une orientation générale pour cela, au moyen d'une grille de lecture s'appuyant :

- sur la contradiction travail manuel / travail intellectuel ;
- sur la contradiction villes / campagnes.

L'insistance sur la seconde contradiction est notre apport historique ; nous considérons qu'il y a ici la clef pour comprendre l'évolution de la société capitaliste en termes géographiques, l'émergence de l'anticapitalisme romantique comme nostalgie du passé, mais également la crise écologique et le rapport aux animaux, questions essentielles du 21<sup>e</sup> siècle.

En fait, il est possible maintenant de dire que nous avons les deux grands repères pour ne pas se perdre dans les tâches relevant de l'étape de la démocratie populaire et même du socialisme. Il suffit pour cela d'avoir en ligne de mire le communisme comme résolutions de la contradiction ville – campagne et de la contradiction travail manuel – travail intellectuel.

Ces résolutions ne sont pas des événements se déroulant uniquement dans le futur ; leurs processus sont inhérents au dépassement du capitalisme, ils sont déjà en cours. On ne peut d'ailleurs comprendre aucun phénomène historique sans l'étudier en rapport à ces deux contradictions. Le mode de production capitaliste fait suffoquer toutes les activités humaines, l'existence humaine, mais pas seulement : les conséquences écologiques à l'échelle planétaire sont en rapport direct avec cela.

Cela impose une compréhension, une sensibilité particulière. Il n'est pas possible d'être communiste au 21<sup>e</sup> siècle et de ne pas être révolté par la destruction de l'environnement, par la condition animale ; c'est là une insulte à la dignité de l'évolution de la matière, à la matière elle-même. L'idéologie communiste ne peut pas aller sans valorisation de la dignité de la matière vivante.

Cette exigence historique s'associe avec les tâches de l'étape intermédiaire : il est évident que la révolution démocratique – populaire porte en elle l'affrontement ouvert avec les grands monopoles détruisant la planète. Il ne s'agit pas de développer une critique comme celle faite contre le néo-libéralisme, contre les « excès » du capitalisme. Il s'agit d'aller dans le sens du démantèlement à la fois concret et culturel de monstres comme McDonald's, l'urbanisation débridée, l'industrie du nucléaire, les

usines de l'exploitation animale ou les monopoles de l'armement.

Le démantèlement n'est pas la socialisation. La grande distribution, les banques, la grande industrie... doivent être socialisées, et non pas démantelées. Les deux tâches sont bien distinctes. En fait, le démantèlement apparaît comme une tâche davantage démocratique que socialiste, d'où son appartenance à l'étape nécessaire historiquement.

Calibrer l'activité communiste par rapport à l'étape et aux moments politiques !

La compréhension de la nature de l'étape permet de bien distinguer les moments d'affirmation des positions communistes, ainsi que leur cadrage. Cela permet d'éviter les postures propres à la « révolution permanente ». Avec la juste compréhension des contradictions ville – campagne et travail manuel – travail intellectuel, on évite également l'écueil du basculement dans le réformisme.

Il appartient à chaque communiste de se saisir d'une des deux contradictions comme principale et de s'intégrer dans le processus de la lutte de classes en fonction des nécessités historiques. Cela n'est qu'ainsi que des résultats réels, prolongés, peuvent être obtenus. Nous affirmons que le reste n'est que pragmatisme, démarche velléitaire, pouvant avoir parfois l'air spectaculaire, mais sans qu'il n'en ressorte rien pour autant.

Nous affirmons qu'aucune activité communiste ne peut être « spontanée », ne peut s'exprimer « directement » ; elle doit passer par le matérialisme dialectique et historique pour trouver le vecteur adéquat, pour trouver le moyen d'une médiation appropriée, adaptée à la société.

Ne pas agir ainsi, c'est s'imaginer qu'il suffit de se placer au service de la révolution de manière subjective pour parvenir à quelque chose. Nous ne nions pas l'importance de la rupture subjective, bien au contraire. Mais pour que celle-ci soit complète, il faut un haut niveau de synthèse, d'analyse historique, de participation à la vie réelle des masses.

La combinaison de la rupture subjective et d'une interprétation matérialiste dialectique, historique de la réalité, est la clef pour être communiste, à l'opposé de tout subjectivisme.

Il ne s'agit pas de se plier au niveau « moyen » de conscience des larges masses en pratiquant un réformisme lisse ou de courir derrière la petite-bourgeoisie en adoptant une démarche semi-anarchiste. Il s'agit de calibrer sa propre activité en se tenant à un terrain bien déterminé, en ayant une démarche conforme aux exigences économiques, sociales, culturelles, écologiques, etc. afin de profiter de la force de la tendance historique au communisme.

Dans le cadre d'un pays capitaliste hautement développé, avec de nombreuses couches sociales intermédiaires, avec de puissants monopoles, avec un haut niveau d'aliénation, avec des structures économiques et culturelles à démanteler, cela impose une perspective démocratique – populaire.

LA DÉMOCRATIE POPULAIRE ET LA GUERRE POPULAIRE PROLONGÉE

Il va de quoi qu'aucune perspective révolutionnaire sérieuse ne peut faire l'économie de la question de la démocratie populaire, rien que de par la question du poids de la classe ouvrière et de son rapport aux couches sociales intermédiaires, principalement la petite-bourgeoisie.

La révolution présuppose l'engagement de l'ensemble des masses sur le terrain de la lutte armée, ce qui exige une situation révolutionnaire bien déterminée, mobilisant bien plus que simplement la classe ouvrière. Toutes les tentatives de type insurrectionnelles, pratiquées notamment dans les années 1920, ont échoué précisément parce qu'elles étaient incapables d'englober l'ensemble des masses.

La défaite face au fascisme correspond d'ailleurs à la chute de nombreux secteurs populaires dans les mains de la réaction. Si le Parti Communiste est incapable d'organiser un vaste Front de masses, alors c'est le fascisme qui organisera son propre front réactionnaire ! Telle est une terrible leçon historique, payée très chèrement.

Avec l'approfondissement de la crise générale du capitalisme, toute cette problématique réapparaît conséquemment. La révolution avait été littéralement paralysée, pendant plusieurs décennies, par la formation d'un capitalisme avancé, exploitant les pays du tiers-monde et neutralisant un maximum de contradictions. Il y a là un important changement de situation.

Être marxiste-léniniste-maoïste, c'est considérer que la seconde moitié du 20<sup>e</sup> siècle se caractérise par le déplacement de la crise révolutionnaire dans la zone des tempêtes, l'Afrique, l'Amérique latine et l'Asie. Cela implique qu'il faille considérer la situation actuelle comme un renouveau en France de la problématique révolutionnaire, qui s'extirpe d'une paralysie liée au développement d'une société aux forces productives développées.

Cela implique une vaste petite-bourgeoisie s'excitant toujours davantage et cherchant vainement à s'approprier la direction de la société, une aristocratie ouvrière cherchant

à maintenir ses positions, mais aussi d'un prolétariat métropolitain, vivant dans le 24 heures sur 24 de la vie capitaliste.

Cela renforce d'autant plus le sens de la démocratie populaire comme sas au socialisme.

Parti Communiste de France (marxiste-léniniste-maoïste)

Février 2019



# (P6) Déclaration maoïste du premier mai 2019

Centre Marxiste-Léniniste-Maoïste de Belgique  
Parti Communiste de France  
(marxiste-léniniste-maoïste)

À l'occasion de ce nouveau premier mai, le Centre Marxiste-Léniniste-Maoïste de Belgique et le Parti Communiste de France (Marxiste-Léniniste-Maoïste) expriment leur assurance et leur enthousiasme quant à l'affirmation grandissante de la seconde vague de la révolution mondiale.

La première avait donné naissance, il y a cent ans, en mars 1919, à l'Internationale Communiste ; la seconde réalisera l'objectif de celle-ci : l'unification mondiale et la réalisation du socialisme sur toute la planète.

La formation d'une République Socialiste Mondiale est inéluctable au 21e siècle. La réalisation de l'unification complète de l'Humanité, sur la base des rapports socialistes dans l'économie et dans toute la société, est certaine. Il ne peut y avoir strictement aucun doute à ce sujet.

La résolution des problèmes

environnementaux, par l'établissement de rapports dialectiques de l'Humanité avec la planète considérée comme une biosphère, est inévitable. La compréhension de la nature de la matière vivante et son respect va de pair avec la compréhension matérialiste dialectique de l'évolution générale de l'univers éternel et infini.

Nous affirmons que la maîtrise du matérialisme dialectique et de ses thèses fondamentales sur l'univers sont la base même pour comprendre la réalité et la transformer.

Il est indéniable que cela exige encore des initiatives formidables. Mao Zedong avait parlé, dans les années 1960, des cinquante à cent années à venir où l'humanité connaîtrait des bouleversements comme elle n'en a jamais connus. Nous sommes précisément dans cette période et il s'agit d'être en première ligne. Nous le sommes en

tant qu'avant-garde de la classe ouvrière en Belgique et en France. Nous disons : il n'y aura ni capitulation, ni retour en arrière, ni modification des fondamentaux idéologiques, ni révision des grands principes. Nous avons pleinement conscience de la complexité des tâches qui nous incombent, mais nous saurons les assumer avec vigueur et le plus grand sens des responsabilités. Nous sommes pleins d'optimisme quant à l'avenir : le triomphe du Communisme correspond au mouvement de l'univers lui-même. Le prolétariat est la classe la plus révolutionnaire de l'Histoire.

Il est vrai que, dans les métropoles impérialistes, la recomposition du tissu prolétarien est encore un processus en cours, qui ne suit pas un parcours linéaire et qui exige encore un travail de fond extrêmement important. Il existe sur ce plan encore un travail titanesque

à mener. Nous pensons cependant avoir saisi les orientations générales nécessaires. Nos deux organisations sont en ce sens pleinement engagées dans cette lutte visant à faire en sorte que le prolétariat se ressaisisse et parte à la reconquête de son identité, celle-ci ayant connu de profonds changements dus à l'accroissement des forces productives, au-delà des profondes déformations, des errements significatifs.

Ce processus de recomposition du tissu prolétarien correspond à l'émergence de la seconde vague de la Révolution Mondiale. Et le mode de production capitaliste, tant en Belgique qu'en France, connaît de tels problèmes internes, de par ses limites historiques, qu'il est de moins en moins en mesure de geler les rapports sociaux au moyen de l'appareil d'État et de la corruption d'une partie importante du prolétariat. Cela avait amené, depuis les années 1950, le déplacement de la contradiction principale dans la zone des tempêtes : l'Afrique, l'Amérique latine, l'Asie. Nous sommes désormais dans une nouvelle période.

Il y a également la réaffirmation de l'idéologie communiste qui se pose historiquement, à travers la maturation des conflits de classe et surtout le rôle moteur de diffusion joué par nos organisations. Nous affirmons ici de manière très claire que les explications que nous fournissons du matérialisme dialectique sont les armes décisives pour disposer des outils nécessaires, dans les domaines théorique et pratique, intellectuel et matériel, pour faire avancer la Cause. Il ne s'agit pas d'un à-côté ou d'une

philosophie accompagnant de simples revendications, mais du noyau dur de l'affirmation communiste.

Il va de soi qu'il serait toutefois faux de considérer de manière unilatérale que la contradiction prolétariat-bourgeois a déjà repris son cours naturel. C'est très loin d'être le cas. Les restes idéologiques, culturels, sociaux, politiques... des années 1950-1980 sont encore largement présents. Les années 1990-2010 ont également été marquées par un renforcement de nombreux aspects du mode de production capitaliste, en raison des progrès technologiques, de l'effondrement du bloc dominé par le social-impérialisme soviétique et de l'intégration dans l'économie capitaliste mondiale de la Chine devenue social-fasciste.

En ce sens, il est incorrect de considérer un mouvement comme les « gilets jaunes » en France autrement que comme une expression de la crise capitaliste en général et de la petite-bourgeoisie en particulier. Il existe un phénomène de ciseaux où tout ce qui est entre le prolétariat et la bourgeoisie est broyé. Ce phénomène est d'ailleurs parallèle à de nombreux autres qui, pareillement, expriment la peur de voir le capitalisme ne plus être en mesure d'assurer la paix sociale, de donner libre cours aux petits capitalistes, de neutraliser la classe ouvrière.

Les interprétations petites-bourgeoises de la crise écologique de grande ampleur et l'écocide terrifiant qu'il provoque, de l'aggravation catastrophique du réchauffement climatique, de la

dramatique condition animale, sont également l'expression terrorisée des couches intermédiaires du capitalisme prises entre le marteau des exigences prolétariennes et l'enclume du capitalisme. Il s'agit en réalité de phénomènes correspondant à la limite historique du capitalisme. L'heure de son dépassement mondial est arrivée. Les discours sur un « monde fini », sur la nécessité de passer à un développement économique « durable », d'adopter un mode de vie plus « sobre », ne sont rien d'autres qu'une tentative de freiner la roue de l'Histoire. Le fascisme réapparaît également de manière plus forte comme exigence d'un retour en arrière. Les appels à être davantage « raisonnable » sont toujours plus nombreux au sein des couches intellectuelles parasitaires. Tout ce catastrophisme est fondamentalement étranger à qui a compris l'ampleur des changements en cours, leur envergure. En réalité, la matière est inépuisable et nous connaissons une époque de transformation générale, tant de la vie sociale que du rapport de l'humanité au reste de la matière. Il s'agit, pour être à la hauteur de ce processus, de libérer les forces productives, en adoptant les principes du socialisme dans tous les domaines. C'est cela qui va établir des dynamiques productives pour l'ensemble de la vie dans la Biosphère qu'est la planète, annonçant à moyen terme le processus de colonisation spatiale et de la diffusion toujours plus grande de la vie.

Cela exige une grande capacité d'autocritique, par rapport au mode de vie ancien. Seul le collectivisme

est en mesure de briser l'individualisme et l'égoïsme caractérisant les initiatives et les valeurs dominantes dans le mode de production capitaliste. Seule une perspective se fondant sur la notion de totalité, d'ensemble, d'universalisme, peut permettre que la société ne sombre pas sous les coups de l'ultra-individualisme, de sa consommation capricieuse, de son mépris pour toute morale et toute exigence sociale. Le mode de production capitaliste, en perte, ne produit également plus que des horreurs culturelles et des poisons idéologiques. L'art contemporain, le relativisme moral, le cynisme le plus outrancier, le culte des egos démesurés et de l'apparence futile, la littérature subjectiviste, la musique dissonante comme valeur en soi ou bien répétitive et simpliste avec des

harmonies simples... Le capitalisme profite de la surproduction de capital pour infester toujours plus d'aspects de la vie quotidienne. Cela est cependant vain. Les masses se sentent fondamentalement étrangères à toute cette décadence, même si des secteurs plus ou moins importants peuvent se sentir fascinés ou momentanément désorientés. Les masses sont du côté de la transformation et de la culture, de l'ouverture et du développement. Les fixations identitaires, les fétichismes matériels, la superficialité leur sont par essence étrangères. Ici, l'avenir s'oppose à la célébration d'un passé idéalisé, le Socialisme à la décadence de la « culture » dans le capitalisme, à ce romantisme anticapitaliste qu'est le fascisme. En Belgique et en France, la bataille est par conséquent celle pour libérer

les initiatives des masses, pour élever leur conscience et leurs capacités d'organisation. L'avant-garde ouvre ici des espaces et, partant de la centralité ouvrière, forme le mouvement amenant l'émergence de la Démocratie populaire comme proposition stratégique. Il s'agit de faire vaciller le système dominant, de l'ébranler, de partir à son assaut pour l'établissement d'un nouvel État. Il faut être ici certain de la victoire. Vive la classe ouvrière, classe la plus révolutionnaire de l'Histoire ! Vive son idéologie : le matérialisme dialectique, aujourd'hui le Marxisme-Léninisme-Maoïsme !

Guerre populaire jusqu'au Communisme !

Vive la seconde vague de la révolution mondiale !



## [P7] Apolitisme, populisme et conquête du pouvoir politique



Le capitalisme n'a pas besoin de la politique, seulement de gens réduits à leur emploi, leur environnement direct et leur consommation. Avec un capitalisme qui fournit désormais tellement de marchandises disponibles au grand nombre, cela neutralise les esprits et cela borne les horizons. La vie quotidienne se réduit à peu de

choses sur le plan de la culture, de l'approfondissement des idées, d'une mise en perspective quant à l'avenir.

Pour la grande masse des gens, la vie consiste uniquement à sa propre vie, entre famille et emploi, consommation de divertissement et vacances, avec l'écran de télévision, d'ordinateur ou de smart-

phone comme nœud central permettant de disposer d'une liaison censée être objective avec la réalité. En réalité, on est là dans le solipsisme, dans la négation de l'existence réelle de ce qu'il y a autour de soi.

La passivité politique est la règle, et cela jusqu'à l'apolitisme. L'abstentionnisme n'est même plus un mépris, c'est simplement un dédain, et ceux qui se mobilisent consistent surtout en ceux qui justement affirment l'amertume de ne pouvoir satisfaire leur parfaite intégration dans la consommation et le style de vie capitaliste. Les gilets jaunes sont représentatifs de cette partie de la petite-bourgeoisie qui compte bien perpétuer son existence sociale.

La ligne des gilets jaunes, consistant à harceler l'État, reflète cette vision nihiliste de ce qui n'est pas une classe, seulement une couche sociale dont l'existence n'a été due qu'à un cycle particulièrement grand de croissance capitaliste. La fin de ce cycle marque leur inéluctable anéantissement social et leur démarche équivaut à celle des secteurs de masses ayant soutenu le fascisme en Italie et le national-socialisme en Allemagne.

Les élections européennes de 2019 sont un autre exemple de victoire du dédain et du populisme, avec la grande abstention, le succès de l'extrême-droite, l'apathie générale à ce sujet.

Il n'est pas besoin de chercher bien loin la nature de ce qui se déroule. Le capitalisme est ébranlé et en même temps se renforce comme jamais en profitant de ses gigantesques vagues successives d'accumulation de capital et de marchandises. Ce n'est pas un paradoxe, c'est une contradiction et cela est propre au développement non harmonieux du capitalisme lui-même.

Cela en est au point où la notion même de société se voit étouffée. Apolitisme et populisme sont, dans les faits, indissociablement liés. Ils sont le produit du 24 heures sur 24 de la vie sous le capitalisme, tout comme de l'effondrement du niveau culturel de la

bourgeoisie, qui elle-même se confond toujours plus avec les possibilités de valoriser le capital. L'ouverture acceptée de manière générale à l'individualisme le plus complet, à la consommation de drogues dites douces, à la gestation par autrui... est une véritable modification de l'évaluation culturelle bourgeoise, qui auparavant se targuait de traditions.

La bourgeoisie est pourtant la classe dominante et on voit qu'elle ne domine plus rien, le mode de production capitaliste s'emballé et l'emporte elle-même dans la tombe, comme il va lui-même à la perte. Les limites des possibilités d'accumulation, en raison de l'émergence de solides monopoles et des compétitions entre impérialismes, forment les conditions du renforcement du parti de la guerre, de la tendance à l'affrontement ouvert à l'extérieur, ainsi que du populisme et du fascisme à l'intérieur.

Il ne faut pas ici voir le fascisme comme la tyrannie d'une idéologie « totalitaire », comme le prétend la bourgeoisie libérale. Le fascisme est le corporatisme, qui consiste en la négation de la politique. L'idéologie « totalitaire » des régimes fascistes ne servait que de dénominateur commun à une société dépolitisée de manière totale et où les monopoles contrôlaient l'État. Le fascisme, ce n'est pas la politique au pouvoir, mais la négation de la politique.

C'est là un besoin de classe propre à la bourgeoisie la plus agressive, qui a besoin de tendances corporatistes et surtout pas de débats politiques, y compris dans un sens réactionnaire. Même les tendances politiques d'extrême-droite ont été mises au pas lorsqu'elles ont voulu politiser, appliquer un certain idéalisme. Le fascisme, c'est la terreur contre la politique.

Ce qui est inquiétant pour la France, c'est que depuis plusieurs décennies déjà le processus de dépolitisation est enclenché et va de victoire en victoire. Il n'y a désormais de place que pour la consommation et

même ce qui reste de la politique devient du consommable. Il n'y a plus de partis politiques, seulement des mouvements participatifs, avec des primaires pour choisir les candidats, avec des élans qui s'appuient sur les réseaux sociaux, des engouements sur des individus.

Cette approche anti-politique existe déjà depuis longtemps aux États-Unis, elle est désormais présente en France, l'élection d'Emmanuel Macron à la présidence de la République en étant une conséquence. C'est cela qui explique la faiblesse totale des mouvements politiques de gauche et même de droite, en comparaison avec le succès des populistes.

Cependant, si l'on regarde bien, cette dépolitisation était déjà là en France, avec le syndicalisme. Les activités syndicales ont toujours eu dans notre pays une démarche corporatiste, radicalement anti-politique. C'est la raison pour laquelle la CGT a toujours été d'esprit syndicaliste révolutionnaire, pour laquelle elle a été incapable d'être un puissant levier contre l'Occupation allemande, pour laquelle elle s'est opposée de manière frontale à mai 1968. Cela est évidemment d'autant plus vrai des autres courants syndicaux.

C'est que la France, de par la part significative de la petite propriété dans son économie, avait déjà préfiguré la division des larges masses en individus. La France a toujours connu une grande stabilité dans ses fondements, justement de par l'ampleur des petits propriétaires. La petite propriété implique la négation de la politique et encore plus de la question de la prise du pouvoir. L'anarchisme, si puissant dans notre pays, est l'expression directe de la petite-bourgeoisie qui entend nier la question du pouvoir, pour nier l'affrontement classe ouvrière – bourgeoisie.

Il ne s'agit même plus pour la petite-bourgeoisie de chercher une troisième voie entre socialisme et capitalisme, comme les idéologies fascistes ou bien nationales-

catholiques ont prétendu le faire. L'objectif est simplement de geler les idées, ce qui convient tout à fait à un capitalisme qui a uniquement besoin de consommateurs, masquant particulièrement l'existence des producteurs.

C'est cela qui produit cette idée qu'il n'y aurait plus d'ouvriers dans notre pays. C'est bien évidemment faux. Toutefois, en l'absence d'affirmation politique de la classe ouvrière, celle-ci reste invisible. Et cela dure depuis plusieurs décennies. En fait, le modèle de dépolitisation en France existe pratiquement depuis 1848. Ni le coup d'État de Napoléon III en 1851, ni celui du maréchal Pétain en 1940, ni celui de De Gaulle en 1958 n'ont connu d'opposition populaire.

Le seul exemple contraire, et d'une haute signification, est le mouvement ouvrier répondant à la tentative de coup d'État du 6 février 1934. Cela a donné le Front populaire et c'est selon nous l'exemple à suivre. Nous ne disons pas qu'il est possible d'appliquer mécaniquement ses principes, ce qui ne serait pas possible rien que par l'absence de partis communiste et socialiste disposant d'une taille de masse et d'une influence massive sur la société, de par leur ancrage dans les masses ouvrières.

Ce que nous affirmons, c'est que le processus révolutionnaire en France ne peut reposer que sur la même substance politique : l'unité populaire contre la terreur de la dépolitisation, contre l'appel à un sauveur de type bonapartiste, contre l'acceptation de la gestion de la société par un État réactionnaire. Cela implique l'affirmation de la démocratie de masse, des assemblées populaires, de l'autonomie ouvrière.

Face à la dépolitisation, il faut la politique et celle-ci ne peut être portée que par les masses populaires. Les structures institutionnelles, auxquelles appartiennent les syndicats, tous les syndicats y compris la CGT, jouent un rôle néfaste, car privant d'es-

pace l'expression démocratique populaire. Ceux qui soutiennent la CGT en espérant la reprise de la lutte des classes par son intermédiaire n'ont pas compris les enseignements de mai 1968, ni du maoïsme.

Il apparaît que l'apolitisme, la dépolitisation, le populisme... ne peuvent donc pas être compris sans saisir la nature du capitalisme avancé, sans voir comment il cerne la vie quotidienne, depuis l'alimentation jusqu'au divertissement ou l'enseignement. Nous vivons dans une métropole impérialiste et le prolétariat est désormais métropolitain : son style de vie a été façonné par le capitalisme et son antagonisme s'exprime de manière tortueuse, déformée.

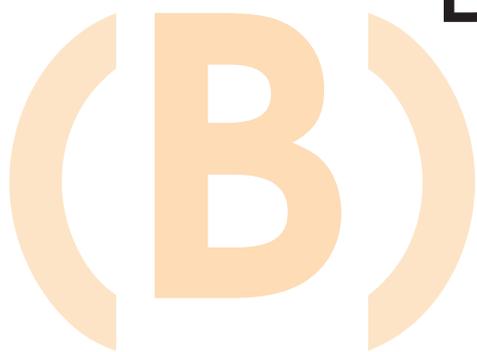
C'est là qu'intervient l'Organisation révolutionnaire en comprenant le poids croissant de la subjectivité dans la prise de con-

science de la réalité de la lutte des classes et ses implications. Il y a une nécessité de s'extirper à une vraie chape de plomb économique, sociale, idéologique, culturelle, politique, institutionnelle, sociale, etc. Il faut affronter l'exploitation et l'aliénation qui va avec et qui s'est renforcé sans commune mesure de par l'approfondissement du capitalisme.

L'apolitisme et le populisme relèvent de ce processus d'aliénation. Ils ne peuvent être que combattus par la recomposition du tissu prolétarien qui, en s'affirmant, pose les bases de l'autonomie du prolétariat et permet d'affirmer la nécessité stratégique d'aller à la conquête du pouvoir.

Telle est la seule voie révolutionnaire dans la métropole impérialiste.





# De la pratique Mao Zedong juillet 1937

La relation entre la connaissance et la pratique - le savoir et l'action. Il a existé dans notre Parti des camarades, tenants du dogmatisme, qui, pendant longtemps, ont rejeté l'expérience de la révolution chinoise, nié cette vérité que "le marxisme n'est pas un dogme, mais un guide pour l'action", et n'ont fait qu'effrayer les gens à l'aide de mots et de phrases isolés, extraits au petit bonheur des textes marxistes. Il a existé également d'autres camarades, tenants de l'empirisme, qui, pendant longtemps, se sont cramponnés à leur expérience personnelle, limitée, sans comprendre l'importance de la théorie pour la pratique révolutionnaire ni voir la situation de la révolution dans son ensemble. Ils ont eu beau travailler avec zèle, leur travail se faisait à l'aveuglette. Les conceptions erronées de ces

deux groupes de camarades, en particulier les conceptions dogmatiques, ont causé, au cours des années 1931-1934, un préjudice énorme à la révolution chinoise. En outre, les dogmatiques, parés de la toge marxiste, ont induit en erreur nombre de nos camarades. Le présent ouvrage a pour but de dénoncer, en partant des positions de la théorie marxiste de la connaissance, les erreurs subjectivistes commises par les partisans du dogmatisme et de l'empirisme, et en particulier du dogmatisme, au sein de notre Parti. Comme l'accent est mis sur la dénonciation de cette variété du subjectivisme, le dogmatisme, qui méprise la pratique, cet ouvrage est intitulé De la pratique. Les conceptions développées ici par Mao Tsé-toung ont été exposées dans un cycle de conférences qu'il a

faites à l'Ecole militaire et politique antijaponaise de Yen-an, en juillet 1937.

Le matérialisme prémarxiste considérait le problème de la connaissance sans tenir compte de la nature sociale des hommes, sans tenir compte du développement historique de l'humanité et, pour cette raison, il était impuissant à comprendre que la connaissance dépend de la pratique sociale, c'est-à-dire qu'elle dépend de la production et de la lutte des classes. Les marxistes estiment, au premier chef, que l'activité de production des hommes constitue la base même de leur activité pratique, qu'elle détermine toute autre activité. Dans leur connaissance, les hommes dépendent essentiellement de leur activité de production matérielle, au cours de laquelle ils appréhendent progressivement les phénomènes de

la nature, ses propriétés, ses lois, ainsi que les rapports de l'homme avec la nature ; et par leur activité de production, ils apprennent également à connaître, à des degrés différents et d'une manière progressive, les rapports déterminés existant entre les hommes. De toutes ces connaissances, aucune ne saurait s'acquérir en dehors de l'activité de production. Dans la société sans classes, tout individu, en tant que membre de cette société, joint ses efforts à ceux des autres membres, entre avec eux dans des rapports de production déterminés et se livre à l'activité de production en vue de résoudre les problèmes relatifs à la vie matérielle des hommes. Dans les sociétés de classes, les membres des différentes classes entrent également, sous des formes variées, dans des rapports de production déterminés, se livrent à une activité de production dirigée vers la solution des problèmes relatifs à la vie matérielle des hommes. C'est là l'origine même du développement de la connaissance humaine.

La pratique sociale des hommes ne se limite pas à la seule activité de production ; elle revêt encore beaucoup d'autres formes : lutte des classes, vie politique, activités scientifiques et artistiques ; bref, en tant qu'être social, l'homme participe à tous les domaines de la vie pratique de la société. C'est ainsi que dans son effort de connaissance, il appréhende, à des degrés divers, non seulement dans la vie matérielle, mais également dans la vie politique et culturelle (qui est étroitement liée à la vie matérielle), les différents rapports entre les hommes. Parmi ces autres formes

de pratique sociale, la lutte des classes, sous ses diverses manifestations, exerce en particulier une influence profonde sur le développement de la connaissance humaine. Dans la société de classes, chaque homme occupe une position de classe déterminée et il n'existe aucune pensée qui ne porte une empreinte de classe.

Les marxistes estiment que l'activité de production de la société humaine se développe pas à pas, des degrés inférieurs aux degrés supérieurs ; en conséquence, la connaissance qu'ont les hommes, soit de la nature soit de la société, se développe aussi pas à pas, de l'inférieur au supérieur, c'est-à-dire du superficiel à ce qui est en profondeur, de l'unilatéral au multilatéral. Au cours d'une très longue période historique, les hommes n'ont pu comprendre l'histoire de la société que d'une manière unilatérale, parce que, d'une part, les préjugés des classes exploiteuses déformaient constamment l'histoire de la société, et que, d'autre part, l'échelle réduite de la production limitait l'horizon des hommes. C'est seulement lorsque le prolétariat moderne est apparu en même temps que des forces productives gigantesques - la grande industrie - que les hommes ont pu atteindre à une compréhension historique complète du développement de la société et transformer cette connaissance en une science, la science marxiste. Les marxistes estiment que les hommes n'ont d'autre critère de la vérité de leur connaissance du monde extérieur que leur pratique sociale. Car, en fait, c'est seulement en arrivant, dans la pratique sociale (dans le processus de la production

matérielle, de la lutte des classes, des expériences scientifiques), aux résultats qu'ils attendent que les hommes reçoivent la confirmation de la vérité de leurs connaissances. S'ils veulent obtenir des succès dans leur travail, c'est-à-dire arriver aux résultats attendus, ils doivent faire en sorte que leurs idées correspondent aux lois du monde extérieur objectif ; si tel n'est pas le cas, ils échouent dans la pratique. Après avoir subi un échec, ils en tirent la leçon, modifient leurs idées de façon à les faire correspondre aux lois du monde extérieur et peuvent ainsi transformer l'échec en succès ; c'est ce qu'expriment les maximes : "La défaite est la mère du succès" et "Chaque insuccès nous rend plus avisés". La théorie matérialiste-dialectique de la connaissance met la pratique à la première place ; elle estime que la connaissance humaine ne peut, en aucune manière, être coupée de la pratique et rejette toutes ces théories erronées qui nient l'importance de la pratique et coupent la connaissance de la pratique. Lénine a dit : "La pratique est supérieure à la connaissance (théorique), car elle a la dignité non seulement du général, mais du réel immédiat" [1].

La philosophie marxiste - le matérialisme dialectique - a deux particularités évidentes. La première, c'est son caractère de classe : elle affirme ouvertement que le matérialisme dialectique sert le prolétariat ; la seconde, c'est son caractère pratique : elle met l'accent sur le fait que la théorie dépend de la pratique, que la théorie se fonde sur la pratique et, à son tour, sert la pratique. La vérité d'une

connaissance ou d'une théorie est déterminée non par une appréciation subjective, mais par les résultats objectifs de la pratique sociale. Le critère de la vérité ne peut être que la pratique sociale. Le point de vue de la pratique, c'est le point de vue premier, fondamental de la théorie matérialiste-dialectique de la connaissance [2].

Mais de quelle manière la connaissance humaine naît-elle de la pratique et comment sert-elle, à son tour, la pratique ? Pour le comprendre, il suffit d'examiner le processus de développement de la connaissance.

Dans le processus de leur activité pratique, les hommes ne voient, au début, que les côtés apparents des choses et des phénomènes, leurs aspects isolés et leur liaison externe. Par exemple, des gens de l'extérieur sont venus enquêter à Yen-an. Le premier jour ou les deux premiers jours, ils ont vu la ville, sa topographie, ses rues et ses maisons, ils sont entrés en contact avec beaucoup de personnes, ont assisté à des réceptions, des soirées, des meetings, entendu différentes interventions, lu divers documents ; ce sont là les côtés apparents et des aspects isolés des phénomènes, avec leur liaison externe. Ce degré du processus de la connaissance se nomme le degré de la perception sensible, c'est-à-dire le degré des sensations et des représentations. En agissant sur les organes des sens des membres du groupe d'enquête, ces différents phénomènes rencontrés à Yen-an ont provoqué des sensations et fait surgir dans leur cerveau toute une série de représentations, entre lesquelles s'est établi un lien

approximatif, une liaison externe : tel est le premier degré de la connaissance. A ce degré, les hommes ne peuvent encore élaborer des concepts, qui se situent à un niveau plus profond, ni tirer des conclusions logiques.

La continuité de la pratique sociale amène la répétition multiple de phénomènes qui suscitent chez les hommes des sensations et des représentations. C'est alors qu'il se produit dans leur cerveau un changement soudain (un bond) dans le processus de la connaissance, et le concept surgit. Le concept ne reflète plus seulement l'apparence des choses, des phénomènes, leurs aspects isolés, leur liaison externe, il saisit les choses et les phénomènes dans leur essence, dans leur ensemble, dans leur liaison interne. Entre le concept et la sensation, la différence n'est pas seulement quantitative mais qualitative. En allant plus loin dans cette direction, à l'aide du jugement, de la déduction, on peut aboutir à des conclusions logiques. L'expression du San kouo yen yi [3] : " Il suffit de froncer les sourcils et un stratagème vient à l'esprit " ou celle du langage ordinaire : " Laissez-moi réfléchir " signifient que l'homme opère intellectuellement à l'aide de concepts, afin de porter des jugements et de faire des déductions. C'est là le second degré de la connaissance. Les membres du groupe d'enquête qui sont venus chez nous, après avoir réuni un matériel varié et y avoir " réfléchi ", pourront porter le jugement suivant : " La politique de front uni national contre le Japon, appliquée par le Parti communiste, est conséquente, sincère et honnête. " S'ils sont, avec

la même honnêteté, partisans de l'unité pour le salut de la nation, ils pourront, partant de ce jugement, aller plus loin et tirer la conclusion suivante : " Le front uni national contre le Japon peut réussir. " Dans le processus général de la connaissance par les hommes d'un phénomène, ce degré des concepts, des jugements et des déductions apparaît comme le degré le plus important, celui de la connaissance rationnelle.

La tâche véritable de la connaissance consiste à s'élever de la sensation à la pensée, à s'élever jusqu'à la compréhension progressive des contradictions internes des choses, des phénomènes tels qu'ils existent objectivement, jusqu'à la compréhension de leurs lois, de la liaison interne des différents processus, c'est-à-dire qu'elle consiste à aboutir à la connaissance logique. Nous le répétons : La connaissance logique diffère de la connaissance sensible, car celle-ci embrasse des aspects isolés des choses, des phénomènes, leurs côtés apparents, leur liaison externe, alors que la connaissance logique, faisant un grand pas en avant, embrasse les choses et les phénomènes en entier, leur essence et leur liaison interne, s'élève jusqu'à la mise en évidence des contradictions internes du monde qui nous entoure, et par là même est capable de saisir le développement de ce monde dans son intégrité, dans la liaison interne de tous ses aspects.

Une telle théorie, matérialiste-dialectique, du processus de développement de la connaissance, fondée sur la pratique, allant du

superficiel à ce qui est en profondeur, était inconnue avant le marxisme. C'est le matérialisme marxiste qui, pour la première fois, a résolu correctement ce problème, en mettant en évidence, de façon matérialiste et dialectique, le mouvement d'approfondissement de la connaissance, mouvement par lequel les hommes, dans la société, passent de la connaissance sensible à la connaissance logique au cours de leur pratique, complexe et sans cesse répétée, de la production et de la lutte des classes. Lénine a dit : " Les abstractions de matière, de loi naturelle, l'abstraction de valeur, etc., en un mot toutes les abstractions scientifiques (justes, sérieuses, pas arbitraires) reflètent la nature plus profondément, plus fidèlement, plus complètement [4]. "

Le marxisme-léninisme estime que les deux degrés du processus de la connaissance ont ceci de particulier qu'au degré inférieur la connaissance intervient en tant que connaissance sensible, au degré supérieur en tant que connaissance logique, mais que ces deux degrés constituent les degrés d'un processus unique de la connaissance. La connaissance sensible et la connaissance rationnelle diffèrent qualitativement, elles ne sont toutefois pas coupées l'une de l'autre, mais unies sur la base de la pratique. Comme le prouve notre pratique, ce que nous avons perçu par les sens ne peut être immédiatement compris par nous, et seul ce que nous avons bien compris peut être senti d'une manière plus profonde. La perception ne peut résoudre que le problème des apparences des choses

et des phénomènes ; le problème de l'essence, lui, ne peut être résolu que par la théorie. La solution de ces problèmes ne peut être obtenue en aucune façon en dehors de la pratique. Quiconque veut connaître un phénomène ne peut y arriver sans se mettre en contact avec lui, c'est-à-dire sans vivre (se livrer à la pratique) dans le milieu même de ce phénomène. On ne pouvait connaître d'avance, alors que la société était encore féodale, les lois de la société capitaliste, puisque le capitalisme n'était pas encore apparu et que la pratique correspondante faisait défaut. Le marxisme ne pouvait être que le produit de la société capitaliste. A l'époque du capitalisme libéral, Marx ne pouvait connaître d'avance, concrètement, certaines lois propres à l'époque de l'impérialisme, puisque l'impérialisme, stade suprême du capitalisme, n'était pas encore apparu et que la pratique correspondante faisait défaut ; seuls Lénine et Staline purent assumer cette tâche. Si Marx, Engels, Lénine et Staline ont pu élaborer leurs théories, ce fut surtout, abstraction faite de leur génie, parce qu'ils se sont engagés personnellement dans la pratique de la lutte de classes et de l'expérience scientifique de leur temps ; sans cette condition, aucun génie n'aurait pu y réussir. " Sans sortir de chez lui, un sieoutsai [5] peut savoir tout ce qui se passe sous le soleil " n'était qu'une phrase vide dans les temps anciens où la technique n'était pas développée ; bien qu'à notre époque de technique développée cela soit réalisable, ceux qui acquièrent vraiment du savoir par eux-mêmes sont, dans le monde entier, ceux qui sont liés à la

pratique. Et c'est seulement lorsque ces derniers auront acquis du " savoir " par la pratique et que leur savoir lui aura été transmis au moyen de l'écriture et de la technique que le sieoutsai pourra, indirectement, " savoir tout ce qui se passe sous le soleil ". Pour connaître directement tel phénomène ou tel ensemble de phénomènes, il faut participer personnellement à la lutte pratique qui vise à transformer la réalité, à transformer ce phénomène ou cet ensemble de phénomènes, car c'est le seul moyen d'entrer en contact avec eux en tant qu'apparences ; de même, c'est là le seul moyen de découvrir l'essence de ce phénomène ou de cet ensemble de phénomènes, et de les comprendre.

Tel est le processus de connaissance que suit tout homme dans la réalité, bien que certaines gens, déformant à dessein les faits, prétendent le contraire. Les plus ridicules sont ceux qu'on appelle les " je-sais-tout " et qui, n'ayant que des connaissances occasionnelles, fragmentaires, se proclament les " premières autorités du monde ", ce qui témoigne tout simplement de leur fatuité. Les connaissances, c'est la science, et la science ne saurait admettre la moindre hypocrisie, la moindre présomption ; ce qu'elle exige, c'est assurément le contraire : l'honnêteté et la modestie. Si l'on veut acquérir des connaissances, il faut prendre part à la pratique qui transforme la réalité. Si l'on veut connaître le goût d'une poire, il faut la transformer : en la goûtant. Si l'on veut connaître la structure et les propriétés de l'atome, il faut procéder à des expériences

physiques et chimiques, changer l'état de l'atome. Si l'on veut connaître la théorie et les méthodes de la révolution, il faut prendre part à la révolution. Toutes les connaissances authentiques sont issues de l'expérience immédiate. Toutefois, on ne peut avoir en toutes choses une expérience directe ; en fait, la majeure partie de nos connaissances sont le produit d'une expérience indirecte, par exemple toutes les connaissances que nous tenons des siècles passés et des pays étrangers. Pour nos ancêtres, pour les étrangers, elles ont été, ou elles sont, le produit de leur expérience directe, et elles sont sûres si au moment où elles ont fait l'objet d'une expérience directe, elles ont répondu à l'exigence de l'"abstraction scientifique" dont parle Lénine et ont reflété scientifiquement la réalité objective ; dans le cas contraire, elles ne le sont pas.

C'est pourquoi les connaissances d'un homme se composent uniquement de deux parties : les données de l'expérience directe et les données de l'expérience indirecte. Et ce qui est pour moi expérience indirecte reste pour d'autres expérience directe. Il s'ensuit que, prises dans leur ensemble, les connaissances de quelque ordre que ce soit sont inséparables de l'expérience directe. La source de toutes les connaissances réside dans les sensations reçues du monde extérieur objectif par les organes des sens de l'homme ; celui qui nie la sensation, qui nie l'expérience directe, qui nie la participation personnelle à la pratique destinée à transformer la réalité n'est pas un

matérialiste. C'est la raison pour laquelle les " je-sais-tout " sont si ridicules. Il y a un vieux proverbe chinois : " Si l'on ne pénètre pas dans la tanière du tigre, comment peut-on capturer ses petits ? " Ce proverbe est vrai pour la pratique humaine, il l'est également pour la théorie de la connaissance. La connaissance coupée de la pratique est inconcevable. Pour mettre en évidence le mouvement matérialiste-dialectique de la connaissance - mouvement de l'approfondissement progressif de la connaissance - qui surgit sur la base de la pratique transformant la réalité, nous allons donner encore quelques exemples concrets. Dans la période initiale de sa pratique, période de la destruction des machines et de la lutte spontanée, le prolétariat ne se trouvait, dans sa connaissance de la société capitaliste, qu'au degré de la connaissance sensible et n'appréhendait que des aspects isolés et la liaison externe des différents phénomènes du capitalisme. Il n'était encore que ce qu'on appelle une " classe en soi ". Mais dès la seconde période de sa pratique, période de la lutte économique et politique consciente et organisée, du fait de son activité pratique, de son expérience acquise au cours d'une lutte prolongée, expérience qui fut généralisée scientifiquement par Marx et Engels et d'où naquit la théorie marxiste qui servit à l'éduquer, il fut à même de comprendre l'essence de la société capitaliste, les rapports d'exploitation entre les classes sociales, ses propres tâches historiques, et devint alors une " classe pour soi ". C'est la même

voie que suivit le peuple chinois dans sa connaissance de l'impérialisme. Le premier degré fut celui de la connaissance sensible, superficielle, tel qu'il fut marqué, à l'époque des mouvements des Taiping [6], des Yihotouan [7] et autres, par la lutte sans discrimination contre les étrangers. Le second degré seulement fut celui de la connaissance rationnelle, lorsque le peuple chinois discerna les différentes contradictions internes et externes de l'impérialisme, lorsqu'il discerna l'essence de l'oppression et de l'exploitation exercées sur les larges masses populaires de Chine par l'impérialisme qui s'était allié avec la bourgeoisie compradore et la classe féodale chinoises ; cette connaissance ne commença qu'avec la période du Mouvement du 4 Mai 1919 [8].

Considérons maintenant la guerre. Si la guerre était dirigée par des gens sans expérience dans ce domaine, ils ne pourraient, au premier degré, comprendre les lois profondes qui régissent la conduite d'une guerre donnée (telle notre Guerre révolutionnaire agraire des dix dernières années). Au premier degré, ils ne pourraient acquérir que l'expérience d'un grand nombre de combats dont beaucoup, du reste, se termineraient pour eux par des défaites. Néanmoins, cette expérience (l'expérience des victoires et surtout des défaites) leur permettrait de comprendre l'enchaînement interne de toute la guerre, c'est-à-dire les lois de cette guerre déterminée, d'en comprendre la stratégie et la tactique et, par là même, de la diriger avec assurance. Si, à un tel moment, la direction de

la guerre passait à un homme dépourvu d'expérience, celui-ci aurait, à son tour, à subir un certain nombre de défaites (c'est-à-dire à acquérir de l'expérience) avant de bien comprendre les lois réelles de la guerre. Il nous arrive souvent d'entendre des camarades, qui hésitent à se charger de tel ou tel travail, déclarer qu'ils craignent de ne pouvoir s'en acquitter. Pourquoi ce manque d'assurance ? Parce qu'ils n'ont pas saisi le contenu et les conditions de ce travail selon les lois qui les régissent, ou bien ils n'ont jamais eu l'occasion de s'occuper d'un tel travail ou bien ils ne l'ont eue que rarement ; il ne peut donc être question pour eux d'en connaître les lois. Mais lorsqu'on aura fait devant eux une analyse détaillée de la nature et des conditions du travail, ils commenceront à être plus sûrs d'eux-mêmes et accepteront de s'en charger. Si, au bout d'un certain temps consacré à ce travail, ils acquièrent de l'expérience, et s'ils veulent bien, sans parti pris, examiner à fond l'état de la situation, au lieu de considérer les choses d'une manière subjective, unilatérale et superficielle, ils seront capables de tirer par eux-mêmes les conclusions concernant la manière dont il convient de s'y prendre, et ils se mettront à travailler avec bien plus d'assurance.

Seuls les gens qui ont une vue subjective, unilatérale et superficielle des problèmes se mêlent de donner présomptueusement des ordres ou des instructions dès qu'ils arrivent dans un endroit nouveau, sans s'informer de l'état de la situation, sans chercher à voir les choses dans

leur ensemble (leur histoire et leur état présent considéré comme un tout) ni à en pénétrer l'essence même (leur caractère et leur liaison interne) ; il est inévitable que de telles gens trébuchent. Il apparaît, en conséquence, que le premier pas dans le processus de la connaissance, c'est le contact avec le monde extérieur : le degré des sensations. Le second, c'est la synthèse des données fournies par les sensations, leur mise en ordre et leur élaboration : le degré des concepts, des jugements et des déductions. C'est seulement lorsque les données sensibles sont en grand nombre (et non pas fragmentaires, incomplètes), conformes à la réalité (et non pas illusoire), qu'il est possible, sur la base de ces données, d'élaborer des concepts corrects, une logique juste.

Il faut souligner ici deux points importants.

Le premier, dont il a été question précédemment et sur lequel il convient de revenir une fois de plus, est la dépendance de la connaissance rationnelle à l'égard de la connaissance sensible. Toute personne qui considère que la connaissance rationnelle peut ne pas provenir de la connaissance sensible est un idéaliste. L'histoire de la philosophie a connu une école " rationaliste " qui n'admet que la réalité de la raison et nie celle de l'expérience, qui croit que l'on ne peut se fonder que sur la raison et non sur l'expérience sensible ; l'erreur de cette école est d'avoir interverti l'ordre des choses. Si l'on peut se fier aux données de la connaissance rationnelle, c'est justement parce qu'elles découlent des données de la perception

sensible ; autrement, elles deviendraient un fleuve sans source, un arbre sans racines, elles seraient quelque chose de subjectif, qui naîtrait de soi-même et auquel on ne pourrait se fier. Du point de vue de l'ordre du processus de la connaissance, l'expérience sensible est la donnée première, et nous soulignons l'importance de la pratique sociale dans le processus de la connaissance, car c'est seulement sur la base de la pratique sociale de l'homme que peut naître chez lui la connaissance, qu'il peut acquérir l'expérience sensible issue du monde extérieur objectif. Pour un homme qui se serait bouché les yeux et les oreilles, qui se couperait complètement du monde extérieur objectif, il ne pourrait être question de connaissance. La connaissance commence avec l'expérience, c'est là le matérialisme de la théorie de la connaissance.

Le second point, c'est la nécessité d'approfondir la connaissance, la nécessité de passer du degré de la connaissance sensible au degré de la connaissance rationnelle, telle est la dialectique de la théorie de la connaissance [9]. Estimer que la connaissance peut s'arrêter au degré inférieur, celui de la connaissance sensible, estimer qu'on ne peut se fier qu'à la connaissance sensible et non à la connaissance rationnelle, c'est répéter les erreurs, connues dans l'histoire, de l' " empirisme ". Les erreurs de cette théorie consistent à ne pas comprendre que, tout en étant le reflet de certaines réalités du monde objectif (je ne parlerai pas ici de cet empirisme idéaliste qui limite l'expérience à ce qu'on appelle l'introspection), les données de la perception sensible

n'en sont pas moins unilatérales, superficielles, que ce reflet est incomplet, qu'il ne traduit pas l'essence des choses.

Pour refléter pleinement une chose dans sa totalité, pour refléter son essence et ses lois internes, il faut procéder à une opération intellectuelle en soumettant les riches données de la perception sensible à une élaboration qui consiste à rejeter la balle pour garder le grain, à éliminer ce qui est fallacieux pour conserver le vrai, à passer d'un aspect des phénomènes à l'autre, du dehors au dedans, de façon à créer un système de concepts et de théories ; il faut sauter de la connaissance sensible à la connaissance rationnelle. Cette élaboration ne rend pas nos connaissances moins complètes, moins sûres. Au contraire, tout ce qui, dans le processus de la connaissance, a été soumis à une élaboration scientifique sur la base de la pratique, reflète, comme le dit Lénine, d'une manière plus profonde, plus fidèle, plus complète, la réalité objective. C'est ce que ne comprennent pas les " praticiens " vulgaires qui s'inclinent devant l'expérience et dédaignent la théorie, si bien qu'ils ne peuvent embrasser le processus objectif dans son ensemble, n'ont ni clarté d'orientation ni vastes perspectives et s'enivrent de leurs succès occasionnels et de leurs vues étroites. Si ces gens dirigeaient la révolution, ils la conduiraient dans une impasse.

La connaissance rationnelle dépend de la connaissance sensible et celle-ci doit se développer en connaissance rationnelle, telle est la théorie matérialiste-dialectique de la

connaissance. En philosophie, ni le " rationalisme " ni l'" empirisme " ne comprennent le caractère historique ou dialectique de la connaissance, et, bien que ces théories recèlent l'une comme l'autre un aspect de la vérité (il s'agit du rationalisme et de l'empirisme matérialistes et non idéalistes), elles sont toutes deux erronées du point de vue de la théorie de la connaissance considérée dans son ensemble. Le mouvement matérialiste-dialectique de la connaissance, qui va du sensible au rationnel, intervient aussi bien dans le processus de la connaissance du petit (par exemple, la connaissance d'une chose, d'un travail quelconque) que dans le processus de la connaissance du grand (par exemple, la connaissance de telle ou telle société, de telle ou telle révolution). Néanmoins, le mouvement de la connaissance ne s'achève pas là. Si on arrêtaient le mouvement matérialiste-dialectique de la connaissance à la connaissance rationnelle, on n'aurait parlé que de la moitié du problème, et même, du point de vue de la philosophie marxiste, de cette moitié qui n'est pas la plus importante. La philosophie marxiste estime que l'essentiel, ce n'est pas de comprendre les lois du monde objectif pour être en état de l'expliquer, mais c'est d'utiliser la connaissance de ces lois pour transformer activement le monde. Du point de vue marxiste, la théorie est importante, et son importance s'exprime pleinement dans cette parole de Lénine : " Sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire [10]."

Mais le marxisme accorde une

grande importance à la théorie justement et uniquement parce qu'elle peut être un guide pour l'action.

Si, étant arrivé à une théorie juste, on se contente d'en faire un sujet de conversation pour la laisser ensuite de côté, sans la mettre en pratique, cette théorie, si belle qu'elle puisse être, reste sans intérêt.

La connaissance commence avec la pratique ; quand on a acquis par la pratique des connaissances théoriques, on doit encore retourner à la pratique. Le rôle actif de la connaissance ne s'exprime pas seulement dans le bond actif de la connaissance sensible à la connaissance rationnelle, mais encore, ce qui est plus important, il doit s'exprimer dans le bond de la connaissance rationnelle à la pratique révolutionnaire.

Ayant acquis la connaissance des lois du monde, on doit la diriger de nouveau vers la pratique de la transformation du monde, l'appliquer de nouveau dans la pratique de la production, dans la pratique de la lutte révolutionnaire de classe et de la lutte révolutionnaire pour la libération de la nation, de même que dans la pratique de l'expérience scientifique. Tel est le processus de vérification et de développement de la théorie, le prolongement de tout le processus de la connaissance. La question de savoir si une théorie correspond à la vérité objective n'est pas et ne peut être résolue entièrement dans le mouvement de la connaissance sensible à la connaissance rationnelle dont il a été parlé plus haut. Pour résoudre complètement cette question, il est nécessaire de diriger de nouveau la

connaissance rationnelle vers la pratique sociale, d'appliquer la théorie dans la pratique et de voir si elle peut conduire au but fixé. Nombre de théories des sciences de la nature sont reconnues vraies non seulement parce qu'elles ont été considérées comme telles lorsque des savants les ont élaborées, mais parce qu'elles se sont vérifiées ensuite dans la pratique scientifique. De même, le marxisme-léninisme est reconnu comme vérité non seulement parce que cette doctrine a été scientifiquement élaborée par Marx, Engels, Lénine et Staline, mais parce qu'elle a été confirmée par la pratique ultérieure de la lutte révolutionnaire de classe et de la lutte révolutionnaire pour la libération de la nation.

Le matérialisme dialectique est une vérité générale parce que personne, dans sa pratique, ne peut sortir de ce cadre.

L'histoire de la connaissance humaine nous apprend que de nombreuses théories étaient d'une vérité incomplète, et que c'est leur vérification dans la pratique qui a permis de la compléter. Nombre de théories étaient erronées, et c'est leur vérification dans la pratique qui a permis d'en corriger les erreurs. C'est pourquoi la pratique est le critère de la vérité. " Le point de vue de la vie, de la pratique, doit être le point de vue premier, fondamental de la théorie de la connaissance [11]."

Staline s'est exprimé d'une manière remarquable à ce sujet : " ... la théorie devient sans objet si elle n'est pas rattachée à la pratique révolutionnaire ; de même, exactement, que la pratique devient

aveugle si sa voie n'est pas éclairée par la théorie révolutionnaire [12]."

Est-ce là que s'achève le mouvement de la connaissance ? Nous répondons oui et non. Quand l'homme, dans la société, s'adonne à une activité pratique en vue de la modification d'un processus objectif déterminé (qu'il soit naturel ou social) à un degré déterminé de son développement, il peut, grâce au reflet du processus objectif dans son cerveau et à sa propre activité subjective, passer de la connaissance sensible à la connaissance rationnelle, élaborer des idées, des théories, des plans ou des projets qui correspondent, dans l'ensemble, aux lois de ce processus objectif ; il peut ensuite appliquer ces idées, théories, plans ou projets à la pratique de la modification du même processus objectif ; s'il parvient au but fixé, c'est-à-dire s'il réussit, dans la pratique de ce processus, à réaliser, au moins dans leurs grands traits, les idées, théories, plans ou projets préalablement élaborés, le mouvement de la connaissance de ce processus déterminé peut alors être considéré comme achevé. Par exemple, dans le processus de modification de la nature, la réalisation d'un plan de construction, la confirmation d'une hypothèse scientifique, la création d'un mécanisme, la récolte d'une plante cultivée, ou bien, dans le processus de modification de la société, le succès d'une grève, la victoire dans une guerre, l'accomplissement d'un programme d'enseignement, signifient que chaque fois le but fixé a été atteint. Néanmoins, d'une manière générale, il est rare, tant dans la pratique

d'une modification de la nature que dans celle d'une modification de la société, que les idées, théories, plans ou projets, préalablement élaborés par les hommes, se trouvent réalisés sans subir le moindre changement. C'est que les gens qui transforment la réalité sont constamment soumis à de multiples limitations : ils sont limités non seulement par les conditions scientifiques et techniques, mais encore par le développement du processus objectif lui-même et le degré auquel il se manifeste (les aspects et l'essence du processus objectif n'étant pas encore complètement mis en évidence). Dans une telle situation, par suite de l'apparition dans la pratique de circonstances imprévues, les idées, théories, plans ou projets se trouvent souvent partiellement et parfois même entièrement modifiés. En d'autres termes, il arrive que les idées, théories, plans ou projets, tels qu'ils ont été élaborés à l'origine, ne correspondent pas à la réalité, soit partiellement soit totalement, et se trouvent être, partiellement ou totalement erronés. Bien souvent, c'est seulement après des échecs répétés qu'on réussit à éliminer l'erreur, à se conformer aux lois du processus objectif, à transformer ainsi le subjectif en objectif, c'est-à-dire à parvenir, dans la pratique, aux résultats attendus. En tout cas, c'est à ce moment que le mouvement de la connaissance des hommes concernant un processus objectif déterminé, à un degré déterminé de son développement, peut être considéré comme achevé. Toutefois, si l'on considère le processus dans son développement, le mouvement de la connaissance

humaine ne s'achève pas là. Tout processus, qu'il soit naturel ou social, progresse et se développe en raison de ses contradictions et luttes internes, et le mouvement de la connaissance humaine doit également progresser et se développer en conséquence. S'il s'agit d'un mouvement social, les véritables dirigeants révolutionnaires doivent non seulement savoir corriger les erreurs qui apparaissent dans leurs idées, théories, plans ou projets, comme cela a été dit précédemment, il faut encore, lorsqu'un processus objectif progresse et passe d'un degré de son développement à un autre, qu'ils soient aptes, eux-mêmes et tous ceux qui participent à la révolution avec eux, à suivre ce progrès et ce passage dans leur connaissance subjective, c'est-à-dire qu'ils doivent faire en sorte que les nouvelles tâches révolutionnaires et les nouveaux projets de travail proposés correspondent aux nouvelles modifications de la situation. Dans une période révolutionnaire, la situation change très vite ; si les révolutionnaires n'adaptent pas rapidement leur connaissance à la situation, ils seront incapables de faire triompher la révolution. Il arrive souvent, néanmoins, que les idées retardent sur la réalité, et cela parce que la connaissance humaine se trouve limitée par de nombreuses conditions sociales. Nous luttons dans nos rangs révolutionnaires contre les entêtés dont les idées ne suivent pas le rythme des modifications de la situation objective, ce qui, dans l'histoire, s'est manifesté sous la forme de l'opportunisme de droite. Ces gens ne voient pas que la lutte des

contraires a déjà fait avancer le processus objectif alors que leur connaissance en reste encore au degré précédent. Cette particularité est propre aux idées de tous les entêtés. Leurs idées sont coupées de la pratique sociale, et ils ne savent pas marcher devant le char de la société pour le guider, ils ne font que se traîner derrière, se plaignant qu'il aille trop vite et essayant de le ramener en arrière ou de le faire rouler en sens inverse. Nous sommes également contre les phraseurs " de gauche ". Leurs idées s'aventurent au-delà d'une étape de développement déterminée du processus objectif : les uns prennent leurs fantaisies pour des réalités, d'autres essaient de réaliser de force, dans le présent, des idéaux qui ne sont réalisables que dans l'avenir ; leurs idées, coupées de la pratique actuelle de la majorité des gens, coupées de la réalité actuelle, se traduisent dans l'action par l'aventurisme. L'idéalisme et le matérialisme mécaniste, l'opportunisme et l'aventurisme se caractérisent par la rupture entre le subjectif et l'objectif, par la séparation de la connaissance et de la pratique. La théorie marxiste-léniniste de la connaissance, qui se distingue par la pratique sociale scientifique, doit forcément livrer un combat résolu contre ces conceptions erronées. Les marxistes reconnaissent que, dans le processus général, absolu du développement de l'univers, le développement de chaque processus particulier est relatif, et que, par conséquent, dans le flot infini de la vérité absolue, la connaissance qu'ont les hommes d'un processus particulier à chaque degré de son

développement n'est qu'une vérité relative. De la somme d'innombrables vérités relatives se constitue la vérité absolue [13]. Dans son développement, un processus objectif est plein de contradictions et de luttes, il en est de même d'un mouvement de la connaissance humaine. Tout mouvement dialectique dans le monde objectif trouve, tôt ou tard, son reflet dans la connaissance humaine. Dans la pratique sociale, le processus d'apparition, de développement et de disparition est infini, également infini est le processus d'apparition, de développement et de disparition dans la connaissance humaine. Puisque la pratique des hommes, qui transforme la réalité objective suivant des idées, des théories, des plans, des projets déterminés, avance toujours, leur connaissance de la réalité objective n'a pas de limites. Le mouvement de transformation, dans le monde de la réalité objective, n'a pas de fin, et l'homme n'a donc jamais fini de connaître la vérité dans le processus de la pratique. Le marxisme-léninisme n'a nullement épuisé la vérité ; sans cesse, dans la pratique, il ouvre la voie à la connaissance de la vérité. Notre conclusion est l'unité historique, concrète, du subjectif et de l'objectif, de la théorie et de la pratique, du savoir et de l'action ; nous sommes contre toutes les conceptions erronées, " de gauche " ou de droite, coupées de l'histoire concrète. A l'époque actuelle du développement social, l'histoire a chargé le prolétariat et son parti de la responsabilité d'acquérir une juste connaissance du monde et de le

transformer. Ce processus, la pratique de transformation du monde, processus déterminé par la connaissance scientifique, est arrivé à un moment historique, en Chine comme dans le monde entier, à un moment d'une haute importance, sans précédent dans l'histoire de l'humanité - le moment de dissiper complètement les ténèbres en Chine comme dans le monde entier, et de transformer notre monde en un monde radieux, tel qu'on n'en a jamais connu. La lutte du prolétariat et du peuple révolutionnaire pour la transformation du monde implique la réalisation des tâches suivantes : la transformation du monde objectif comme celle du monde subjectif de chacun - la transformation des capacités cognitives de chacun

comme celle du rapport existant entre le monde subjectif et le monde objectif. Cette transformation a déjà commencé sur une partie du globe, en Union soviétique. On y accélère actuellement le processus. Le peuple chinois et les peuples du monde entier sont engagés dans ce processus de transformation ou le seront. Et le monde objectif à transformer inclut tous les adversaires de cette transformation ; ils doivent passer par l'étape de la contrainte avant de pouvoir aborder l'étape de la transformation consciente. L'époque où l'humanité entière entreprendra de façon consciente sa propre transformation et la transformation du monde sera celle du communisme mondial. Par la pratique découvrir les vérités,

et encore par la pratique confirmer les vérités et les développer. Partir de la connaissance sensible pour s'élever activement à la connaissance rationnelle, puis partir de la connaissance rationnelle pour diriger activement la pratique révolutionnaire afin de transformer le monde subjectif et objectif. La pratique, la connaissance, puis de nouveau la pratique et la connaissance. Cette forme cyclique n'a pas de fin, et de plus, à chaque cycle, le contenu de la pratique et de la connaissance s'élève à un niveau supérieur. Telle est dans son ensemble la théorie matérialiste-dialectique de la connaissance, telle est la conception que se fait le matérialisme dialectique de l'unité du savoir et de l'action.

## NOTES

[1] V. I. Lénine, Notes sur La Science de la logique de Hegel, livre trois, troisième section : "L'idée" dans "Résumé de La Science de la logique de Hegel" (septembre-décembre 1914).

[2] Voir K. Marx : "Thèses sur Feuerbach" (printemps 1845) et V. I. Lénine : Matérialisme et empiriocriticisme (second semestre 1908), chapitre II, section 6.

[3] Son kouo yen yi (Le Roman des Trois Royaumes), célèbre roman historique dont l'auteur est Louo Kouan-tchong (fin du XIVème siècle-début du XVème).

[4] V. I. Lénine : Notes sur La Science de la logique de Hegel, livre trois : " Science de la logique subjective ou la théorie du concept " dans " Résumé de La Science de la logique de Hegel ".

[5] A partir de la dynastie des Tang, les examens Impériaux de la Chine féodale furent organisés à trois échelons : national, provincial et du district (ou tcheou). Celui qui réussissait aux examens de district s'appelait sieoutsai.

[6] Mouvement révolutionnaire paysan du milieu du XIXème siècle dirigé contre la domination féodale et l'oppression nationale de la dynastie des Tsing. En janvier 1851, Hong Sieou-tsiuan, Yang Sieou-tsing et d'autres chefs de ce mouvement organisèrent un soulèvement dans le Kouangsi et proclamèrent la fondation du Royaume céleste des Taiping. En 1852, l'armée paysanne quitta le Kouangsi et se dirigea vers le nord, traversant le Hounan, le Houpei, le Kiangsi et l'Anhouei. En 1853, elle prit Nankin, centre urbain du Bas-Yangtsé. Une partie de ses forces continua sa marche vers le nord et poussa jusqu'aux abords de Tientsin, grande ville de la Chine du Nord. Comme l'armée des Taiping omit d'établir de solides bases d'appui dans les territoires qu'elle occupait, et que son groupe dirigeant, après avoir fait de Nankin la capitale, commit de nombreuses fautes politiques et militaires, elle ne put résister aux attaques conjointes des troupes contre-révolutionnaires du gouvernement des Tsing et des pays agresseurs, la Grande-Bretagne, les Etats-Unis et la France, et elle fut vaincue en 1864.

[7] Apparut en 1900 dans le nord de la Chine ; ce fut un mouvement de lutte armée dirigé contre l'impérialisme. Ce mouvement groupait principalement les larges masses de paysans et d'artisans qui, organisées en sociétés secrètes et utilisant les croyances religieuses et les superstitions comme moyen de liaison, combattirent vaillamment les forces coalisées d'agression de huit puissances impérialistes : Etats-Unis, Grande-Bretagne, Japon, Allemagne, Russie, France, Italie et Autriche. Ces forces réprimèrent sauvagement le mouvement après s'être emparées de Pékin et de Tientsin.

[8] Mouvement révolutionnaire anti-impérialiste et antiféodal qui éclata le 4 mai 1919. Dans la première moitié de l'année, la Grande-Bretagne, la France, les Etats-Unis, le Japon, l'Italie et d'autres puissances impérialistes, victorieuses dans la Première guerre mondiale,

avaient tenu à Paris une conférence pour partager le butin de guerre et décidé que le Japon prendrait possession des droits privilégiés de l'Allemagne dans la province chinoise du Chantong. Les étudiants de Pékin furent les premiers à exprimer leur ferme opposition en organisant des meetings et des manifestations le 4 mai. Le gouvernement des seigneurs de guerre du Peiyang exerça une répression contre eux et opéra plus de trente arrestations. En signe de protestation, ils déclenchèrent une grève à laquelle un grand nombre d'étudiants d'autres endroits firent écho. Le 3 juin, le gouvernement des seigneurs de guerre du Peiyang procéda à des arrestations massives à Pékin, et, en deux jours, environ 1 000 étudiants furent arrêtés. Les événements du 3 juin accrurent encore l'indignation du peuple tout entier. Le 5 juin, les ouvriers et les commerçants commencèrent à faire grève à Changhaï et en de nombreux autres endroits. Ce mouvement patriotique qui, au début, englobait surtout des intellectuels, prit bientôt une ampleur nationale avec la participation du prolétariat, de la petite bourgeoisie et de la bourgeoisie. Parallèlement à son développement, le mouvement de la culture nouvelle contre le féodalisme, pour la science et la démocratie, déclenché avant le " 4 Mai ", se transforma en un puissant mouvement révolutionnaire culturel dont le contenu principal était la propagation du marxisme-léninisme.

[9] V. I. Lénine, Notes sur La Science de la logique de Hegel, livre trois, troisième section : " L'idée " dans " Résumé de La Science de la logique de Hegel " (septembre-décembre 1914), où Lénine dit : "Pour comprendre, il faut commencer à comprendre, à étudier empiriquement, s'élever de l'empirique au général".

[10] V. I. Lénine : Que faire ? (automne 1901-février 1902

[11] V. I. Lénine : Matérialisme et empiriocriticisme, chapitre II, section 6.

[12] J. Staline : Des principes du léninisme (avril-mai 1924), partie III : " La théorie "

[13] Voir V. I. Lénine : Matérialisme et empiriocriticisme, chapitre II, section 5.



# Brigades Rouges : Les vingt thèses finales



DÉSARTICULER L'ETAT !  
CONSTRUIRE LE PARTI COMMUNISTE COM-  
BATTANT ET LES ORGANISMES RÉVOLUTION-  
NAIRES DE MASSE !  
CONQUÉRIR LES MASSES À LA LUTTE ARMÉE  
POUR LE COMMUNISME !

*Nous sommes les dirigeants et les organ-  
isateurs de la guerre révolutionnaire et  
également les dirigeants et les organ-  
isateurs de la vie des masses. Nos deux  
devoirs sont : organiser la guerre révolution-  
naire et améliorer les conditions de vie des  
masses. MAO ZEDONG*

1. L'actuelle conjoncture politique se trouve  
entre deux phases : nous ne sommes plus  
dans la phase de la propagande armée et

pas encore dans celle de la guerre civile. Il  
s'agit ainsi d'une conjoncture de transition.  
Nous devons accorder une grande atten-  
tion aux particularités et aux contradictions  
caractérisant cette conjoncture et ne pas  
sous-estimer le fait que la transition de l'une  
à l'autre peut également être prolongée  
dans le temps.

Cette conjoncture de transition dépend de  
fait tant de l'évolution structurelle de la crise  
capitaliste/impérialiste, que de la capacité  
subjective du prolétariat métropolitain à se  
constituer en Parti Combattant et de con-  
denser son antagonisme en un Système du  
Pouvoir Révolutionnaire, autonome, articulé  
et diffus dans tous les secteurs de la classe

et dans tous les pôles.

Le problème central de l'actuelle conjoncture est la conquête des masses à la lutte armée, et cela pose en premier lieu la question des Organismes Révolutionnaires de masses.

2. Les organismes révolutionnaires de masses sont sortis et sortiront en conséquence du devenir objective de la crise – restructuration – internationalisation du capitalisme, qui modifie la composition de la classe et qui pousse des secteurs spécifiques du prolétariat métropolitain à vivre de manière toujours plus accentuée un rapport antagonique avec le mode de production et avec l'État.

De l'autre côté, à ce mouvement objectif s'est entrelacé l'initiative de la Propagande armée qu'ont incessamment développé dans la dernière décennie les Organisations Communistes Combattantes afin d'enraciner dans le prolétariat la conscience de la nécessité et de la possibilité de la révolution communiste dans la métropole impérialiste. Aujourd'hui, cette initiative n'est plus adéquate aux nouvelles conditions objectives et suggestives, et l'avant-garde politico-militaire, pour correspondre à la fonction qui est la sienne, doit obtenir la position d'organiser et de diriger d'entiers secteurs et couches de la classe sur le terrain de la lutte armée pour le communisme.

Le saut qualitatif, de l'Organisation Communiste Combattante au Parti, se déroule sur ce plan et pas tant dans la confrontation directe entre organisations. Ou, plus précisément, cette confrontation de lignes politiques doit s'immerger et vivre en premier lieu à l'intérieur des organismes révolutionnaires de masse que se donne le prolétariat métropolitain se donne pour exprimer ses intérêts, ses besoins, ses aspirations qui lui sont propres, son pouvoir.

Il doit être compris que si notre organisation n'a pas jusqu'à aujourd'hui réalisé le saut au Parti, cela ne doit pas être ramené au fait que n'a pas été construite, à travers une

confrontation directe, l'unité avec les autres formations de guérilla, confrontation qui dans des formes diverses et contradictoires s'est toujours poursuivie.

La cause profonde est à rechercher dans le développement encore embryonnaire des conditions objectives et subjectives du processus révolutionnaire, qui ne permet pas le « saut » de l'avant-garde politico-militaire, qui stabilise essentiellement un rapport de « propagande » avec les masses, à l'avant-garde politico-militaire organique, qui dirige, organise la lutte politique et militaire des couches de la classe.

Forcer cette situation serait du pur volontarisme. Une telle possibilité se situe dans l'actuelle phase de transition. En fait, la construction du Parti Communiste Combattant procède ensemble, s'interpénètre avec le processus de l'organisation des masses sur le terrain de la lutte armée, et il ne peut pas y avoir l'un sans l'autre.

3. Le Travail de Masse de notre organisation, toutefois, ne doit pas s'épuiser à l'intérieur des organismes révolutionnaires de masse.

La complexité du prolétariat métropolitain requière que notre initiative s'accomplisse dans de multiples formes politiques, organisationnelles, militaires, idéologiques, théoriques, afin d'atteindre et de lier à soi tous les éléments communistes, de consolider sa présence d'avant-garde à tous les niveaux, de renforcer nos structures, d'étendre nos ramifications complexes dans tous les secteurs du prolétariat métropolitain.

4. Ces dernières années, il y a eu l'organisation d'une aire de comportements antagoniques, que nous avons appelé le Mouvement Prolétarien de Résistance Offensive.

Ces comportements, sans les réduire à cela, ont assumé diverses formes d'organisations politico-militaires, et une dialectique incertaine les lie aux Organisations Communistes Combattantes davantage con-

solidées.

Dans l'actuelle conjoncture, nous ne pouvons nous limiter à constater cette hétérogénéité magmatique, mais nous devons multiplier nos efforts pour saisir quelles sont les tendances destinées à grandir et quelles sont condamnées à périr. Les critères qui permettent d'effectuer un tel bilan de l'expérience sont ceux que nous avons toujours adopté dans toute notre histoire : tout ce qui exprime le mouvement réel de la classe, même partiellement, tout ce qui est suscité par les profondes causes objectives, est le nouveau qui croît et se renforce ; au contraire, les initiatives des groupes déracinés, quelques formes qu'ils assument, en tant que c'est volontariste et subjectif, ne réussiront en aucun cas à s'alimenter à résister dans les nouvelles conditions.

Le travail de masse de l'Organisation ne doit pas négliger une telle dialectique, si il ne veut pas aplatir le Mouvement Prolétarien de Résistance Offensive à une totalité homogène, privée de contradictions, de vie. Il doit aider le nouveau à grandir et le vieux à mourir.

5. Comment est-ce que doit être entendu le travail de masse de l'Organisation à l'intérieur des organismes de masse révolutionnaires, qui expriment les mouvements de classe réels, même si partiellement, ou, plus généralement, à l'intérieur des couches prolétariennes qui incubent des niveaux de conscience révolutionnaire ou qui manifestent des comportements antagoniques, même si encore à un stade embryonnaire ? En premier lieu, il convient de préciser que les organismes de masse révolutionnaires ne doivent pas être compris comme des « organismes du parti » ou des « courroies de transmission », mais comme des instruments du pouvoir des masses à l'intérieur duquel le Parti travaille ensemble avec les militants révolutionnaires et les autres éléments les plus avancés et les plus combattifs de la classe. On doit toujours avoir en vue que la guerre

civile est la guerre que le prolétariat révolutionnaire déchaîne pour conquérir le pouvoir et affirmer sa dictature. Il ne s'agit pas d'une « guerre communiste » ni d'une « dictature communiste ». Les communistes luttent non pas pour s'affirmer comme « Parti », mais pour affirmer les intérêts du prolétariat et de sa dictature.

Lénine dit :

« Une des erreurs les plus grandes et les plus dangereuses que commettent les communistes, c'est de se figurer que la révolution peut être accomplie par les mains des seuls révolutionnaires. L'avant-garde ne remplit sa mission que lorsqu'elle sait ne pas se détacher de la masse qu'elle dirige, lorsqu'elle sait véritablement faire progresser toute la masse. »

Les organismes de masse révolutionnaire, autrement dit, sont les organismes politico-militaires de combat que les prolétaires se donnent à partir de leurs besoins réels et immédiats. Le caractère politico-militaire prend son origine du fait que la crise politique et économique de notre formation sociale a rejoint le point que même la lutte pour les objectifs immédiats entre en contradiction ouverte avec le processus de restructuration que la bourgeoisie impérialiste tente d'importer par tous les moyens.

La lutte avec laquelle les prolétaires tissent leurs besoins immédiats se trouvent immédiatement en contrepoint à la résistance de l'État, qui intervient avec tous ses appareils, syndicaux, politiques, manipulateurs, policiers..., pour neutraliser et écraser.

D'où la nécessité, pour chaque lutte prolétaire qui entend affirmer les besoins vitaux des masses, d'assumer un caractère de pouvoir, et de réaliser une synthèse entre les raisons économiques et les conditions politico-militaires qui ne consentent pas à la satisfaction.

Certes, une telle tendance se manifeste encore de manière contradictoire, mais c'est justement de ce caractère contra-

dictoire du réel que l'Organisation doit partir pour « exister comme Parti », croître et continuer à exercer sa fonction d'avant-garde politico-militaire.

Outre le travail de l'organisation des masses dans les organismes de masse révolutionnaires, le Parti effectue également un travail direct « en tant que tel » au sein des masses, avec comme finalité de les radicaliser et de les renforcer à être elles-mêmes.

C'est un travail avec les éléments les plus avancés et les plus combatifs du prolétariat qui partagent le programme pour la construction des organisations « de masse » du Parti, du maillage pour assumer diverses tâches : de la propagande à l'appui logistique, de l'infiltration de l'ennemi au recrutement.

Le « saut » au Parti se définit aujourd'hui dans la capacité pratique de faire émerger le général du particulier et de faire vivre le général du particulier.

Construire le Parti communiste combattant et les organisations permanentes du pouvoir des masses ne sont pas deux processus séparés dans l'espace et le temps, mais deux faces du même problème : la consolidation du Système du Pouvoir Rouge.

6. Cela introduit une autre question : la Ligne de Masses de l'Organisation, à savoir la question du Programme de Transition au Communisme, de ses Formes Conjoncturelles et de ses Formes Immédiates.

Sans un Programme de Transition au Communisme, qui explique les objectifs sociaux de la guerre, il n'est pas possible de localiser toutes les composantes prolétariennes qui y sont objectivement intéressés.

Ce programme, d'autre part, ne naît pas de rien, mais de dix années de luttes prolétariennes, de critique pratique et radicale de l'usine et de la formation sociale capitaliste, il dispose de grandes lignes qui ont été esquissées dans son contenu essentiel, que nous pouvons résumer ainsi :

- réduction du temps de travail : travailler tous, travailler moins ; libération massive du temps social et construction des conditions sociales pour son utilisation évoluée ;
- recomposition du travail manuel et du travail intellectuel, de l'étude et du travail, pour chaque individu et pour tout son temps de vie ;
- renversement de l'exercice du pouvoir et des flux de conception de la finalité collective, à tous les niveaux de la vie sociale ;
- restructuration de la production, du rapport homme-nature, sur la base des valeurs d'usage collectivement définies et historiquement possibles ;
- remise à plat de notre formation sociale suivant les principes d'un internationalisme prolétarien effectif.

Les conditions d'un tel programme est le dépassement des rapports capitalistes de production, de la production fondée sur la valeur d'échange.

Il n'y a aucun rapport avec l'utopie. Il s'agit ici d'un programme qui, comme le dirait Marx, « ne laissent pas intacts les fondements de la maison », étant déjà entièrement mûri quant à ses fondements.

Il s'agit d'un programme continuellement amené des luttes des sujets prolétaires les plus conscients, qui rompent violemment avec les tendances immanentes et conservatrices du développement capitaliste et se placent de manière antagonique avec l'État.

Il s'agit malgré tout d'un programme incomplet qui recherche dans la lutte révolutionnaire son identité la plus mature. La croissance du pouvoir prolétarien coïncide avec cette recherche et il revient à toutes les organisations révolutionnaires de le faire progresser. C'est la tâche décisive du fait d'agir en tant que Parti dans cette conjoncture !

C'est une tâche difficile, parce qu'il s'agit de recomposer le prolétariat métropolitain en une entité unitaire de transformation so-

ciale, il faut garder les yeux ouverts sur la multiplicité présente des figures le composant et qui historiquement ont construit des parcours séparés, voire même des « identités » séparées.

Cela doit être qui plus est traduit, pas à pas, en un Programme Politique Générale de Conjoncture interne, faisant grandir les conditions subjectives et les niveaux organisationnels nécessaires, dans la prospective du passage à la Guerre Civile Anti-impérialiste de Longue Durée.

La lutte révolutionnaire est faite en même temps contre l'État impérialiste et le mode de production qu'il défend, et pour le communisme.

Un Programme Politique condensant les aspirations fondamentales et s'articulant par rapport aux secteurs variés du prolétariat métropolitain est ainsi un programme de destruction et de construction.

Comme l'affirme Mao Zedong :

« Sans destruction, pas de construction. Détruire signifie critiquer, signifie faire la révolution. Pour la destruction, il est nécessaire de raisonner; raisonner c'est construire. La destruction venant en premier lieu, elle sera tout naturellement accompagnée de la construction. »

La mise au point d'un programme politique général de conjoncture pour la transition à la guerre civile est indispensable afin de consentir à l'initiative « du Parti » dans chaque secteur spécifique du prolétariat métropolitain visant à les articuler de manière homogène dans un programme politique immédiat et par là unir les masses dans un dessein stratégique unitaire, dans un projet commun de construction du Pouvoir Rouge.

Le programme politique général doit synthétiser, avec des mots d'ordre efficaces et clairs, la contradiction principale dans la présente conjoncture, sur laquelle est portée toute la force concentrée du Parti, des organismes révolutionnaires de masse et du mouvement des masses révolution-

naires.

Le programme politique immédiat doit plutôt individuer les aspects spécifiques, particulier, que la contradiction principale assume pour chacun des secteurs du prolétariat métropolitain.

La relation entre le Programme Général et le Programme Immédiat n'est pas celle d'une séparation, mais vit plutôt une dialectique précise. Cela signifie que, conjoncture après conjoncture, le premier vit sa réalisation et sa concrétisation dans le second, aussi bien que dans la pratique directe du Parti, des organismes révolutionnaires de masse et du mouvement des masses révolutionnaires.

Le programme immédiat n'est pas, comme l'imaginent les spontanéistes, la représentation immédiate des intérêts les plus urgents que chaque secteur prolétarien a la nécessité de résoudre. Cela exprime plutôt les intérêts réels, stratégiques, que les rapports de pouvoir conquis consentent à mettre à l'ordre du jour.

Ce n'est pas non plus comme l'imaginent les économiques une plate-forme revendicative. En d'autres termes, le programme immédiat ne privilégie aucunement la lutte économique, la résistance aux capitalistes pour dire comme Engels, à la lutte politique, lutte qui a comme objectif spécifique le pouvoir politique, le pouvoir d'État. Marx et Lénine se sont exprimés clairement à ce sujet :

« Le mouvement politique de la classe ouvrière a naturellement pour but final la conquête du pouvoir politique pour elle, et pour cela est naturellement nécessaire une organisation préalable de la classe ouvrière, organisation ayant atteint un certain point de son développement et issue directement de ses luttes économiques. » (Karl Marx, Lettre à F. Bolte, 23 novembre 1871)

Et Lénine d'ajouter :

« Il ne suffit pas de dire que la lutte des classes devient réel, conséquente, développée, seulement quand elle em-

brasse le champ politique... Le marxisme reconnaît que la lutte de classe est complètement mature, « nationale », seulement non seulement elle embrasse la politique, mais de la politique l'élément essentiel : la structure du pouvoir d'État. »

Il est encore un point qu'il est bien d'éclaircir : celui sur le rapport entre la lutte économique et la lutte politique. Tous les économistes ont toujours effectué une grande confusion à ce sujet, dérivant directement de l'économie la politique de la classe. Mais la lutte politique n'est pas, comme l'a dit Lénine, seulement une « forme plus développée, ample et active de la lutte économique.

Elle a un objectif spécifique : l'État.

Il ne s'agit pas non plus de « donner à la lutte économique un caractère politique » mais d'affirmer le primat de la lutte politique sur la lutte économique. Cela veut dire, hier comme aujourd'hui, que « les intérêts essentiels, décisifs, de la classe, ne peuvent seulement solidifiés par la transformation politique radicale ».

Marx encore une fois :

« ...tout mouvement dans lequel la classe ouvrière s'oppose aux classes dominantes en tant que classe et cherche à les contraindre par la pression de l'extérieur est un mouvement politique.

Par exemple, la tentative de forcer des capitalistes, au moyen de grèves, etc., dans telle ou telle usine ou branche d'industrie, à réduire le temps de travail, est un mouvement purement économique ; au contraire, le mouvement ayant pour but de faire édicter une loi des huit heures, etc., est un mouvement politique.

Et c'est ainsi que partout les mouvements économiques isolés des ouvriers donnent naissance à un mouvement politique, c'est-à-dire un mouvement de la classe pour réaliser ses intérêts sous une forme générale, une forme qui possède une force générale socialement contraignante.

Si ces mouvements supposent une certaine organisation préalable, ils sont tout autant à leur tour des moyens de développer cette organisation.

Là où la classe ouvrière n'est pas encore allée assez avant dans son organisation pour entreprendre une campagne décisive contre la force collective, c'est-à-dire la force politique des classes dominantes, elle doit en tout cas être éduquée en vue de cela par une agitation continue contre l'attitude hostile à notre égard qu'observent en politique les classes dominantes.

Dans le cas contraire, elle reste aux mains de celles-là une balle à jouer. » (Karl Marx, Lettre à F. Bolte, 23 novembre 1871)

Le programme politique immédiat doit être compris comme Programme de Pouvoir qui exprime un rapport de pouvoir, qui a comme objectif le pouvoir étatique.

Pour cela, elle constitue l'esprit révolutionnaire qui fait vivre l'organisation du pouvoir de la classe, les Organismes Révolutionnaires de Masse, outre la contingence, outre l'immédiat, outre la partialité, se mouvant entre la dialectique décisive entre révolution et contre-révolution.

7. Dans cette conjoncture de transition, la caractéristique dominante du programme politique général est la conquête des masses à la lutte armée et leur organisation sur ce terrain, les deux étant des conditions essentielles pour le passage à la phase de la guerre civile général.

Ce passage n'apparaît pas comme objectivement possible sans que soient patiemment formés tous les instruments organisationnels que la situation requiert. C'est-à-dire tant que le prolétariat métropolitain n'a pas conquis la capacité politico-militaire de manifester sa force dans un mode unitaire, mais également dans ses formes multiples que sa structure complexe revendique.

Le système du Pouvoir Prolétaire est justement la manifestation organisée, autonome et offensive de cette unité du

multiple.

La croissance du pouvoir rouge dans la métropole impérialiste s'opère à partir de trois points décisifs, qui définissent par là leur originalité historique respective, par exemple par rapport aux expériences soviétique et chinoise.

A. Il s'est consolidé dans les lieux de condensation maximum du pouvoir ennemi, comme sa négation antagonique organisée. Il n'a pas de territoire libéré particulier, parce qu'il fait face à l'ennemi à l'intérieur de son propre territoire et dans ses propres institutions : dans les usines capitalistes, dans les quartiers, dans les prisons, dans l'école.

Il n'est pas « légal », mais tire sa légitimité du consensus que son action collective dans les masses prolétaires.

B. Il se manifeste sous la forme de bases rouges invisibles, des réseaux clandestins de masses, qui agissent dans les centres vitaux de la formation sociale capitaliste, assument l'ensemble des devoirs requis d'une révolution prolétaire qui veut être social, et qui investissent tous les rapports sociaux, à partir de celui de la production, qui est fondamental.

Tandis qu'il attaque, use, désarticule et brise l'appareil d'État existant, il construit les institutions stables de la dictature du prolétariat, de l'État prolétarien, et exerce cette dictature dans les formes théorique, politique, coercitive de manière toujours plus décisive et étendue.

C. Le pouvoir rouge est donc processus, rapport, système.

Processus, parce que dans la destruction du pouvoir ennemi il construit et se renforce lui-même.

Rapport, parce qu'il existe seulement en tant que négation/destruction vivante de l'État impérialiste et du mode de production que celui-ci garantit.

Système, parce que de manière interne il se stratifie, dans une dialectique articulée et complexe, de multiples niveaux de con-

science et d'organisation, expression des figures multiples qui forme le prolétariat métropolitain ainsi que de leur histoire.

Le système du pouvoir rouge est de fait la manifestation organisée, autonome, articulée et offensive de cette « unité du multiple » et ne soutient pas la réduction unilatérale à l'une ou l'autre de ses composantes essentielles, qui sont : le Parti Communiste Combattant en formation, les organismes révolutionnaires de masse, le mouvement des masses révolutionnaires.

Il ne soutient pas, en outre, la séparation entre le « politique » et le « militaire » de quelque forme que ce soit, parce que le contenu et la forme, dans la guerre de classe prolétarienne de longue durée pour le communisme, coïncident.

La défense de ce principe essentiel, dans chaque phase de la lutte révolutionnaire et dans chaque organe du système du pouvoir rouge, constitue une condition de classe à laquelle on ne peut nullement renoncer pour la victoire.

Encore à critiquer est la thèse qui soutient que le système du pouvoir prolétaire se construit de lui-même et non pas plutôt dans le rapport au pouvoir ennemi, le pouvoir de la bourgeoisie.

En substance, cette thèse nie que le lieu de fondation du pouvoir réside dans le camp de la pratique des classes en lutte. Elle ne comprend pas que le pouvoir est un rapport de force entre les classes, ou dit de manière meilleure, un ensemble de rapports qui sont reliés dialectiquement, à tous les niveaux de la formation sociale capitaliste, les classes sociales dans leurs intérêts antagoniques.

Un pouvoir prolétaire « séparé », « indépendant » du pouvoir de la bourgeoisie n'existe à aucun niveau, ni économique, ni idéologique et encore moins politique. Le pouvoir d'une classe est en fait sa capacité de réaliser ses propres intérêts spécifiques à l'intérieur du rapport de domination et de subordination qui est déterminée et duquel

elle est déterminée. Le pouvoir de la classe est donc l'ensemble des pratiques organisées qu'elle sait développer dans le rapport avec les autres classes, pour affirmer et imposer ses intérêts.

Les pratiques organisées pour réaliser les intérêts économiques, politiques, idéologiques.

Les pratiques organisées contre les autres pratiques organisées pour nier ces intérêts et pour en imposer d'autres.

C'est en cela que consiste l'essence de la guerre de classe et c'est pour cela qu'elle définit comme ses sujets d'un côté l'État, qui est le « centre d'exercice du pouvoir » politique, militaire et également toujours plus idéologique et économique, de la bourgeoisie impérialiste ; de l'autre le Système du Pouvoir Rouge.

Construire le pouvoir prolétarien veut dire lutter contre le pouvoir de la classe adverse. Hors de cette relation, dans la société capitaliste métropolitaine, il n'y a pas pour le prolétariat aucune pratique de pouvoir qui peut effectivement aboutir à la libération.

C'est dans l'attaque au cœur de l'État que s'ouvre l'horizon de ses intérêts de classe, fondant toujours plus pleinement son programme politique général, renforçant et étendant son autonomie.

8. Les organismes révolutionnaires de masse, parce qu'ils sont la manifestation du pouvoir prolétarien, expriment une légalité en tant que telle, qui se place directement face à la « légalité démocratique ».

Dans un tel état de choses, la « défense de la légalité bourgeoise » vient à être définitivement exclue de la perspective du prolétariat métropolitain.

En d'autres termes, les organismes révolutionnaires de masse s'auto-légalisent en exerçant et en imposant leur force organisée. Le concept de « clandestinité de masse » se pose donc en référence aux forces au moyen duquel s'exprime cette légalité pro-

létaire.

Si d'une part, en fait, les organismes révolutionnaires de masse doivent exister de manière clandestine, afin de se protéger des attaques de l'État et de s'assurer les meilleures conditions d'attaques, de l'autre côté ils imposent, avec leur propre offensive politico-militaire, un rapport de force et par conséquent une légalité révolutionnaire propre, forçant aussi l'ennemi à des niveaux de clandestinité proportionnels à leur force.

9. L'Organisation, dans son travail de masse à l'intérieur des organismes révolutionnaires de masse, doit éviter deux déviations toujours menaçantes, qui sont :

- la non prise en considération du caractère dynamique de ces organismes, à savoir ne pas voir que la direction de leur développement est celle définie dans la phase successive, suivant la guerre civile anti-impérialiste déployée (déviations économiste) ;

- la confusion entre la conjoncture de transition et la phase non encore mature de la guerre civile, ce qui contient une sous-évaluation des caractéristiques dominantes du Programme Politique Générale aujourd'hui (conquête des masses pour la lutte armée) et une interprétation subjective et aventuriste des actuels organismes révolutionnaires de masse comme éléments déjà opérants de l'armée rouge (déviations militariste).

10. La définition de nos tâches actuelles ne peut cependant pas être clivée par la définition des caractéristiques dominantes des phases successives, étant donné que notre conjoncture est celle d'une transition. Dans la guerre civile anti-impérialiste, la caractéristique dominante du Programme Politique Générale sera l'anéantissement des forces politico-militaires de l'ennemi et la conquête du pouvoir politique.

La fonction dominante des organismes révolutionnaires de masse dans la phase de la guerre civile anti-impérialiste sera de ce

fait celle de l'Armée Rouge.

Définir les organismes révolutionnaires de masse, dans l'actuelle conjoncture de transition, comme éléments en formation de l'armée rouge, c'est souligner le caractère dynamique de ces organismes politico-militaires du pouvoir prolétarien et la tendance objective qui caractérise le mouvement politique de la classe dans notre époque, qui est celle de la tendance à la guerre civile.

### 11. DESARTICULER L'ETAT IMPERIALISTE

Dans la Résolution de la direction stratégique des Brigades Rouges de février 1978, il est déclaré que :

« Le principe tactique de la guérilla dans cette conjoncture est la désarticulation des forces de l'ennemi. Désarticuler les forces de l'ennemi signifie porter une attaque dont l'objectif principal est encore celui de mener la propagande pour la lutte armée et sa nécessité, mais avec le principe tactique de la phase suivante commençant déjà – la destruction des forces de l'ennemi.

Une telle attaque doit propager la ligne politique de l'avant-garde politico-militaire et en même temps désarticuler la nouvelle forme que l'État impérialiste va assumer ».

Les nouvelles tâches imposent un approfondissement de cette thèse.

Soutenir que l'aspect principale de l'initiative guérillera dans la conjoncture actuelle de transition est encore la propagande armée, ne signifie poser des limites d'intensité et de forme aux attaques armées.

Cela signifie plutôt dire que la cible de ces attaques – pour sa fonction objective dans les appareils de la contre-révolution impérialiste, pour la particularisation et la précision de son choix, pour son contenu symbolique, pour la résonance avec les attentes de larges couches du prolétariat – doit prêter à la clarification, avec le maximum de limpidité, le Programme Politique Général.

Mais cela n'est pas le seul aspect du

problème. Les déterminations essentielles de la propagande armée dans cette conjoncture sont, en fait, au nombre de deux :

\* La désarticulation efficace des dispositifs centraux de transmission du pouvoir, c'est-à-dire ces charnières qui sont les centres nerveux qui permettent à la bourgeoisie impérialiste d'élaborer ses projets économiques, politiques, de contrôle social, et de les traduire en pratique contre-révolutionnaire.

\* L'agrégation efficace du Mouvement Proletaire de Résistance Offensive, c'est-à-dire la capacité de favoriser le travail partidaire en direction d'une accumulation toujours plus vaste des forces révolutionnaires organisées et de leur mobilisation autour des mots d'ordre du Programme Politique Général et du Programme Politique Immédiat, avec l'objectif de désarticuler les liaisons plus périphériques de tous les instruments qui transmettent- imposent le pouvoir bourgeois.

12. La désarticulation des « dispositifs centraux » et des « liaisons périphériques » au moyen duquel la bourgeoisie impérialiste élabore, transmet et impose ses projets de domination et de développement et développe ses pratiques contre-révolutionnaires, ce n'est pas une somme d'actions militaires, mais un art très difficile qui exige des stratégies spécifiques pour chaque secteur particulier d'exercice du pouvoir.

Notre expérience a enseigné l'importance d'effectuer chacune de ces stratégies spécifiques de désarticulation par Campagne.

En général, par Campagne, nous entendons une action offensive diversifiée, qui frappe à différents niveaux la chaîne du pouvoir, qui s'étend dans l'espace, qui se prolonge dans le temps, qui est centrée sur une cible principale et est liée à la tension profonde, latente ou manifeste, qui bouillonne dans le prolétariat métropolitain.

Surmonter la phase des actions plus ou moins liées c'est se Mouvoir par Cam-

pagne, répondre à la nécessité précise de cette conjoncture particulière, et c'est une acquisition inévitable de la guérilla dans les métropoles.

Se Mouvoir par Campagne veut dire certaines choses précises qui peuvent être résumées de la manière suivante :

- relier l'initiative partidaire en tant que telle à l'intérieur et au point culminant du Mouvement Proletaire de Résistance Offensive ;

- traduire en pratique de combat offensive, organisée et continue le potentiel révolutionnaire dispersée à l'intérieur de la classe ouvrière et dans les différents secteurs du prolétariat métropolitain ;

- donner la continuité à l'initiative de l'avant-garde, de façon à permettre une accumulation élargie des effets de désarticulation et pousser au niveau maximum le processus d'usure, de scission et de désagrégation du pouvoir ennemi.

Notre expérience a enseigné que la Continuité est le facteur décisif.

Ouvrir un Front de Combat avec quelques actions ou une Campagne signifie, en fait, lancer une directive, susciter une attente, promouvoir dans le tissu moléculaire de la classe des discussions intenses sur la signification stratégique et tactique des coups portés, et donc laisser se perdre le discours déclenché aboutit de manière inévitable au sens d'une autocritique politique. Comme si l'on disait : nous nous sommes déployés sur une ligne de combat erronée et pour cette raison, nous l'avons abandonnée.

La continuité de l'action ne signifie pas pour autant porter « un coup après l'autre ». Il s'agit bien plutôt de donner aux campagnes le rythme des vagues, afin d'accumuler les effets de la propagande, les effets de désarticulations et les effets d'usure par vagues successives.

Nous voulons dire, en bref, qu'une fois ouverte, un front de combat ne doit plus

être abandonné et notre action partidaire doit consister en promouvoir, diriger et organiser des Campagnes offensives par vagues successives, de telle sorte que soit concentrée toute la force accumulée aux différents niveaux du système de pouvoir prolétarien et de la projeter, suivant des stratégies adéquates et spécifiques, contre les cibles-hommes, lieux, repaires, structures qui matérialisent la contradiction qu'il nous intéresse de frapper dans la conjoncture.

13. Attaque sélective et anéantissement.

Dans cette conjoncture de transition, toute stratégie spécifique de désarticulation implique nécessairement une Logique Sélective dans les attaques, une « main de chirurgien », et cela pour le simple fait que c'est la voie magistrale pour la maximisation des résultats politiques.

Il est facile de comprendre que tous les personnels ou espaces n'ont pas la même importance stratégique pour l'État impérialiste, que toutes les attaques pensables – possibles n'approfondissent et 'étendent pas de la même manière les contradictions internes à l'ennemi.

Ouvrir des contradictions au sein de l'ennemi, empêcher leur recombinaison, aiguïser cela par une action offensive implacable, continue, écrasante, sont les objectifs inévitables, qui ne peuvent être atteints que par des attaques sélectives.

Il faut maintenant supprimer une équivoque qui est apparue au sujet du concept d'Anéantissement.

Le concept d'anéantissement, en soi, dans sa pure détermination militaire, rappelle seulement la forme de l'action et ne qualifie ni la phase de la propagande armée, ni celle de la guerre civile, bien que dans ce dernier cas il s'agit du contenu dominant.

Plutôt, nous avons toujours soutenu qu'il n'y a pas de contradictions entre propagande armée et opérations d'anéantissement, comme il n'y a pas de contradiction entre guerre civile ouverte et anéantissement.

Le fait qu'il n'y a pas de contradiction ne signifie toutefois pas que le recours à de telles formes d'action militaire suive les mêmes lois des deux phases.

Dans la phase de la propagande armée, les opérations d'anéantissement s'inscrivent à l'intérieur de la stratégie de désarticulation, dominée par le principe tactique de la Sélectivité.

C'est-à-dire que ceci implique que leur cible concentre le flux maximum de la haine prolétarienne, ou bien que la fonction objective de la cible sur le terrain de la contre-révolution soit tellement évident que cela permette une compréhension immédiate et univoque de la part des masses.

Dans cette phase, les « excès » se configurent comme véritables erreurs politiques en propre, parce qu'ils permettent à la contre-guérilla psychologique de masquer le message principal qu'il était l'intention de lancer et donc de confondre et d'annuler l'objectif qu'on avait l'intention de poursuivre.

Ces propos, dans ses grandes lignes, restent valables également pour l'actuelle conjoncture de transition, qui cependant évolue à pas rapides vers une nouvelle phase.

Les opérations d'anéantissement rentrent parfaitement dans les campagnes de désarticulation qui doivent être menées dans cette conjoncture et qui s'inscrivent également dans la stratégie dominée par le principe tactique de la sélectivité.

A la différence des phases précédentes, cependant, c'est la Fonction Objective qui prévaut sur le Rôle Subjectif (et sa dimension symbolique) porté par tel ou tel fonctionnaire de la contre-révolution impérialiste, parce que la guérilla, bien qu'elle n'ait pas encore rempli ses tâches de propagande, se met déjà à démolir les Jointures Stratégiques qui permettent à l'État impérialiste d'imposer sa domination. Cela exige que le recours à de telles formes

d'actions militaires se conjuguent avec le maximum de rigueur politique dans l'individualisation des cibles, et avec le minimum d'« excès », afin de mettre une pierre dans la bouche de toutes les spéculations intéressées que les opportunistes de tout type ne perdront pas l'occasion de tenter.

Toute action d'anéantissement est un fait-message et pour cela, au sein de la métropole impérialiste, plus l'action d'anéantissement est audacieuse et profonde, plus doit être limpide le message politique qui l'accompagne.

En fait, dans la métropole impérialiste, où les mass-médias et les centres de la contre-guérilla psychologique vivisectionne toutes les opérations révolutionnaires afin d'utiliser à mauvais escient la moindre interstice, la rigueur politique dans la définition des campagnes et une action incessante, prolongée, capillaire, conçue comme instrument, de clarification dans les masses, à travers l'agitation et la propagande combative, sont déterminants.

Le fusil seul ne parle pas un langage suffisamment clair aux masses prolétariennes !

14. La rapidité avec laquelle évolue le processus de crise – restructuration – internationalisation et la résistance offensive et tenace du prolétariat métropolitain oblige la bourgeoisie à lancer dans cette conjoncture une attaque à vaste échelle, à tous les niveaux de vie des masses. Dans ce contexte, la lutte pour la défense des Intérêts Immédiats devient également toujours plus antagoniste avec les besoins de valorisation du capital et assume de fait toujours plus le caractère d'une confrontation de pouvoir.

Le fil conducteur de l'offensive générale de la bourgeoisie impérialiste est le contenu du Plan Triennal, et plus précisément l'ambitieux dessein de réglementation des mouvements économiques et sociaux qui sont préconisés et les conditions institutionnelles que cela réclame.

C'est autour de cet axe économie – État, et par rapport à celui-ci, que vont du reste se redéfinir, ensemble avec les fonctions de l'État, d'un côté les rapports de force entre les partis, et de l'autre les rapports de force entre les classes.

C'est une expérience désormais diffuse dans tout le prolétariat que l'appareil d'État en entier fait face à toute simple lutte, quand celle-ci franchit les limites tracées par le « Plan ».

L'unanimité de l'univers politique, de celui-ci avec les syndicats, et de ceux-ci avec la police et la gendarmerie, est l'histoire de tous les jours, ne nécessitait pas d'être racontée encore une fois.

Du côté du prolétariat, le sabotage du plan de restructuration, la lutte politico-militaire contre le régime qui veut l'imposer, l'attaque contre les institutions coercitives qui sont en charge de militariser à tous les niveaux l'affrontement entre les classes, se relie de manière toujours plus inextricable. Cela constitue la base d'une ligne de combat qui se propose d'organiser des couches sociales entières sur le terrain de la guerre civile anti-impérialiste, sans effectuer une séparation

mécanique – économiste et/ou militariste avec les soi-disant besoins immédiats et les besoins stratégiques du communisme.

L'articulation de chaque mouvement de classe spécifique sur cette ligne amène à définir le Programme Immédiat, qui recueille les tensions politiques les plus radicales et donc aussi les plus immédiatement antagonistes à l'État.

Il n'est pas difficile de comprendre que la lutte contre les contraintes imposées aux besoins immédiats par le « Plan Triennal », outre le besoin de communisme, rend possible d'articuler une intervention politico-militaire des usines aux services, aux quartiers, aux prisons, remontant finalement au sommet de l'État.

Cela nous permet ainsi de relier l'action de désarticulation des dispositifs centraux à

celle de désarticulation des charnières périphériques.

15. Détruire la démocratie-chrétienne, parti – régime, axe portant de la contre-révolution impérialiste dans notre pays

La DC, au pouvoir depuis plus de trente ans, s'est construite comme Système de Pouvoir, capable de régénérer et consolider, au-delà de toute idéologie, sa propre base économique et sociale.

La DC n'est pas que l'expression politique d'une classe, la bourgeoisie et toute ses strates, mais également le Parti – entrepreneur et le Parti – État. Ce sont les caractéristiques qui en font un parti particulier : le Parti Régime.

Il n'existe pas de centres nerveux dans notre formation économique-sociale qui échappent au contrôle et au commandement de l'hydre DC. Ses tentacules pénètrent tous les postes clefs de l'économie, de l'administration d'État et de la bureaucratie, des mass-médias.

La désarticulation et la destruction de la DC sont les moments essentiels de la désarticulation et la destruction de l'État

L'initiative des forces révolutionnaires doivent se caractériser comme une véritable et correcte Ligne de Combat, stable, avec une continuité précise. Mais, afin que les attaques soient véritablement efficaces, en mesure de produire des contradictions stratégiques, elles doivent se concentrer sur les hommes et les structures du parti qui :

- est l'expression des factions de la bourgeoisie impérialiste privée et d'État, qui sont la fraction dominante ;

- joue le rôle et la fonction centrale de commandement, gestion et élaboration politique, tant dans le parti que dans l'État.

Le lien entre DC et « Plan Triennal » est évident. La DC est l'âme politique de ce « Plan ». Elle a fourni les cerveaux pour son élaboration, les techniciens pour son dimensionnement, les bureaucrates pour sa mise en œuvre.

Elle a donné carte blanche aux appareils coercitifs pour la répression de quiconque le conteste.

Les interconnexions entre le « Plan », la DC et l'Etat constituent tous les centres de la cible.

Si c'est la ligne directrice fondamentale sur laquelle doit s'articuler l'intervention révolutionnaire, cela ne veut pas dire que notre initiative ne doit pas aller à se mesurer aussi avec les aspects de la contradiction principale qui, si sur le plan général ils ne sont absolument pas dominant, acquièrent un caractère de prédominance dans la réalité spécifique du mouvement.

La capacité à articuler notre intervention à tous les niveaux et en tous lieux où la classe vit son rapport d'exploitation et d'oppression par la bourgeoisie et ses laquais, est en fait le facteur décisif pour la naissance, l'organisation et le développement d'un fort mouvement révolutionnaire de masse.

La construction du Pouvoir Rouge passe aussi par-là !

16. Anéantir les appareils de la contre-révolution économique !

Briser les anneaux de la direction patronale !

Démanteler le pouvoir des syndicats néo-corporatistes !

La stratégie anti-prolétarienne condensée dans le « Plan Triennal » est élaboré et dirigé en des espaces bien précis et se transmet à travers une chaîne articulée qui pénètre l'usine et investit chaque aspect de la vie des prolétaires.

Ces espaces, véritables réseaux nerveux du pouvoir exécutif, doivent devenir des objectifs privilégiés de l'initiative révolutionnaire.

En attaquant leurs dirigeants, en balayant la mini-patrouille des « cerveaux » qui mettent au point la ligne anti-ouvrière, décourageant avec dureté les collaborateurs qui se camouflent dans les universités de la péninsule, il est possible d'amplifier au maximum les contradictions internes du front

bourgeois et de mettre en échec un des instruments les plus délicats de la domination impérialiste.

Le ministère du trésor et la Banque d'Italie sont, sur le terrain de l'économie ; le cœur battant de l'initiative contre-révolutionnaire contre classe ouvrière et les luttes de tous les secteurs du prolétariat métropolitain.

Faire qu'il ne bat plus est la tâche du moment.

A cul de pierre, cœur de plomb !

C'est le mot de passe de tous les combattants communistes !

Le contenu anti-prolétarien du « Plan Triennal » sont transmis à travers une chaîne articulée jusqu'aux usines. Ses anneaux principaux sont : (le syndicat patronal) Cofindustria – (les syndicats des organes étatiques que sont la holding de Participations et de Financement des Industries Manufacturières et l'Institut de reconstruction industrielle) Intersind – les syndicats.

La Cofindustria – Intersind a comme tâche de mettre en œuvre la médiation entre les intérêts particuliers et la politique économique de l'Exécutif : médiation ensuite imposée dans les usines par les hiérarchies d'entreprise.

Ces endroits d'où partent toutes les directives patronales, tant vers l'Exécutif que contre la classe ouvrière, constituent un point cardinal essentiel de la contre-révolution économique et, par conséquent, doivent être attaqués avec le maximum d'énergie, tant de la part des Organisations Communistes Combattantes que des organismes révolutionnaires de masse.

Cette attaque doit aussi s'étendre aux hiérarchies d'entreprises qui transmettent le diktat du commandement jusqu'aux lignes les plus éloignées, permettant par-là de sucer également, ensemble avec la plus-value, également la vie aux prolétaires.

Briser les anneaux du commandement patronal !

Tel est le mot d'ordre de toutes les avant-gardes prolétariennes.

Les syndicats sont appelés à faire ingurgiter à la classe ouvrière le « Plan Triennal » et les lignes de la Confindustria qui y sont relatives.

Les « fumeurs de pipe » (c'est-à-dire les syndicalistes) ont, dans l'immédiat, comme rôle de gérer la restructuration de la force de travail : à savoir la réforme des salaires, la mobilité, les licenciements... Le pacte néo-corporatiste atteint ainsi sa conclusion logique ; les syndicats sont employés et utilisés comme courroie de transmission de l'État.

Cette incorporation est la condition imprescriptible pour l'actualisation des politiques économiques centrales, mais n'est pas sans contradictions réelles, de par les forces accumulées par la classe ouvrière.

En mettant en discussion, en pratique, les « limites de compatibilité du système » et la légitimité des syndicats, les luttes ouvrières autonomes font revêtir à leur antagonisme spontané une dimension politique.

Tout mouvement autonome de la classe assume le caractère d'une attaque contre l'État et doit pour cela être réduit en bouillie.

Abandonnant progressivement les intérêts réels des couches ouvrières les plus opprimées, se reposant sur les dirigeants, techniciens, aristocrates ouvriers, autre que leur propre appareil de Nouvelle bureaucratie, les syndicats assument directement les fonctions de briseurs de grève et de délation, en stricte coordination avec les directions des usines et les forces anti-guérilla.

C'est précisément ici, dans la protection de la production directe de plus-value, des grandes usines urbaines, que se trouve la charnière la plus faible de la domination de la bourgeoisie impérialiste exercée sur la classe ouvrière au moyen de l'État et de son articulation syndicale.

Et c'est ici que les comptes doivent être réglés !

La construction du pouvoir prolétarien passe à travers le démasquage, l'isolement, l'expulsion de ces infâmes sbires !

Démanteler le pouvoir des syndicats néo-corporatistes est la condition pour la construction du pouvoir rouge !

La lutte contre les appareils de commandement et de contrôle signifie – à partir des lignes de combat déjà consolidés dans le patrimoine de la conscience de classe : le sabotage.

Le sabotage, non pas comme forme de lutte existentielle et subjective, mais comme lutte de masse organisée, comme une des articulations de la lutte armée dans l'usine.

Le sabotage individuel est une vieille constante quant au travail et à l'exploitation, c'est une forme spontanée de résistance et de défense contre le travail capitaliste.

Mais, tant qu'elle ne vient pas à visée et organisée, elle ne saurait avoir d'incidence dans les rapports de force entre les classes.

Le sabotage des ouvriers guérilleros doivent suivre des tactiques appropriés, aussi sur le plan de l'organisation, pour être en mesure de déployer sa puissance.

Il doit savoir homogénéiser et collecter les éléments les plus avancés de la classe, afin d'impliquer tous ou presque tous les ouvriers d'une usine.

Le sabotage des ouvriers guérilleros doit être scientifique, doit s'appliquer contre tout ce qui signifie l'isolement et qui empêche la lutte, lutte qui doit s'appliquer contre la machine de commandement, contre la structure de contrôle, contre les lieux et les choses où se coagulent et se concrétisent l'activité contre-révolutionnaire.

Le sabotage des ouvriers guérilleros doit construire dans cette attaque l'organisation de masse du Pouvoir Rouge.

Le mot d'ordre est celui que la classe ouvrière la plus mature, celle de la Fiat et

d'Alfa-Roméo, a déjà lancé : Amener et étendre la guérilla dans l'usine !

17. Désarticuler et détruire les appareils du contrôle social total !

Dans la phase de transition, désarticuler et saboter le processus d'intégration dans un système cohérent, totalitaire et totalisant de contrôle entre la direction technico-politique de l'Exécutif et le système afférent différencié des réseaux spéciaux, exige une ligne de mouvement articulé sur quatre points essentiels.

En premier lieu : faire de la politique et compter sur les masses.

Cela veut dire s'unir aux masses pour les unir dans les Organismes Révolutionnaires des Masses, qui assument la lutte contre l'organisation totalitaire du contrôle social, partout.

S'unir aux masses pour sensibiliser l'intégralité du prolétariat métropolitain pour promouvoir la connaissance des transformations qui ont lieu et des stratégies, des techniques, des instruments et des hommes qui en sont les artisans.

En second lieu : « frapper au centre ».

Annihiler le réseau criminel entier qui structure « l'organisme consultatif permanent ». Lobotomiser l'Exécutif avec méthode, sans exception.

En troisième lieu : désarticuler et saboter les réseaux spéciaux de la gendarmerie en premier lieu, de la magistrature, des prisons, des médias.

Contre les hommes et les appareils de ces réseaux, l'action devra être implacable, continue, martelée et se définissant dans les différentes conjonctures en rapport aux questions posées dans la croissance du mouvement révolutionnaire.

Enfin : frapper à tous les niveaux les analystes et les programmeurs des centres d'informations, les « techniciens clefs » dans le jargon militaire.

Bombarder à coups de bazookas les systèmes informatiques, les banques de données et les réseaux de calculateurs... qui

constituent la base matérielle « technique » de l'information et du contrôle total.

Quand c'est possible, infiltrer des taupes rouges parmi le personnel spécialisé.

S'il est vrai que l'informatique ne peut pas atteindre les objectifs « impensables » que la bourgeoisie impérialiste affamée et excitée s'assigne (c'est politiquement impossible, en plus que techniquement, sans compter que la « réduction mathématique » du réel que cela comporte amène dans un cul-de-sac le système en entier), il est vrai aussi que cela constitue un puissant instrument de guerre pour ses performances immédiatement répressives.

Au-delà de la machine... Il y a l'homme qui doit devenir objet de l'intérêt le plus précis du mouvement révolutionnaire.

18. Attaquer les révisionnistes

Soulever contre eux les masses prolétariennes

Provoquer une différenciation dans leurs rangs

Les isoler au degré maximum

Dans le devenir de l'État impérialiste, le système des partis est venu à se transformer en articulation particulière de l'Exécutif.

Composante de l'État, les partis se configurent comme ses innervations, alignés sur les classes sociales, afin de servir de médiation et d'imposer les intérêts de la bourgeoisie impérialiste et de construire, à partir de là, un contrôle efficace des tensions et des luttes.

Dans cette métamorphose, les partis considérés comme « historiques » du Mouvement Ouvrier abandonnent également toute ligne de classe, subissant le même inexorable destin et, quelle que soit leur conscience, les « représentants » de la classe ouvrière se transforment en instrument du capital multinational.

Du parti de la classe ouvrière dans l'État, le PCI devient le parti de l'État dans la classe ouvrière !

La complicité des révisionnistes, cepend-

ant, ne peut pas être échangée par une collaboration sans contradictions, à savoir qui met sur le même plan la Démocratie Chrétienne et le PCI.

Dans le système des partis, la DC, en tant que parti-régime, assume un rôle dominant, et il ne reste plus qu'au PCI un rôle de complément, qui sanctionne sa collaboration subordonnée et conflictuelle à l'intérieur de l'État impérialiste.

Cela ne veut toutefois pas dire qu'il ne représente pas un ennemi.

Il est, en fait, une articulation subalterne de l'aspect principal de la contradiction qui oppose la bourgeoisie au prolétariat, il entre de plein droit dans la mire des forces révolutionnaires.

Les révisionnistes contribuent d'une manière fondamentale à ce que s'affermisse l'initiative contre-révolutionnaire, avec une fonction spécifique bien particulière.

Leur tâche est d'organiser la contre-révolution sociale préventive, à savoir la construction d'un bloc social de soutien à l'État impérialiste, l'opposition à l'avancée du processus révolutionnaire.

A cette fin, d'un côté ils assument en nom propre la gestion de la restructuration dans l'usine et se transforment en policiers de la production pour discipliner, contrôler, attaquer toute survenue d'antagonisme prolétarien ; de l'autre, ils se font les paladins de « l'ordre démocratique », à savoir l'organisation de la délation de masse et le fichage, atelier par atelier, logement par logement, de toutes les avant-gardes révolutionnaires.

Pour remplir cette fonction laide, les révisionnistes doivent développer et consolider leur pénétration dans les couches sociales de la petite-bourgeoisie, des techniciens, de l'aristocratie ouvrière, de la bureaucratie des usines... Activer les organismes de liaison entre parti et masse, comme les Conseils d'usine et de quartier.

Mais ce « service », s'il est d'un côté nécessaire à la bourgeoisie impérialiste, est

source de contradictions de l'autre, parce que les sycophantes révisionnistes visent, en utilisant les fruits de la délation démocratique, à construire leurs propres liaisons directes avec des secteurs de l'appareil d'État, afin de pousser leur avantage dans le système des partis et les rapports de force, se rendant toujours plus « indispensables » et érodant ainsi, petit à petit, le pouvoir de la Démocratie Chrétienne.

Du côté prolétarien, la contre-révolution sociale préventive organisée par le PCI doit être neutralisée avec la détermination maximale et attaquée suivant une stratégie politico-militaire opportune.

Cela se fonde sur la distinction entre les charnières entre les institutions d'État et le PCI et les canaux de liaison du PCI dans les masses.

Les premiers ont un caractère stratégique, ils sont les présupposés et l'objectif des seconds. A travers les charnières-hyènes, en fait, les révisionnistes se fauillent dans les caves du palais, s'accrochant à la pathétique espérance d'accéder au banquet des plans supérieurs !

Mais, parce qu'il ne s'agit pas seulement d'un événement de la branche de (Enrico) Berlinguer (le secrétaire général du PCI), et les avant-gardes prolétariennes payant un dur prix pour une telle sordide action, il appartient à la guérilla de frustrer une telle espérance, d'attaquer et d'anéantir de telles charnières-hyènes.

Il s'agit des juges, sbires, hauts fonctionnaires de l'État, managers, « experts », journalistes-consultants, et merdes similaires. Les ennemis reconnus et politiquement indéfendables aux yeux du prolétariat révèlent l'intrigue : Leur anéantissement militaire est également immédiatement leur anéantissement politique !

Et on peut être certain qu'aucun prolétaire ne pleurera leurs carcasses !

En ce qui concerne les « canaux de liaison » entre le PCI et les masses, les problèmes sont plus complexes.

Il faut avoir à l'esprit que ces agents révisionnistes vivent au milieu du prolétariat et profitent parfois d'un prestige injustifié. Il est prioritaire de ce fait que la guérilla fasse une claire politique dans les luttes, pour les isoler, les discréditer, les mettre au pilori, démasquer leur complot et leur complicité, c'est-à-dire, en un mot, les défaire politiquement d'abord plutôt que militairement.

Il va de soi que la dialectique entre les deux plans d'action est décisive, dans le sens que le premier terrain d'attaque est l'imprescriptible condition politique du second ; il est ainsi fondamental, même si les deux sont nécessaires.

Battre les révisionnistes et leur projet de contre-révolution sociale préventive est la condition nécessaire pour la conquête des masses sur le terrain de la lutte armée et pour la construction du Pouvoir Rouge.

La bataille ne peut pas être reportée !

19. Frapper au centre !

Encercler les encerclés !

Il faut affronter le processus de militarisation de l'usine, du territoire et de toute la vie sociale, les reliant aux restructurations anti-prolétariennes de l'économie et de l'État, également afin de démonter l'image perverse diffusée par la propagande du régime qui attribue au « terrorisme » la fonction de cause.

L'attaque des appareils de militarisation n'est en fait pas un problème séparé des luttes sociales, et c'est pourquoi elle regarde sur un mode exclusif les avant-gardes combattantes.

C'est une dimension essentielle de chaque mouvement partiel, des luttes ouvrières et de celles des services, des luttes territoriales à celle des prisons.

La fonction dirigeante du Parti consiste à relier et à organiser l'action systématique de désarticulation des appareils centraux et périphériques avec l'action également systématique des organismes révolutionnaires de masse.

Dans cette phase, où la crise, par le niveau atteint d'acuité, amène le système impérialiste dans une situation extrêmement critique, la tendance à la guerre assume un caractère central, tant dans le devenir des contradictions impérialistes que dans la croissance des contradictions de classe.

Les forces révolutionnaires doivent ici relier à l'intérieur de cette perspective la pratique de désarticulation des appareils centraux contre-révolutionnaires qui est la leur.

Une prémisse est nécessaire : il faut amener de la clarté quant à l'illusion qui existait ou existe à l'intérieur du mouvement révolutionnaire international, qui considère le « camp socialiste » comme une base arrière des armées révolutionnaires qui surgissent dans la métropole impérialiste, et subordonne de fait la stratégie de celles-ci à la stratégie mondiale du « camp socialiste ».

C'est un fait que le « camp socialiste » mythique a perdu depuis de nombreuses années ses racines matérielles, dans une réalité qui n'a plus rien de socialiste : le capitalisme de l'État soviétique et de ses alliés, dans sa phase social-impérialiste.

Nous voulons être le plus explicite concernant ce point : l'impérialisme et le social-impérialisme sont deux variantes spécifiques du mode de production capitaliste dans cette phase – le capitalisme privé et le capitalisme d'État.

Ils forment un système impérialiste où il y a tant unité que contradiction : unité du mode de production capitaliste, contradiction entre ses formes historiquement déterminées.

Si les forces révolutionnaires peuvent et doivent exploiter ici les espaces ouverts par le parcours de la lutte inter-impérialiste, des contradictions entre impérialisme et social-impérialisme, cela ne doit en aucun cas se traduire en une quelconque forme de collusion avec l'un pour combattre l'autre.

La désarticulation des appareils centraux dans cette phase doit atteindre le cœur pulsant de la contre-révolution impérialiste :

l'OTAN.

L'OTAN signifie la guerre externe et la guerre interne.

C'est, dans cette dimension qu'ils réorganisent leurs armées, les mettant en adéquation aux nouvelles caractéristiques de la guerre inter-impérialiste et de la guerre de classe. La formation de la task – force à l'intérieur des forces armées italiennes répond à cette double exigence.

Une quantité toujours plus majeure d'unités de l'armée, de la marine de l'aviation et des financements sont transformées en Unités Spéciales de Contre-guérilla, et constituent l'ossature portant d'une véritable armée de profession en tant que tel, allant aux côtés des Unités Spéciales des Carabiniers, qui en constituent le nerf.

Nous devons initier le sabotage de cette machine de mort qui signifie pour le prolétariat métropolitain, dans cette phase, la contre-révolution préventive. Nous devons désarticuler cela, en attaquer les hommes et les repaires, ses déterminations nationales restructurées en fonctions de contre-guérilla.

L'OTAN, c'est la guerre impérialiste et la contre-révolution préventive !

Guerre à l'OTAN !

Guerre aux corps spéciaux de la contre-guérilla !

Nous devons construire, sur la base de ce mot d'ordre, l'unité internationaliste avec tous les peuples et toutes les forces révolutionnaires qui combattent contre l'impérialisme.

Les organismes révolutionnaires de masse, chacun sur leur terrain de combat, et les structures du Parti, doivent porter en avant une offensive de martèlement visant à encercler les articulations périphériques – les hommes, les repaires, les instruments – des appareils de militarisation et de contrôle social.

C'est dans cette offensive, en fait, que vit le Programme Immédiat dans les masses,

contribuant à consolider le Pouvoir Rouge. Aucune action centrale, disjointe de l'initiative conduite également par l'avant-garde à l'intérieur des organismes révolutionnaires de masse, ne peut avoir comme ambition de construire et d'élargir les espaces de pouvoir que la guerre de classe poursuit.

La militarisation croissante est un point faible de l'ennemi. L'exposition de ses forces, terroriste au moins dans ses intentions, donne aussi la mesure de son embourbement.

En fait, plus la militarisation s'élargit infiltre les anfractuosités de la société, plus l'ennemi se fractionne et se fragilise.

Forcé de contrôler tout et tout le monde, cela crée les conditions plus favorables pour unifier la mobilisation de masse contre le régime.

Dans l'encercllement des unités détachées de l'État et des agents du régime dans chaque quartier, dans chaque usine, dans chaque prison, se construisent les organismes du Pouvoir Rouge.

L'encercllement de l'encercléur doit assumer la forme de milliers de petits encercllements.

Il s'agit de construire partout où il y a des concentrations prolétariennes significatives, à partir des plus grandes et des plus rebelles, une base rouge invisible, un détachement de prolétaires armés, un organisme révolutionnaire de masse, une articulation du Pouvoir Rouge, en mode de « tenir en otage », encerclant dans leurs repaires et leur logement les agents de l'ennemi, qu'ils soit visibles ou masqués.

Il s'agit d'organiser l'encercllement suivant les caractéristiques d'un siège stable. Il s'agit de ne pas laisser l'ennemi respirer, de lui faire ressentir l'hostilité profonde des masses prolétariennes, la haine de classe qui l'entoure.

Il doit se sentir chaque jour plus traqué, attaqué de toutes parts, même de son in-

térieur. Il doit être systématiquement désarmé. Il doit se sentir épié de la part de ceux qu'il veut épier, prisonnier de ceux qu'il veut emprisonner, attaqué de ceux qu'il veut attaquer, anéanti de ceux qu'il veut anéantir.

Ses communications et ses liaisons doivent être sabotées. Pour lui, cela doit être le couvre-feu. Les pièges les plus mortels doivent être prêts à être mis en place à chaque fois qu'il s'aventure hors de ses repaires dans la jungle métropolitaine. Les embuscades les plus terroristes doivent scander ses journées et ses heures.

Conquérir le contrôle des grandes usines, des périphériques prolétariens des grands centres urbains, est une étape nécessaire vers la guerre civile.

C'est un pas indispensable, et qui ne peut pas être remis, sur la voie de la construction du Pouvoir Rouge.

Plus nous saurons renforcer ce contrôle, meilleurs seront les espaces et la capacité de manœuvre.

Meilleurs seront la capacité de manœuvre et les espaces de la guérilla, plus durs et décisifs pourront être ses coups au cœur de l'État !

Frapper au centre, avec des coups plus durs, plus rapides et plus soudains !

Obliger l'ennemi à se fractionner sur tout le territoire !

Encercler, épuiser, démoraliser chacun de ses détachements périphériques et les avaler morceau par morceau !

20. Briser l'anneau-Italie de la chaîne impérialiste !

Assumer la position du non-alignement !

Pratiquer la collaboration de tous les peuples sur une base paritaire !

Développer l'internationalisme prolétarien !

Sur l'aire méditerranéenne se déploie toujours plus entre les grandes puissances un espace vaste et contrasté : l'espace du non-alignement. Il n'est pas intéressant de savoir quelles sont ses facettes politiques complexes et contradictoires, son cara-

ctère essentiel se référant à la rupture que les pays émergents opèrent dans la division mondiale du travail sanctionnée à Yalta.

C'est également ici que notre pays et doit trouver sa place pour reconstruire, dans le cadre d'un internationalisme prolétarien effectif, une autre qualité dans le processus de croissance des forces productives et une transformation radicale, qu'il n'est désormais plus possible de remettre à plus tard, des rapports de production, dans la direction d'une société communiste.

En fait, la structure même de l'appareil productif italien est autant inconciliable avec le devenir de la crise et de l'impérialisme que compatible avec l'économie des pays émergents.

De nombreux de ses aspects qui représentent un handicap insurmontable pour notre développement dans l'aire « occidentale » sont des caractéristiques précieuses dans la perspective de collaboration avec tous les pays les plus exploités (qu'ils appellent le « tiers-monde »), dans la perspective du non-alignement et de la pratique de l'internationalisme prolétarien.

Nous avons une vaste présence dans les technologies intermédiaires et c'est ce dont ces pays ont tout de suite besoin ; puis, nous avons tout le potentiel et la capacité pour également développer celles qui sont plus avancées, des micro-processeurs aux satellites en tant que tel – un potentiel et une capacité que l'impérialisme castre – et que nous sommes déjà en train de produire.

Cela nous permet aussi de donner une perspective de longue durée au développement.

En outre, nous sommes en possession d'une quantité de connaissance générale à mettre à disposition de tous ces peuples, de telle manière à leur assurer une impulsion remarquable dans leur croissance.

Au contraire, aujourd'hui, l'impérialisme (dans ses deux variantes : américain et so-

viétique) mesure de manière stricte ces flux de connaissance, pour imposer et maintenir sa domination particulière et ses propres privilèges.

Les pays émergents ont quelque chose de tout à fait précieux : les matières premières (énergétiques ou non), qui nous manquent à tous, et qui sont indispensables pour garantir un passage graduel, et non excessivement traumatisant, de notre formation économique-sociale, de la phase ultime du capitalisme, à la transition socialiste.

C'est le maintien même de la base productive, le développement des forces productives, des nouveaux rapports de production qui sont latents, dans la direction de notre sortie du camp impérialiste

pour se placer aux côtés des pays émergents, dans un projet commun anti-impérialiste et anti-social-impérialiste.

Pour réaliser cela, il est nécessaire de rompre le nœud coulant qui chaque jour devient plus pesant et plus étroit.

Briser l'anneau-Italie de la chaîne impérialiste !

Assumer la position du non-alignement ! Pratiquer la collaboration de tous les peuples sur une base paritaire !

Développer l'internationalisme prolétarien !

C'est aujourd'hui possible !

C'est notre tâche !



# La science de la logique de Hegel



## 1re partie : la notion d'infini

Essayons de résumer, dès le départ, la démarche de Hegel, qui est difficile à saisir de par son haut niveau de problématisation. Cela est nécessaire pour comprendre son approche, qui consiste à affirmer que le fini s'auto-transforme, et par conséquent porte en lui la notion d'infini.

C'est là la grande thèse de La science de la logique et son intérêt historique essentiel.

Qu'implique cette thèse ? Concrètement, elle veut dire que poser une équivalence, c'est fausser la réalité, car celle-ci n'est pas statique, elle porte en elle le mouvement lui-même, en tant que tel.

Cela revient ainsi à donner une définition statique et formelle, morte, de quelque chose de vivant, en mouvement, en développement.

Disons par exemple qu'il soit dit que :

$$1 + 1 = 2,$$

On entend par là une simple équivalence, c'est-à-dire qu'on aurait pu tout aussi bien écrire :

$$2 = 1 + 1.$$

Or, Hegel remet en cause cette approche, pour deux raisons. D'abord, parce que le « 1 » n'est pas défini et qu'on applique une méthode extérieure à lui, ce qui sépare le processus d'interprétation du phénomène. C'est là se décaler par rapport à la vérité, qui veut que le processus de transformation n'ait pas une source externe, mais interne.

Hegel porte donc un regard critique, tout à fait correct, sur les mathématiques en tant que mode opératoire, mode qui rate par définition la substance des choses.

Ensuite, parce que « 1 » n'est pas « 1 », au sens où il n'est pas seulement « 1 », il est aussi « -1 » et même « 0 », car il en porte en lui sa propre finitude. Il n'est pas de choses, en effet, qui ne soient finis ; aucune chose n'est éternelle.

Qui plus est, cette finitude est aussi un dépassement, car tout se transforme.

Les mathématiques ratent donc le principe du processus, de par leur formalisme, de par ce qui est un objectivisme, leur démarche se focalisant sur l'accumulation (ou son inverse) ; elles se résument à une approche quantitative, ratant le qualitatif.

Voilà pourquoi, si l'on suit le raisonnement de Hegel, on devrait reprendre les gens disant :

$$1 + 1 = 2$$

car si l'on regarde bien, ils ont en tête déjà le résultat, ils présupposent le résultat à la base même du calcul ; ce qu'ils veulent dire, en réalité, c'est que :

$$2 = 1 + 1.$$

Ils ne posent donc pas la question du processus, ils ne raisonnent pas en termes de développement à partir de la nature interne des choses. Ils photographient un moment de la réalité, le moment où le rien a laissé la place à quelque chose, quelque chose qui lui-même a perdu sa dynamique et se pose une fois son saut qualitatif passé.

Les mathématiques montrent le passage entre l'être et le rien, le moment du passage de la possibilité, potentialité, à la réalité temporaire, cependant on n'est ici que dans le temporaire, le figé.

Or, les mathématiques font l'erreur de définir cela comme un moment absolu, éternel, toujours et partout valable, alors que le processus de transformation est en réalité infini. Ce raisonnement logico-mathématique est que font Pythagore et Platon, puis Descartes, avec un monde mathématique idéal situé au-delà de la matière, ayant façonné celle-ci.

On est là dans quelque chose de statique, avec une absence de mouvement de la réalité elle-même, qui est figée dans des nombres, nombres eux-mêmes absolument figés et n'étant pas leur contraire, ni placés dans un processus contradictoire qui est la vie elle-même.

## 2e partie : l'apport de l'espace au temps d'Emmanuel Kant

Hegel se situe dans le prolongement d'Emmanuel Kant ; son mérite historique, avec cette notion d'infini qu'il apporte, est d'affirmer l'espace, là où Emmanuel Kant avait déjà affirmé le temps.

Kant et Hegel permettent l'affirmation de l'espace-temps comme réalité concrète, base pour l'émergence du matérialisme dialectique ; il va de soi que cette affirmation et cette émergence ne sont que le reflet dans les sciences du processus historique où la bourgeoisie renverse la féodalité et établit déjà les bases pour l'existence du prolétariat.

Friedrich Engels avait salué l'immense mérite historique d'Emmanuel Kant, qui a valorisé le temps comme moment de transformation, rejetant le principe d'un monde fini qu'il suffirait d'étudier. Emmanuel Kant terminait le travail ouvert par Galilée et développé par Isaac Newton, même si en fait Kepler avait, sur le plan théorique, élaboré un travail d'une importance déjà fondamentale à ce sujet.

Cependant, cela avait comme prix chez Emmanuel Kant la survalorisation du temps, aux dépens de l'espace. Le temps se montrait lieu de la transformation,

au lieu que cela soit l'espace lui-même. L'idéalisme était encore fort et le protagoniste de la connaissance était encore le référentiel, au lieu que cela soit l'objet de la connaissance lui-même.

Selon Emmanuel Kant :

Le temps est la condition formelle a priori de tous les phénomènes en général. L'espace, en tant que forme pure de l'intuition extérieure, est limité, comme condition a priori, simplement aux phénomènes externes.

Ou encore :

Dans l'espace, considéré en lui-même, il n'y a rien de mobile ; il faut donc que le mobile soit quelque chose qui n'est trouvé dans l'espace que par l'expérience, et par conséquent une donnée empirique.

L'espace ne se voit pas attribuer de valeur dynamique en soit. Cela allait de paire avec la conception d'une « chose en soi », c'est-à-dire l'impossibilité pour le chercheur de savoir ce qu'est la chose en elle-même. On ne pourrait connaître que la chose dans la mesure où il y a un rapport avec elle. Ce qu'elle est vraiment resterait un mystère.

C'est précisément cela que va révolutionner Hegel, en attribuant l'infini à l'espace lui-même, ou plus exactement en faisant de l'espace le lieu de l'infini.

Lénine, qui a pris de nombreuses notes sur La science de la logique, se focalise particulièrement sur le résultat de cette affirmation de

l'infini, c'est-à-dire la remise en cause la chose en soi d'Emmanuel Kant.

Ces notes ont été écrites durant les mois de septembre, octobre et décembre 1914 et consistent en trois cahiers (Hegel, Logique I, II et III). Elles furent publiées en 1929 en Union Soviétique, époque du début de la valorisation des œuvres de Lénine à ce sujet et de l'affirmation en tant que telle du matérialisme dialectique comme vision du monde du Communisme.

On y trouve des citations de Hegel, des très courts résumés synthétiques de certains de ses raisonnements, ainsi que des remarques qui montrent que Lénine n'analyse pas l'œuvre en soi, mais en arrache la « substance » ou de manière plus juste le noyau matérialiste, afin de parvenir à une maîtrise authentique du matérialisme dialectique.

Pour cette raison, il note surtout les très nombreuses critiques d'Emmanuel Kant que fait Hegel : cela se déroule dans le contexte de lutte menée par Lénine contre le néo-kantisme qui nie la possibilité de la science comme totalité et comme synthèse, au nom du caractère prétendument inaccessible de la véritable nature des choses.

De la même manière, Lénine porte toute son attention sur la question de la possibilité de la connaissance, lorsque Hegel parle de l'activité pratique. C'est pourquoi il écrit en note :

Le matérialisme historique comme

une des applications et développements des idées géniales, des graines, qui sont disponibles chez Hegel à l'état de germination.

C'est que, au sujet de l'infini en tant que tel, Lénine profite déjà des analyses de Karl Marx et de Friedrich Engels sur Hegel, qu'il a déjà parfaitement saisi et sa perspective concrète alors n'est pas d'étudier le passage en soi de Hegel à Marx, par cette notion d'infini justement, lui-même l'ayant déjà saisi et mis en pratique dans sa démarche politique et dans sa compréhension des sciences.

Il fera cependant évidemment des remarques significatives à ce sujet.

## 3e partie : la notion d'infini chez Spinoza que Hegel veut parfaire

La grande référence mise en avant par Hegel dans La science de la logique est la lettre dite « sur l'infini », écrite par Spinoza à Louis Meyer, le 20 avril 1663. Hegel fait de nombreuses références à Spinoza et son objectif est clairement d'approfondir le système de celui-ci, de lui fournir ce qu'il considère être comme manquant. Hegel se place en disciple et en continuateur de Spinoza.

Il dit par ailleurs :

Le caractère défini est la négation posée de manière affirmative, - c'est la phrase de Spinoza : Omnis

determinatio est negatio (Toute détermination est négation). Cette phrase est d'une importance infinie ; seule la négation en tant que telle est l'abstraction sans forme.

C'est chez Spinoza que Hegel trouve la question de la négation et c'est chez lui qu'il trouve également la notion adéquate d'infini. La référence à la lettre dite « sur l'infini » doit donc être considérée comme essentielle pour la compréhension de la démarche de Hegel. Elle est la clef de voûte de La science de la logique.

Dans cette lettre, Spinoza affirme que les mathématiques ratent la notion d'infini, parce qu'elles n'atteignent pas la substance des choses, ayant une conception opératoire depuis l'extérieur.

L'idée est la suivante : il est possible d'étudier le contenu du temps et de l'espace au moyen de mesure, de nombre, etc. Mais ce faisant, on rate une dimension, celle de l'infini. En effet, à partir du moment où on dit qu'on compte, qu'on calcule, qu'on mesure, etc., on pose un cadre fini, ce qui est le contraire de l'infini.

Les mathématiques ne sont donc qu'une description ; elles ne parviennent pas au système qu'est l'univers lui-même, seulement à certains aspects pris à part, comme pris en instantanés. Ces aspects ne sont cependant pas la totalité elle-même, qui est infinie ; ce qu'on a, ce sont des moments finis, des éléments de la totalité. La totalité reste par contre forcément inatteignable si l'on raisonne en

termes finis.

Spinoza manie ici la dialectique en posant la contradiction entre infini et fini, entre ensemble et particulier. Seule la totalité existe, comme ensemble et en se posant par définition même comme infini ; ce qu'on appelle le temps, la mesure, la grandeur, ne sont que des outils employés pour étudier des modes d'existence de la totalité, pas la totalité elle-même.

En quelque sorte, on ne peut pas rattraper l'infini. Spinoza, dans sa lettre, fait référence également à Zénon d'Élée à ce niveau.

C'est là-dessus que va directement se fonder Hegel pour exposer la dialectique dans La science de la logique, en la considérant comme ce qui va apporter à Spinoza ce qui lui manquait pour parfaire son système en tant que tel.

Hegel admet en effet tout cela sans souci. Il a cependant un problème avec la séparation totale que cela implique entre la totalité, porteuse d'infini, et les phénomènes qui sont eux finis. Ceux-ci ne sont que des modes d'existence de l'infini ; en fait, chez Spinoza, tout ce qui est fini existe dans un nombre infini, et consiste en la totalité. L'univers est ici, si l'on veut, l'ensemble des possibles (et nécessaires).

Or, Hegel considère que c'est là un panthéisme qui peut être dépassé, et même qui doit l'être si l'on veut établir un rapport correct entre le fini et l'infini.

Un tel rapport ne peut pas exister

avec l'univers-substance de Spinoza, radicalement séparé des modalités d'existence de ses aspects. Cela revient pour lui à la même conception, somme toute, que l'hindouisme, où la succession de Brahman le créateur, Vishnou le stabilisateur et de Shiva le destructeur amène une répétition ininterrompue des mêmes mondes.

Il y a là une opposition du fini et de l'infini ; leur rapport est extérieur. Tout le but de Hegel va être d'en faire un rapport intérieur. Karl Marx et Friedrich Engels reprendront directement cette conception, plaçant ce rapport intérieur entre le fini et l'infini dans la matière elle-même. Ce sera alors le matérialisme dialectique.

## 4e partie : la lettre dite « sur l'infini » de Spinoza

Voici ce que dit Spinoza dans la lettre, au sujet de l'infini, dans un document d'une densité exceptionnelle :

Vous me demandez ce que la réflexion m'a conduit à penser de l'Infini ; je vous le communiquerai très volontiers.

Le problème de l'Infini a toujours paru à tous très difficile et même inextricable, parce qu'on n'a pas distingué ce qui est infini par une conséquence de sa nature ou par la vertu de sa définition et ce qui n'a point de limite non par la vertu de son essence mais par celle de sa cause.

Et aussi pour cette raison qu'on n'a pas distingué entre ce qui est dit infini parce que sans limites, et une grandeur dont nous ne pouvons déterminer ou représenter les parties par aucun nombre, bien que nous en connaissions la valeur la plus grande et la plus petite.

Et enfin parce qu'on n'a pas distingué entre ce que nous pouvons seulement concevoir par l'entendement, mais non imaginer, et ce que nous pouvons aussi nous représenter par l'imagination.

Si l'on avait tenu compte de toutes ces distinctions, on n'aurait pas été accablé sous le poids de tant de difficultés.

On aurait clairement connu quel Infini ne peut être divisé en parties ou est sans parties, quel au contraire est divisible, et cela sans qu'il y ait contradiction. On aurait connu, en outre, quel Infini peut être sans difficulté conçu comme plus grand qu'un autre Infini, quel au contraire ne peut l'être, et c'est ce que je vais montrer clairement ci-après.

Auparavant toutefois il me faut traiter en quelques mots de quatre sujets : la Substance, le Mode, l'Éternité, la Durée.

Au sujet de la Substance, voici ce que je veux que l'on considère : 1° l'existence appartient à son essence, c'est-à-dire qu'il suit qu'elle existe de sa seule essence et définition ; si ma mémoire ne me trompe, je vous ai démontré cela de vive voix et sans le secours d'autres propositions.

2e point qui découle du premier : il n'existe pas plusieurs substances de même nature, mais une substance unique.

3e point enfin : une substance ne peut être conçue autrement que comme infinie.

J'appelle Modes, d'autre part, les affections d'une Substance, et leur définition, n'étant pas celle d'une substance, ne peut envelopper l'existence. C'est pourquoi, bien que les Modes existent, nous pouvons les concevoir comme n'existant pas, d'où suit que, si nous avons égard à la seule essence des modes et non à l'ordre de toute la nature, nous ne pouvons conclure de ce que présentement ils existent, qu'ils existeront par la suite ou qu'ils n'existeront pas, qu'ils ont existé antérieurement ou n'ont pas existé.

On voit clairement par là que nous concevons l'existence des Modes comme entièrement différente de celle de la Substance. D'où se tire la différence entre l'Éternité et la Durée ; sous le concept de Durée nous ne pouvons concevoir que l'existence des modes, tandis que celle de la Substance est conçue comme Éternité, c'est-à-dire comme une jouissance infinie de l'existence ou de l'être.

De tout cela il ressort clairement que si, comme il arrive bien souvent, nous avons égard à la seule essence des modes et non à l'ordre de la nature, nous pouvons fixer à volonté et cela sans porter la moindre atteinte au concept que nous en avons, l'existence et la

durée, la concevoir plus grande ou plus petite et la diviser en parties.

Sur l'Éternité au contraire et sur la Substance puisqu'elles ne peuvent être conçues autrement que comme infinies, aucune de ces opérations ne saurait s'exécuter, sans que le concept même que nous avons d'elles fût détruit.

Ceux-là donc tiennent de vains propos, pour ne pas dire qu'ils déraisonnent, qui pensent que la Substance étendue est composée de parties, c'est-à-dire de corps réellement distincts les uns des autres.

C'est comme si, en joignant des cercles, en les accumulant, l'on s'efforçait de composer un triangle ou un carré ou n'importe quoi d'une essence tout opposée à celle du cercle.

Tout ce fatras d'arguments par lesquels les philosophes veulent habituellement montrer que la Substance étendue est finie, s'effondre de lui-même : tous ces discours supposent une Substance corporelle composée de parties.

De la même manière d'autres auteurs, après s'être persuadés que la ligne se compose de points, ont pu trouver beaucoup d'arguments pour montrer qu'une ligne n'est pas divisible à l'infini.

Si cependant vous demandez pourquoi nous sommes si naturellement portés à diviser la substance étendue, je répondrai : c'est parce que la grandeur est conçue par nous de deux façons :

abstraitement ou superficiellement ainsi que nous la représente l'imagination avec le concours des sens, ou comme une substance, ce qui n'est possible qu'au seul entendement.

C'est pourquoi, si nous considérons la grandeur telle qu'elle est pour l'imagination, ce qui est le cas le plus fréquent et le plus aisé, nous la trouverons divisible, finie, composée de parties et multiple.

Si, en revanche, nous la considérons telle qu'elle est dans l'entendement, et si la chose est perçue comme elle est en elle-même, ce qui est très difficile, alors, ainsi que je vous l'ai suffisamment démontré auparavant, on la trouve infinie, indivisible et unique.

Maintenant, du fait que nous pouvons à volonté délimiter la Durée et la Grandeur, quand nous concevons celle-ci en dehors de la Substance et faisons abstraction en celle-là de la façon dont elle découle des choses éternelles, proviennent le Temps et la Mesure.

Le Temps sert à délimiter la Durée, la Mesure à délimiter la Grandeur de telle sorte que nous les imaginions facilement, autant que la chose est possible.

Puis, du fait que nous séparons de la Substance même les affections de la Substance et les répartissons en classes pour les imaginer aussi facilement qu'il est possible, provient le Nombre à l'aide duquel nous arrivons à des déterminations précises.

On voit clairement par là que la Mesure, le Temps et le Nombre ne sont rien que des manières de penser ou plutôt d'imaginer.

Il n'est donc pas étonnant que tous ceux qui ont entrepris de concevoir la marche de la nature à l'aide de notions semblables et encore mal comprises, se soient embarrassés dans des difficultés inextricables dont ils n'ont pu se tirer qu'en brisant tout et en admettant les pires absurdités.

Comme il y a beaucoup de choses, en effet, que nous ne pouvons saisir que par le seul entendement, non du tout par l'Imagination, et telles sont, avec d'autres, la Substance et l'Éternité, si l'on entreprend de les ranger sous des notions comme celles que nous avons énumérées, qui ne sont que des auxiliaires de l'Imagination, on fait tout comme si l'on s'appliquait à déraisonner avec son imagination.

Les modes mêmes de la Substance ne pourront jamais être connus droitement, si on les confond avec ces Êtres de raison que sont les auxiliaires de l'imagination. Quand nous faisons cette confusion, en effet, nous les séparons de la Substance et faisons abstraction de la manière en laquelle ils découlent de l'Éternité, c'est-à-dire que nous perdons de vue les conditions sans lesquelles ces modes ne peuvent être droitement connus.

Pour le voir plus clairement, prenez cet exemple : dès que l'on aura conçu abstraitement la Durée et que, la confondant avec le Temps, on aura commencé de la diviser en

parties, il deviendra impossible de comprendre en quelle manière une heure, par exemple, peut passer.

Pour qu'elle passe, en effet, il sera nécessaire que la moitié passe d'abord, puis la moitié du reste et ensuite la moitié de ce nouveau reste, et retranchant ainsi à l'infini la moitié du reste, on ne pourra jamais arriver à la fin de l'heure [Spinoza reprend ici la thèse de Zénon d'Elée].

C'est pour cela que beaucoup, n'ayant pas accoutumé de distinguer les êtres de raison des choses réelles, ont osé prétendre que la Durée se composait d'instant et, de la sorte, pour éviter Charybde, ils sont tombés en Scylla. Car il revient au même de composer la Durée d'instant et de vouloir former un nombre en ajoutant des zéros.

On voit encore par ce qui vient d'être dit, que ni le nombre ni la mesure ni le temps, puisqu'ils ne sont que des auxiliaires de l'imagination, ne peuvent être infinis, sans quoi le nombre ne serait plus le nombre, ni la mesure, la mesure, ni le temps, le temps.

D'où l'on voit clairement pourquoi beaucoup de gens, confondant ces trois êtres de raison, avec les choses réelles dont ils ignoraient la vraie nature, ont nié l'Infini.

Mais pour mesurer la faiblesse de leur raisonnement, rapportons-nous-en aux mathématiciens qui ne se sont jamais laissé arrêter par des arguments de cette qualité, quand ils avaient des perceptions claires et distinctes. Outre, en effet, qu'ils ont

trouvé beaucoup de grandeurs qui ne se peuvent exprimer par aucun nombre, ce qui suffit à montrer l'impossibilité de tout déterminer par les nombres, ils connaissent aussi des grandeurs qui ne peuvent être égalées à aucun nombre mais dépassent tout nombre assignable.

Ils n'en concluent pas cependant que de telles grandeurs dépassent tout nombre par la multitude de leurs parties ; cela résulte de ce que, à leurs yeux, ces grandeurs ne se prêtent, sans une contradiction manifeste, à aucune détermination numérique.

Par exemple, toutes les inégalités de l'espace compris entre deux cercles AB et CD et toutes les variations que la matière mue en lui doit admettre, surpassent tout nombre.

Et cela ne se conclut pas de l'extrême grandeur de cet espace car, aussi petite que nous en prenions une portion, ses petites portions inégales surpasseront cependant tout nombre.

Et, pour la même raison, cela ne se conclut pas non plus, comme il arrive dans d'autres cas, de ce que nous n'avons ni maximum ni minimum, car dans notre exemple, nous avons les deux : un maximum, AB, et un minimum, CD, dont nous pouvons conclure seulement que la nature de l'espace compris entre les deux cercles, à centre différent, ne peut rien admettre de tel.

Et par là, si quelqu'un voulait déterminer toutes ces inégalités par un nombre précis, il devrait en

même temps faire qu'un cercle ne soit plus un cercle.

De même, pour revenir à notre sujet, si l'on voulait déterminer tous les mouvements de la matière qui ont eu lieu jusqu'à l'instant présent, en les ramenant ainsi que leur durée à un nombre et à un temps déterminés, ce serait comme si l'on s'efforçait de priver de ses affections la Substance corporelle que nous ne pouvons concevoir autrement que comme existante, et de faire qu'elle n'ait pas la nature qui est la sienne. Je pourrais démontrer cela clairement, ainsi que beaucoup d'autres points que j'ai touchés dans cette lettre, si je ne le jugeais inutile.

Dans tout ce qui précède on voit clairement que certaines choses sont infinies par leur nature et ne peuvent être conçues en aucune façon comme finies ; que certaines choses le sont par la vertu de la cause dont elles dépendent, et que toutefois, quand on les conçoit abstraitement, elles peuvent être divisées en parties et être regardées comme finies, que certaines autres enfin peuvent être dites infinies ou, si vous l'aimez mieux, indéfinies, parce qu'elles ne peuvent être égalées par aucun nombre, bien qu'on les puisse concevoir comme plus grandes ou plus petites ; il n'est donc pas nécessaire que des choses qu'on ne peut égaler par un nombre soient égales, comme on le voit assez par l'exemple donné ci-dessus et par beaucoup d'autres.

## 5e partie : la connaissance comme processus

La lettre de Spinoza est extrêmement intelligente et représente l'un des plus hauts points de la conscience matérialiste humaine, à l'époque déjà cela va de soi, mais y compris aujourd'hui. Elle pose la nature infinie de la réalité, qu'une approche en termes finis ne peut pas saisir.

Hegel prolonge cette affirmation de Spinoza et va souligner qu'il est nécessaire de voir sous quelle forme l'infini est présent dans le fini. Car ce qui est ne se résume pas à être, il y a des processus, qui produisent des choses. Le fini se mobilise, il s'arrache à lui-même. Il y a de l'infini dans le fini.

Karl Marx reprend directement cette perspective, avec *Le capital*, lorsqu'il dit qu'en apparence le travail est payé, mais qu'en réalité une partie n'est pas payée : il exprime cet infini dans le fini, qui est à la base du développement des forces productives dans le mode de production capitaliste.

C'est ce qui fait dire à Lénine, dans ses notes, de manière mi-amusée, mi-moqueuse :

Aphorisme : On ne peut pas comprendre totalement « *le Capital* » de Marx et en particulier son chapitre I sans avoir beaucoup étudié et sans avoir compris toute la Logique de Hegel. Donc pas un

marxiste n'a compris Marx 1 / 2 siècle après lui !

Il mentionne cet ouvrage classique de Karl Marx également à une autre occasion. Il écrit une citation de Hegel, avec à côté la mention « cf. le Capital », puis la recopie une seconde fois, en ajoutant un commentaire :

Formule magnifique : « Pas seulement abstraitement un universel, mais l'universel qui englobe en soi la richesse du particulier, de l'individuel, du singulier » (toute la richesse du particulier et du singulier !) !! Très bien [en français].

En ce sens, Georg Wilhem Friedrich Hegel, avec *La science de la logique* publié au début du 19<sup>e</sup> siècle - l'ouvrage est paru à Nuremberg en deux tomes dans la période 1812-1816, avec trois livres (Théorie de l'être, Théorie de l'essence, Théorie du concept) – joue un rôle historique déterminant dans l'affirmation de la compréhension du mouvement, dans le cadre de l'infinité.

Hegel pose le problème de la manière suivante. Pour lui, un esprit est un esprit saisissant ; la pensée agrippe littéralement un raisonnement qui se fonde forcément sur quelque chose. Cela veut dire que les notions, les concepts, sont produits au cours même du processus de découverte, de compréhension d'une chose.

Hegel remet par conséquent en cause le principe d'une logique qui serait une méthode valable partout

et tout le temps, coupée à la fois de la pensée et de la matière. Il n'y a pas de logique qui se balade littéralement au-dessus ou à côté du sujet pensant et de la chose étudiée. Il n'y a pas de méthode logico-mathématique fonctionnant toujours et partout.

De la même manière, si la chose, un phénomène, existe déjà en tant que tel, ce n'est pas le cas de la pensée y faisant face : la pensée connaît un processus où elle se forme comme compréhension, par rapport à la matière, un phénomène, qui sont déjà ce qu'ils sont.

Cette compréhension, si elle va jusqu'au bout, devient chez Hegel connaissance, avec l'utilisation de concepts. Pour le matérialisme dialectique, cette compréhension devient un reflet adéquat, nullement parfait, mais correct de la matière, sur le plan scientifique.

En tant que tel, cela signifie que Hegel remet en cause non seulement les mathématiques comme méthode pseudo-objective de saisir la réalité, que le principe d'une pensée absolue capable de saisir, littéralement d'engloutir la réalité tout en étant séparée d'elle (comme l'univers-substance de Spinoza).

Il y a selon lui forcément un décalage, une dynamique entre le sujet et l'objet, dont le rapport est un processus. Cela ne veut pas dire pour autant que la vérité ne devient alors que relative, bien au contraire ; Hegel rejette formellement Emmanuel Kant pour qui on ne

peut connaître dans les faits que certains aspects des choses, jamais les choses elles-mêmes.

Chez Hegel, la vérité n'est pas un point de vue, elle parvient à l'universel ; dans ses notes sur *La science de la logique*, Lénine note à de très nombreuses reprises le rejet par Hegel de la conception d'Emmanuel Kant d'une chose en soi et d'une chose pour soi, de la conception kantienne de l'impossibilité de connaître les choses telles qu'elles sont, mais seulement un rapport à elles.

Afin de parvenir à ce saut dans la connaissance, Hegel oppose la compréhension à une forme plus élevée de celle-ci, la raison. Ce niveau supprime la dimension éventuellement subjective, et a fortiori une réduction de la compréhension à une lecture subjectiviste, où chacun voit les choses à sa manière.

## 6<sup>e</sup> partie : le processus comme dynamique de l'analyse

La connaissance est donc un processus, mais quelle est la nature de ce processus dans son fondement même ?

Comment Hegel parvient-il à intégrer le mouvement, là où Aristote, Avicenne, Averroès, Spinoza, avaient besoin d'un Dieu moteur fusionnant avec ou étant le monde lui-même, ce qui

condamnait le mouvement à n'exister qu'à partir d'un démarrage, sans disposer d'une nature autonome ?

Hegel avait deux possibilités :

s'il fixe le commencement, il perd la notion de mouvement autonome ; s'il ne le fait pas, il n'a pas de réalité.

Hegel ne part en effet pas du point de vue d'un univers infini et éternel, comme le fait le matérialisme dialectique ; il voit seulement le mouvement dans la logique des choses, et donc pas dans les choses elle-même.

Il est donc obligé de basculer dans le mysticisme où le rien et le non-rien cohabitent :

Il n'est encore rien, et il doit devenir quelque chose. Le début n'est pas le rien pur, mais un rien, dont arriver quelque chose. L'être est ainsi également compris dans le début.

Le début comprend donc les deux, l'être et le rien, c'est l'unité de l'être et du rien, ou bien il est non-être, qui est en même temps être, et être, qui est en même non-être.

De plus : l'être et le rien sont au début disponibles de manière séparée, car ils indiquent quelque chose d'autre ; c'est un non-être, qui est lié à l'être de quelque chose d'autre. Ce qui débute n'est pas encore, il va seulement à l'être.

Le début contient donc l'être d'une telle manière que celui-ci s'éloigne ou dépasse le non-être, comme quelque chose lui étant opposé.

En outre : ce qui commence est déjà ; autant que, au contraire, il n'est pas encore. Les opposés, être et non-être, sont ainsi en lui comme unité immédiate, ou bien il s'agit de leur unité indifférenciée.

L'analyse du début donnerait par là le concept de l'unité de l'être et du non-être, ou bien, dans une forme réfléchie, l'unité de la différenciation et de la non-différenciation, ou l'identité de l'identité et de la non-identité.

Son but est de montrer qu'une chose ne peut être connue que lorsqu'elle est affirmée dans un processus. Or, reconnaître un début, ce serait montrer le contraire et dire comme le font les mathématiques que lorsqu'une chose est, alors elle est déjà là par définition, elle est posée, elle n'est pas dans un processus, on pourrait la prendre telle quelle.

Or, et c'est là son intérêt, Hegel veut à tout prix maintenir le principe du processus. Une chose ne peut chez Hegel émerger que comme mouvement, comme processus, où elle s'affirme, au sens où elle pose la négation de ce qu'elle n'est pas. Le début ne peut être donc que l'émergence d'une chose à partir de ce qu'elle n'est pas.

C'est là son apport historique. Hegel valorise le mouvement, en menant une réflexion profonde sur le rapport contradictoire entre fini et infini, qualité et quantité, continuité et discontinuité ; il expose ce qu'il appelle la science de la logique en confrontant la réalité,

l'existence, l'être, à ce qui est protagoniste, agissant, ce qui amène à un rapport entre subjectivité et objectivité permettant la formation de concepts.

Ce qui est fini est en réalité infini, car le fini implique sa propre négation, et en fait son propre dépassement : c'est la base même du principe du mouvement.

On a déjà ici la base du matérialisme dialectique, si Hegel ne voyait pas en le processus de connaissance du processus une logique générale fonctionnant sans la chose elle-même, comme flottant dans l'air, alors qu'en réalité la connaissance n'est que le reflet de la matière en mouvement. Son approche est d'ailleurs souvent incohérente par rapport à son propre idéalisme et tend déjà au matérialisme dialectique, de manière déformée.

Lénine, en prenant des notes sur cet ouvrage, fait d'ailleurs à un moment la réflexion suivante, caractéristique de son attitude à la lecture de l'œuvre :

[Hegel :] « Elles [les choses] sont, mais en vérité leur être est leur fin.

Plein d'esprit et bien trouvé ! Les concepts qui apparaissent d'habitude comme morts, Hegel les analyse et montre qu'il y a du mouvement en eux.

Qui connaît une fin ? Cela signifie, qui est en mouvement vers sa fin !

Quelque chose ? Cela signifie : non pas ce qu'est quelque chose d'autre.

Être en général? Cela signifie une certaine non-détermination, que être = ne pas être.

L'élasticité multi-faces, universelle des concepts, l'élasticité qui va jusqu'à l'identité des contraires – c'est là l'essentiel.

Cette élasticité, employée subjectivement, = éclectisme et sophistique. Cette élasticité, employée objectivement, c'est-à-dire de telle manière à refléter le caractère multi-faces et général du processus matériel et de son unité, c'est la dialectique, c'est l'acte de réfléchir de manière juste l'éternel développement du monde. »

## 7e partie : le noyau matérialiste

Lénine a su retrouver dans La science de la logique le noyau matérialiste présentant le caractère dialectique du mouvement ; il a bataillé pour retrouver les éléments adéquats. Voici comment, dans ses notes, il exprime notamment sa joie lorsqu'il est en mesure de le faire :

Le mouvement et « l'automouvement » (ceci NB ! mouvement autonome (indépendant), spontané, intérieurement nécessaire), « le changement », « le mouvement et la vitalité », « le principe de tout automouvement », « la pulsion » (Trieb) vers le « mouvement » et « l'activité » — l'opposé à « l'être mort » — qui croirait que c'est là le fond de « l'hégélianisme », de cet abstrait et abstrus (lourd, absurde ?)

hégélianisme ? ? Ce fond il fallait le découvrir, le comprendre, le hinüberretten [le sauver par le haut, comme malgré lui], le décortiquer, l'épurer, et c'est ce que Marx et Engels ont fait.

« Arracher » le noyau matérialiste est vraiment le terme, puisque Lénine, dont on voit bien qu'il ne connaît culturellement pas la démarche particulièrement tortueuse de Hegel, s'interloque à de nombreuses reprises devant les manières de présenter les choses, comme ici par exemple :

[Plus loin le passage de la quantité en qualité exposé de façon abstraitement théorique est si obscur qu'on n'y comprend rien. Y revenir !! ]

Le terme « obscur » revient donc forcément à plusieurs reprises, Lénine étant éberlué par la mauvaise présentation, les explications oiseuses, la tendance au scepticisme, la dérive mystique, etc. auxquelles il est confronté.

Ce qui n'empêche pas les moments clefs où justement Lénine constate que Hegel a de l'esprit, qu'il est pénétrant, qu'il expose des choses vraies. Voici par exemple ce qu'il écrit à un moment dans ses notes, pour résumer ce qu'il a compris :

Très important ! Voici ce que cela signifie à mon avis :

Liaison nécessaire, liaison objective de tous les aspects, forces, tendances, etc., du domaine donné de phénomènes ;  
« la genèse immanente des

différences », la logique interne objective de l'évolution et de la lutte des différences, de la polarité. Il s'agit là de remarques importantes sur comment Lénine en arrive à une juste interprétation de ce qu'est la dialectique.

Et au sujet de l'introduction à la troisième partie, intitulée L'idée, de la seconde partie intitulée La logique subjective, Lénine affirme que, avec les paragraphes correspondants de L'Encyclopédie des sciences de Hegel, il est possible d'en dire que c'est « certainement la meilleure présentation de la dialectique. Ici est également présenté de manière merveilleusement géniale l'adéquation de fait, pour ainsi dire, de la logique et de la gnoséologie. »

Lorsque Hegel explique que l'identité et la différence sont des moments de la différence de la contradiction, les moments, en tant que reflet, de son unité, il expose également parfaitement les principes de la dialectique, valables pour le matérialisme dialectique.

De même lorsque Hegel affirme que :

Si l'on regarde de plus près les moments de l'opposition [dialectique], alors ils sont en tant que tel le fait d'être placé dans l'existence ou la définition, se réfléchissant en soi. Le fait d'être placé dans l'existence est l'égalité et l'inégalité ; les deux, réfléchis en soi, font les déterminations de la contradiction.

C'est là l'expression du caractère

interne de la contradiction. C'est évidemment et d'ailleurs ici la source de la considération de Hegel, selon laquelle les mathématiques ne peuvent atteindre le mouvement, le caractère interne des phénomènes, l'infini dans le fini.

Pareillement, Hegel explique que :

La différence en tant que telle est déjà la contradiction en soi ; il est de fait l'unité de choses qui ne sont que dans la mesure où elles ne sont pas un – et la séparation de choses qui ne sont que dans la mesure où elles sont séparées dans la même relation.

Le positif et le négatif, eux, sont la contradiction posée, parce qu'en tant qu'unités négatives ils se posent eux-mêmes et de là le dépassement de celle-ci et le fait de poser son contraire.

On a là une expression dialectique admirable, si ce n'était que le positif et le négatif se posent dans le processus, de manière logique, au lieu d'être le processus lui-même. Cette erreur de Hegel est d'autant plus frappante qu'en même temps, il pose une phrase censée représenter la vérité plus que les autres qu'il a données, expliquant que cela résume l'essence des choses :

Toutes les choses sont contradictoires en soi.

C'est là indéniablement une affirmation qui mène au matérialisme dialectique. Le fait que Hegel n'ait pas appliqué cette affirmation à sa propre théorie de la

logique dialectique est dû à l'époque, à l'absence de prolétariat, de contradiction historique portant à un niveau supérieur la démarche. Mais le noyau dialectique était déjà présent, et une tendance à la compréhension dialectique du monde se formait nettement.

## 8e partie : la logique dialectique séparée de la matière

L'approche de Hegel préfigure le matérialisme dialectique. Il dit ainsi, de manière juste :

C'est un préjugé de base de la logique jusqu'à présente et de la manière habituelle de voir les choses comme quoi la contradiction n'aurait pas une détermination essentielle et immanente comme l'identité.

Or, s'il faut parler de rang, et si on sépare les deux déterminations [qui sont en fait dialectiquement liées], alors la contradiction serait à considérer comme la plus profonde et la plus essentielle.

Car l'identité est face à la contradiction seulement la détermination de l'immédiat simple, de l'être mort ; elle est quant à elle la racine de tout mouvement et de tout caractère vivant ; c'est seulement dans la mesure où quelque chose a en soi une contradiction qu'il se meut, qu'il a de l'impulsion et de l'activité.

Le matérialisme dialectique est ici annoncé, voyant en la contradiction en toutes choses le principe même de l'existence du monde, par le mouvement lui-même. Pourtant Hegel n'y est pas parvenu, sa logique dialectique flotte au-dessus de la matière.

Lénine note bien l'absurdité de cela : qu'est-ce qui empêche ici cette réflexion de l'esprit de n'être qu'un reflet du processus matériel lui-même ? La position de Hegel est donc incohérente.

D'un côté, il y a au moins chez lui le principe de l'activité, de la transformation comme base de la valeur de la réalité ; il préfigure ici le matérialisme historique. Cependant, le sens de cette activité est non pas la réalité en elle-même, mais l'esprit agissant à travers la réalité au moyen de la compréhension de la nature logique, de type dialectique, des processus.

En fait, chez Hegel, qu'une chose soit et ne soit pas revient au même, tant que quelque chose n'a pas été mis en branle en lui, comme transformation, par l'esprit. La logique de Hegel est une logique opérative, elle est un mode de saisie de la réalité.

Pour le matérialisme dialectique, Hegel attribue à l'esprit quelque chose qui en réalité est la propriété de la matière ; son mode opératoire qu'il croit la voie juste de la pensée, de l'esprit, est en réalité le reflet inévitable de la matière.

Hegel est incapable d'appliquer la dialectique à sa propre logique, de

voir plusieurs aspects dans sa logique. Il ne voit pas que l'apparence est en liaison dialectique avec le contenu.

C'est pour cette raison que Lénine corrige Hegel de la manière suivante :

« (1)

Die Objektivität [L'objectivité]

# (NB : Pas clair, y revenir !)

des Scheins [de l'apparence] 37

(2)

Die Notwendigkeit des Widerspruchs selbstbewegende Seele [La nécessité de la contradiction de l'âme auto-mue] 39 , ... (« la négativité interne »)... « le principe de toute vie naturelle et spirituelle» (44).

#

N'est-ce pas l'idée que l'apparence aussi est objective, car il y a en elle un des aspects du monde objectif ? Non seulement le Wesen [l'essence], mais aussi le Schein [l'apparence] est objectif. La différence entre le subjectif et l'objectif existe, MAIS ELLE AUSSI A SES LIMITES. »

Il s'agit là de la critique faite à Hegel par Karl Marx et Friedrich Engels comme quoi il considère que la logique, la réflexion sur les choses, l'apparence des choses, tout cela flotterait comme libre en-dehors de la réalité dialectique, alors qu'il ne s'agit en réalité que du

reflet du réel.

Chez Hegel, la logique de type dialectique est vrai en soi ; elle ne dépend pas du réel, elle existe parce qu'elle existe et que tout fonctionne de cette manière.

## 9e partie : la critique des mathématiques et de la physique moderne

On comprend la situation dans laquelle se sont retrouvées Karl Marx et Friedrich Engels. D'un côté, Hegel rejetait de manière adéquate les mathématiques comme forme figée, de l'autre Hegel basculait dans une logique des choses autonome des choses elles-mêmes.

La science de la logique accorde d'ailleurs une très grande place à l'étude des mathématiques en tant que tel, en rapport avec cette question de l'infini chez elles. Lénine constate à ce sujet, dans ses notes :

Analyse très détaillée du calcul différentiel et intégral avec des citations de Newton, Lagrange, Carnot, Euler, Leibniz, etc., etc., qui prouvent combien Hegel s'intéressait à cette « disparition » des infiniment petits, cet « état intermédiaire entre l'être et le non-être ». Tout cela est incompréhensible si on n'a pas étudié les mathématiques

supérieures.

Karl Marx et Friedrich Engels s'intéresseront de manière approfondie à cette question du calcul différentiel et intégral, étant plus optimiste que Hegel dans le développement possible de mathématiques capables de modéliser le saut qualitatif.

En ce qui concerne cependant La science de la logique plus directement, dans son étude du rapport entre le fini et l'infini, dans sa critique des mathématiques comme approche de choses figées, mortes, et de l'autre côté son basculement dans une « logique » dialectique flottant au-dessus des choses, l'aspect principal fut bien pour Karl Marx et Friedrich Engels la critique du cantonnement dans les formes figées, l'affirmation du mouvement.

C'est cela qui permis à Friedrich Engels d'écrire l'Anti-Dühring et la dialectique de la nature, à Lénine décrire Matérialisme et empirio-criticisme, à Staline d'élever le matérialisme dialectique comme vision du monde du Communisme, à Mao Zedong de l'approfondir.

Lénine, dans ses notes sur La science de la logique, souligne comment la compréhension de Hegel remet en cause la physique moderne prisonnière de conceptions erronées, anti-dialectiques :

[Tout ceci est ténèbres et obscurité. Mais il y a visiblement une pensée vivante : le concept de loi est un des degrés de la connaissance par

l'homme de l'unité et de la liaison, de l'interdépendance et de la totalité du processus universel.

L'« émondage » et le « démontage » des mots et des concepts auxquels se livre ici Hegel est une lutte contre l'absolutisation du concept de loi, contre sa simplification, sa fétichisation.

NB pour la physique moderne !!!]

Voici un autre passage, où Lénine aborde également cette question de la loi absolutisée par les sciences lors d'erreurs idéalistes :

« Cette identité, la base du phénomène qui constitue la loi, est son propre moment... La loi n'est donc pas au-delà du phénomène, mais au contraire elle lui est immédiatement présente, le royaume des lois est l'image calme (italique de Hegel) du monde existant ou apparaissant »...

C'est une définition remarquablement matérialiste et remarquablement juste (par le mot « ruhige » [calme] 29 ). La loi prend ce qui est calme — et par là la loi, toute loi, est étroite, incomplète, approchée.

On arrive ici à la question de la cosmologie, de la compréhension de la nature de l'univers lui-même. Lénine note par ailleurs :

L'absolu et le relatif, le fini et l'infini=parties, degrés d'un seul et même univers. So etwa ? [Quelque chose comme ça?]

Lénine fait ici une remarque

importante, puisqu'elle sera assumée telle quelle par Mao Zedong. Lui et le physicien japonais Shoichi Sakata formeront la conception matérialiste dialectique d'un univers en oignon, avec différentes couches se superposant et se liant les unes aux autres.

Lénine note également le point suivant de Hegel :

158— 159 : ... « L'unité du fini et de l'infini n'est pas un rapprochement extérieur de ceux-ci ni une réunion incongrue, qui contredirait à leur détermination, dans laquelle deux indépendants, deux étants en soi séparés et mutuellement opposés, partant incompatibles, seraient réunis ; au contraire chacun est à lui-même, cette unité et l'est seulement en tant qu'abrogé de soi-même, ce en quoi aucun n'a devant l'autre une prééminence de l'être en soi et de l'être-là affirmatif. Comme on l'a montré plus haut la finitude est seulement comme dépassement de soi, et par conséquent l'infinité, l'autre d'elle-même, est contenue en elle.

Et Lénine de noter à ce sujet :

Appliquer aux atomes versus les électrons. En général, l'infinité de la matière en profondeur...

On retrouve là la grande bataille menée par Mao Zedong durant la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne, afin d'affirmer que « rien n'est indivisible ».

## 10e partie : la dialectique de la nature

Au-delà de la critique des mathématiques pour sa nature formaliste - objectiviste et de la physique moderne pour ses conceptions idéalistes la bloquant dans son développement, Lénine puise également la dialectique de la nature dans Hegel, avec Hegel et contre Hegel.

Voici comment il définit la dialectique, reprenant Hegel mais en même temps en ayant conscience de la limite historique de celui-ci :

La dialectique est la théorie de la façon dont les contraires peuvent être et sont habituellement (dont ils deviennent) identiques — des conditions dans lesquelles ils sont identiques en se changeant l'un en l'autre — des raisons pour quoi l'esprit humain ne doit pas prendre ces contraires pour morts, figés, mais pour vivants, conditionnés, mobiles, se changeant l'un en l'autre. En lisant Hegel [en français]...

Lénine note également le passage suivant de Hegel :

148... « C'est la nature du fini lui-même de se dépasser, de nier sa négation, et de devenir infini »... Ce n'est pas une force (Gewalt) extérieure (fremde) (149) qui transforme le fini en infini, mais sa nature (seine Natur) (du fini).

Et à côté il écrit :

La dialectique des choses elles-mêmes, de la nature elle-même, de la marche même des événements .

Voici enfin comment dans ses notes, Lénine arrache les « éléments de la dialectique » à la logique dialectique de Hegel flottant au-dessus de la matière, exposant ce qui constitue une compréhension de celle-ci :

« Peut-être est-il possible de présenter ces éléments ainsi, de façon plus détaillée :

objectivité de l'examen (pas des exemples, pas des digressions, mais la chose en elle-même).

tout l'ensemble des rapports multiples et divers de cette chose aux autres.

le développement de cette chose (ou encore phénomène), son mouvement propre, sa vie propre. les tendances (et # aspects) intérieurement contradictoires dans cette chose.

la chose (le phénomène, etc.) comme somme et unité des contraires.

la lutte ou encore le déploiement de ces contraires, aspirations contradictoires, etc.

union de l'analyse et de la synthèse, séparation des différentes parties et réunion, totalisation de ces parties ensemble.

les rapports de chaque chose (phénomène, etc.) non seulement sont multiples et divers, mais universels. Chaque chose (phénomène, processus, etc.) est liée à chaque autre. non seulement l'unité des

contraires, mais aussi les passages de chaque détermination, qualité, trait, aspect, propriété en chaque autre [en son contraire?] processus infini de mise à jour de nouveaux aspects, rapports, etc. processus infini d'approfondissement de la connaissance par l'homme des choses, phénomènes, processus, etc., allant des phénomènes à l'essence et d'une essence moins profonde à une essence plus profonde.

de la coexistence à la causalité et d'une forme de liaison et d'interdépendance à une autre, plus profonde, plus générale.

répétition à un stade supérieur de certains traits, propriétés, etc., du stade inférieur et retour apparent à l'ancien (négation de la négation)

lutte du contenu avec la forme et inversement. Rejet de la forme, remaniement du contenu.

passage de la quantité en qualité et vice versa, (15 et 16 sont des exemples du 9)

On peut définir brièvement la dialectique comme la théorie de l'unité des contraires. Par là on saisira le noyau de la dialectique, mais cela exige des explications et un développement.

## 11<sup>e</sup> partie : les erreurs idéalistes

Hegel, en ne faisant pas de la matière la base du processus dialectique, est obligé de basculer dans une série d'erreurs idéalistes, qui justement feront que Karl Marx dira de cela qu'il s'agit de tout

remettre sur ses pieds.

Selon Hegel, la vitesse est ainsi le rapport direct entre l'espace traversé et le temps passé pour cela. Il voit un rapport entre un aspect positif (l'espace) et un aspect négatif (le temps), les deux existant en soi, là où inversement pour le matérialisme dialectique, qui se fonde sur la matière, le temps est le produit de la contradiction de l'espace avec lui-même, comme mouvement de la matière.

Pareillement, perdant de vue le principe de l'unité totale de l'univers, il est obligé de faire des liaisons des « affinités électives », c'est-à-dire qu'il maintient la dignité du réel, mais de manière simplement romantique, comme Goethe. La phénoménologie de l'esprit de Hegel est d'ailleurs écrite en parallèle strict avec le Faust de Goethe.

Au lieu donc d'avoir un mouvement cohérent et inévitable, déterminé comme processus matériel, on a des affinités qui fournissent la source de la direction du mouvement. L'harmonie en musique s'appuierait ainsi non plus sur un processus déterminé, mais sur le rapport entre les sons, qui auraient des affinités entre eux, qui se choisiraient littéralement, au nom d'une intensité plus grande préférée dans la liaison. C'est là bien entendu le reflet de l'individualisme bourgeois et de ses choix, dans la philosophie de Hegel.

Cela aboutit forcément à une mise en valeur de l'existence avec des caractères propres, au lieu de la

matière. Là aussi c'est un reflet de l'individualisme bourgeois, où chaque individu aurait des traits propres, un caractère unique, le tout étant irréductible, etc.

D'ailleurs, la négation de cette existence avec caractère propre est, chez Hegel, la réflexion. De là l'anthropocentrisme de Hegel, son obsession de « l'esprit », avec cette fascination pour le moment précis où l'on passe de l'être au concept, parce que le fait de se tourner vers soi permet de saisir ce qu'il en est.

En arriver à un esprit saisissant la logique des choses est ici le but absolu. Lénine fait la remarque suivante, à côté de la phrase suivante de Hegel : « mystique ! ».

L'esprit n'est pas seulement infiniment plus riche que la nature, mais l'unité absolue des opposés dans le concept constitue son essence... (264).

Historiquement, le rapport avec Martin Luther est par ailleurs indéniable et il est clair que la démarche de Hegel n'aurait pas pu exister sans l'affirmation protestante tant de l'individu que de la vie intérieure. D'ailleurs, que l'Allemagne ait connu Martin Luther (avec la vie intérieure) plutôt que Calvin (avec l'individu) a permis à Kant et Hegel d'affirmer l'intériorité subjective, la morale intérieure, la dialectique du rapport avec l'extérieur, la dialectique intérieur avec soi-même.

Chez Hegel, cela aboutit, en raison du refus du caractère central de la matière, à une mystique de cette

intériorité. L'existence au caractère propre, particulier, se réfléchit intérieurement en elle, se réfléchit face et avec les autres ensuite, puis, enfin, apparaît en tant que tel, émergeant de manière absolue. Il passe alors d'un caractère simple à l'existence visible, puis à la réalité en tant que telle, affirmant son essence.

On retombe là dans une logique dialectique sans connexion avec le mouvement réel, où c'est l'esprit qui ressort, comme auto-considération, auto-affirmation.

L'être se pose comme apparence, ce qui serait une sorte de négation de l'être mais en même temps une affirmation immédiate, la vérité de ce processus étant le devenir, d'où une focalisation complète sur l'infini pour l'infini.

La forme existerait en soi, serait le vrai contenu, affirmation dans la réalité, s'opposant à l'essence afin d'apparaître ; la matière ne serait qu'à concevoir abstraitement, comme une simple identité, et non sensuellement, elle ne serait somme toute de ce fait qu'une composante.

C'est là le reflet de l'esprit bourgeois qui croit exister à travers une certaine composante matérielle, sans être matière en tant que tel. Le but à l'arrière-plan est d'en appeler à un esprit formant la matière.

Le tout est ici techniquement au mieux un simple retour à Aristote, mais dans une période où la bourgeoisie se présente historiquement de manière

vigoureuse sur la scène historique ; Hegel n'hésite même pas justement à directement dire que :

La matière a de là besoin d'être formé et la forme doit se matérialiser, se donner avec soi, en rapport à la matière, l'identité ou le fait d'exister.

Hegel dégrade sa dialectique en opposition sujet/objet, son système se dégrade en logique combinatoire dialectique, sans lien avec le réel ; il aboutit inéluctablement à une théorie de la valeur des jugements comme évaluations des choses, exactement comme le stoïcisme qui lui-même pareillement raisonnait sous forme de logique, étant par ailleurs un prolongement déformé de la philosophie d'Aristote.

Tout serait une question de formuler correctement la logique de ce qui est dit, la dialectique étant la méthode correcte pour le faire.

## 12e partie : les errements

Hegel repart donc de là où il était arrivé, par impossibilité de se rapporter à la matière en tant que telle ; il passe des centaines de pages à formuler une sorte de subjectivisme affirmant saisir les modalités dialectiques de l'existence. Les errements dans La science de la logique rendent son étude fastidieuse, malgré les éléments essentiels qu'on y trouve.

Chez Hegel, la vie serait avant tout à considérer du point de vue de l'individu vivant. Hegel revendique

l'individualité subjective capable de saisir, au moyen des concepts, des réalités dispersées, dont le fonctionnement répond somme toute à une sorte de mécanique opposition / sujet-objet :

Une telle unité d'essence et de forme, qui s'opposent comme forme et matière, est le fondement absolu, qui se détermine.

La vérité n'est plus le réel, mais le processus logique lui-même. Ce qui compte, ce ne sont pas les choses en tant que tel, mais leurs propriétés, dont l'agencement est compris par une analyse logique – ce qui est basculer dans la démarche analytique que Hegel réfute pourtant. Tout cela parce que Hegel réduit la matière au matériau ; ici apparaît le principe de la phénoménologie, où des aspects des choses se présentent et établissent des rapports entre elles, dont la délimitation consiste en la philosophie (Husserl, Sartre, etc.).

Ce n'est pas la réalité qui porte le mouvement, mais le fait qu'il y ait mouvement qui amènerait la réalité :

L'identité abstraite avec soi n'est pas encore en soi le caractère d'être vivant, mais que le positif est en soi lui-même la négativité, c'est par là qu'il va en-dehors de lui et qu'il se place en transformation.

Quelque chose est ainsi vivant, seulement dans la mesure où il contient en lui la contradiction, et c'est là la force, de saisir et de maintenir la contradiction en soi.

C'est là le reflet de l'esprit bourgeois de l'entrepreneur, qui donne naissance dans la mesure où il parvient à donner vie à ce qu'il entreprend. C'est également la conception de l'individu dans le capitalisme, faisant des choix qui réussissent, qu'il « parvient » à faire réussir.

Hegel dresse une véritable théorie des « possibles », qui seraient « nécessaires » de par leur liaison dialectique, mais qui en définitive aboutit à une sorte de mysticisme de la logique dialectique, comme compréhension de l'établissement des choses :

La logique est par là à saisir comme le système de la raison pure, le royaume de la pensée pure.

Ce royaume est la vérité, lorsqu'elle est sans enveloppe et pour elle-même.

On peut pour cette raison exprimer le fait que ce contenu est la représentation de Dieu tel qu'il est dans son essence éternelle avant la création de la nature et d'un esprit fini.

Comprendre la logique dialectique serait saisir l'ordre des choses, et non plus les choses. La dialectique de Hegel est dégradée au culte de l'esprit se plaçant au-dessus des phénomènes, des choses, regardant de manière logique les processus. C'est Aristote placé dans le cadre de l'époque de la bourgeoisie, avec par conséquent l'introduction de la notion de mouvement à la place du système de raisonnement du type cause-conséquence.

Lénine, dans ses notes sur La science de la logique, résume de manière absolument impeccable cela, avec une précision impressionnante dans le choix des termes, dans la synthèse des errements de Hegel :

Le fleuve et les gouttes dans ce fleuve. La situation de chaque goutte, son rapport aux autres ; sa liaison avec les autres ; la direction de son mouvement ; la vitesse ; la ligne du mouvement — droite, courbe, circulaire, etc.— vers le haut, vers le bas. La somme du mouvement. Les concepts en tant qu'inventaires des aspects particuliers du mouvement, des gouttes particulières (= « les choses »), des « filets » particuliers, etc. Voilà à peu près le tableau de l'univers d'après la Logique de Hegel — naturellement moins le Bon Dieu et l'absolu.

Heureusement de ce fait, bien loin de cette mentalité où la logique est inventaire, le matérialisme dialectique sut préserver le noyau matérialiste et réaliser un saut qualitatif à l'hégélianisme, par le marxisme, puis le léninisme, puis le maoïsme.

## 13e partie : la science de la logique

Le mysticisme a besoin d'un Dieu et chez Hegel, cela va être l'infini. Il devait inmanquablement en arriver là, pour compenser l'absence de matière. Ce qu'est la matière pour le matérialisme dialectique consiste en l'infini pour la logique

dialectique hégélienne, là est la différence entre le matérialisme marxiste et l'idéalisme hégélien.

De fait, si Hegel pose la question du rapport entre le fini et l'infini de manière productive, il va inmanquablement buter sur la question de la réalité. Celle-ci est constituée de l'un et du multiple, c'est-à-dire que la réalité est une, mais qu'il y a plusieurs choses qui y existent.

Le matérialisme dialectique établit un rapport dialectique entre l'un et le multiple, car il pose le caractère unique de l'univers, qui de par le caractère infini de sa nature – la matière – connaît la multiplicité comme expression de l'auto-mouvement.

Hegel est incapable d'en arriver là, car il n'attribue pas à la matière le mouvement lui-même ; il pose la dialectique comme logique du processus. Aussi est-il condamné à errer dans des réflexions sur le « un », sur l'attraction et la répulsion des « uns », c'est-à-dire des unités. Hegel, en penseur bourgeois des Lumières, ne dépasse pas la vision du monde où tout est élément séparé, unique.

En même temps, il voit bien qu'il est alors impossible de maintenir un cadre général. Il constate bien que le un de Spinoza, qui est l'univers, la Nature, mais conçu comme fixé et unifié de manière ossifiée, ne permet pas le mouvement, que le un est ici séparé radicalement de toute multiplicité, même si, en même temps, il est ce multiple de parce qu'il forme une ensemble général.

Cependant, ne parvenant à comprendre le principe d'un univers total et en même temps en mouvement complet – comme le fait le matérialisme dialectique – si Hegel veut préserver le mouvement à tout prix et obtenir un semblant de réalité, il est obligé pour cela de multiplier les uns à l'infini, cet infini devenant réalité, totalité.

Et pour justifier que cet infini soit bien une totalité, Hegel pose que les « uns » ne sont pas des uns, mais des unités formelles, c'est-à-dire des quantités qui vont connaître un saut qualitatif. Il n'y aurait donc plus des uns partout formant le multiple, mais des unités partout, des totalités partout qui vont connaître tous des évolutions ; il n'y a donc pas une infinité de choses, d'uns, mais des phénomènes marqués tous par une unité.

La totalité n'est plus la totalité des uns, mais chaque un devient une totalité, parce que la logique dialectique y fonctionne comme dans tout phénomène. C'est le principe hégélien de la dialectique comme mode d'existence, comme logique.

Ce faisant, un problème émerge forcément. En effet, pourquoi ces unités seraient-elles, finalement différentes des « uns » de type mathématique ? Dans les nombres, une unité peut en remplacer une autre, 5, c'est cinq « un » qu'on peut remplacer l'un par l'autre. En quoi cela serait-il différent pour les unités de Hegel, si finalement toutes ces unités obéissent à la même logique dialectique dans leur processus interne ?

Or, en admettant cela, on perdrait forcément le principe de la qualité, puisque chaque un équivaut à un autre, il n'y aurait donc plus de différence, mais seulement une infinité d'unités toutes identiques, ce qui d'ailleurs justifierait que chacune soit totalité.

Pour s'en sortir, il ne restait alors pour Hegel que la possibilité de « fixer » son approche en prenant comme axe l'infini. Chez Hegel, qualité et infini se superposent, s'assimilent ; en fait c'est une seule et même chose, une seule et même modalité, et c'est en quelque sorte le démiurge de l'univers.

Hegel résume cela de la manière suivante :

L'infini, qui n'a dans le progrès infini que la signification vide d'un non-être, d'un au-delà non atteint mais recherché, n'est dans les faits rien d'autre que la qualité.

L'infini en soi n'est rien, il n'est qu'un horizon toujours repoussé. Par la qualité, il y a par contre le saut au-delà d'une frontière. Le fait de dépasser toujours les frontières donne son sens alors à l'infini, qui sinon serait une simple abstraction.

Le sens du monde devient alors l'infini, par l'intermédiaire de la qualité. C'est la conséquence inévitable de son idéalisme ; en se tournant vers le concret, mais pas la matière, Hegel se coupe du matérialisme et se limite à la logique du processus en tant que tel. Sa philosophie consiste en une science de la logique.

## 14e partie : la mesure, grande erreur de Hegel

On voit aisément dans quel terrible imbroglio se retrouve Hegel. Pour lui, de manière juste, une chose, prise en elle-même, est en effet la négation du fait d'être en rapport avec autre chose, et inversement dans son rapport avec autre chose, la chose est alors négation d'être simplement elle-même, les choses extérieures faisant intervenir un rapport de négation de la négation.

D'ailleurs, si la finitude était simplement elle-même, sans lien avec l'infini, avec le fini irait au fini et il n'y aurait plus rien, on en arriverait au néant complet, qui est une abstraction. Ce n'est pas le cas, car la finitude porte en elle la finitude de la finitude.

Seulement, comme il n'y a pas la matière chez Hegel, il n'y a rien pour porter cet infini, à part l'infini lui-même. Pour lui, l'infini consiste en la négation de la négation comme forme générale de l'existence, alors que la négation de la négation est déjà en soi présente par le fait que la matière existe (dans son rapport fini/infini).

De là un idéalisme de l'infini, qui ne saisit pas que ce qui porte l'infini, à savoir la matière, de là l'infini comme manière d'avancer et donc d'exister, de là une sorte d'idée suprême expliquant l'être.

Il va de soi que, si on en restait là, alors l'infini se maintient en tant que tel, comme principe de la

détermination positive, affirmée, et on ne peut rien dire d'autre. Il ne reste plus que la soumission devant ce qui dépasse, la fascination mystique pour une quête éperdue de l'infini comme absolu.

Surtout que, si l'on regarde bien cela de manière matérialiste historique, les religions s'appuient justement sur les notions de création, de qualitatif, d'absolu.

Or, Hegel entend formuler la possibilité de la connaissance et de la science elle-même.

Il va donc s'y prendre de la manière suivante : puisque l'infini s'exprime par la qualité, qualité sans laquelle l'infini ne serait qu'un horizon jamais atteint, alors il est possible de distinguer trois déterminations aux choses.

Lorsqu'une chose est déterminée en tant que telle, c'est la qualité. La qualité est le point de départ de la logique, car elle est le mouvement.

Si cette détermination est dépassée, alors on a la taille, la quantité. La quantité est la qualité devenue négative. C'est, on l'a compris, le niveau où peuvent opérer les mathématiques ; on est ici plus face à la qualité et au mouvement, mais à leur contraire, la quantité et le non-mouvement. On n'est plus dans le vivant, mais dans le mort.

Enfin, si on définit cette quantité qualitativement, alors on aurait la mesure. C'est absurde, mais Hegel n'avait pas le choix pour maintenir la justification d'un discours possible, censé être la logique.

Cette notion de mesure est absolument centrale dans La science de la logique ; elle est, si l'on veut, la tentative pour Hegel de stabiliser son système, étant donné qu'il n'allait pas au matérialisme dialectique.

Voici comment il procède.

Prenons un exemple de la quête de l'infini de Hegel, qui s'associe à sa considération comme quoi les mathématiques sont un outil formel seulement. Si l'on prend par exemple  $4/2$  et  $4/3$ , les mathématiques s'intéressent au résultat. Or, Hegel va s'intéresser non pas aux 4, au 2 et au 3, qui sont interchangeables, ni à un résultat plus qu'un autre, bien que l'un ait l'air fini, l'autre pas ( $4/2 = 2$ ,  $4/3 = 1,333333\dots$ ).

Hegel dit ainsi à ce sujet :

Dans la mesure donc où la fraction est quelque chose de fini, c'est-à-dire un quantum déterminé, la série infinie l'est également et encore plus qu'elle.

Mais dans la mesure où la fraction est infinie, et infinie en elle-même au sens véritable, parce qu'elle a en elle-même l'au-delà négatif, la série infinie est affectée d'un manque, et n'a l'infini que comme un au-delà en dehors d'elle.

Ce qui l'interpelle plutôt, c'est la division elle-même, qui est une connexion entre les deux nombres, et qui par conséquent porte en elle l'infini. Dans  $4/2$ , ce qui l'intéresse, c'est le  $/$ .

C'est évidemment un décrochage. Le matérialisme dialectique est d'accord avec Hegel pour que les mathématiques aient une place secondaire, mais elles sont utiles comme modélisation, une fois qu'on a établi de manière matérialiste le 4 et le 2 de l'opération, et qu'on maintienne le cap en se focalisant avant tout sur le saut qualitatif, que les mathématiques ne peuvent pas découvrir, mais modéliser.

Chez Hegel, par contre, le qualitatif est pris en soit ; il est le grand prêtre de l'infini, il est le Jésus-Christ de l'infini divin père de toutes choses.

Cela aboutit à la survalorisation de la mesure, qu'il présente donc comme la définition qualitative de la quantité, le véritable Saint-Esprit permettant d'appréhender la réalité.

La mesure est vue par Hegel comme unité de la quantité et de la qualité, unité du moment et de la connexion, en liaison tant avec la négation de toutes les autres mesures qu'avec la négation du principe de mesure lui-même. Toutes les valeurs (poids, masse, vitesse, mouvement, fonction, etc.) se retrouvent dans la mesure.

C'est là évidemment une conséquence inévitable du positionnement de Hegel comme quoi la logique prime : il fallait bien que la logique fournisse une réalité matérielle. La mesure est en quelque sorte la tri-dimensionnalisation de la thèse de Hegel sur l'infini. C'est pourquoi il peut dire :

Tout ce qui est là, a une mesure. Tout être existant a une taille, et cette taille appartient à la nature de quelque chose en tant que tel ; elle fait une nature particulière et sa nature interne pour soi-même.

## 15e partie : le matérialisme dialectique et les mérites de Hegel

Concernant les mathématiques elles-mêmes, Ernst Kolman et Sonia Yanovskaya ont publié un long article au sujet de ce thème, dans la revue philosophique du PCUS(b), Sous la bannière du marxisme, en 1931.

Les auteurs de l'article voient en la position de Hegel – au-delà de son interprétation correcte de ce que sont les mathématiques – une part de pessimisme concernant la possibilité de développer les mathématiques en allant dans le sens d'une modélisation des sauts qualitatifs. Si en effet les mathématiques existent, c'est qu'elles expriment quelque chose en développement réel, qui obéit nécessairement à la loi de la dialectique elle-même par ailleurs.

A la lecture de La science de la logique, Lénine se demande pourquoi Hegel ne voit pas que la logique elle-même qu'il expose pourrait obéir à la dialectique – et être le reflet de la matière. Il en va de même pour les mathématiques, aussi reflet imparfait qu'elles soient, elles possèdent leur dignité du réel,

et par conséquent une dimension dialectique.

Voici un long extrait de cet article :

Je ne peux passer sans commentaire sur le vieil Hegel dont il est dit qu'il n'avait pas d'éducation scientifique mathématique profonde. Hegel en savait tellement sur les mathématiques qu'aucun de ses disciples ne fut en mesure de publier les nombreux manuscrits mathématiques parmi ses papiers. Le seul homme à ma connaissance à en saisir assez quant aux mathématiques et à la philosophie et à même de pouvoir le faire, c'est Marx. » (Engels, Lettre à A. Lange, 29 mars 1865).

Nous matérialistes dialectiques situons les mérites de la philosophie hégélienne dans le domaine des mathématiques dans le fait que Hegel :

- 1) a été le premier à brillamment définir la genèse objective de la quantité comme résultat de la dialectique de la qualité ;
- 2) a correctement déterminé l'objet des mathématiques et, de manière correspondante, également leur rôle dans le système des sciences et donné une définition essentiellement matérialiste des mathématiques qui écrase la cadre de la conception bourgeoise avec son fétichisme de la quantité si caractéristique (Kant et le pan-mathématisme) ;
- 3) a reconnu que le domaine du calcul différentiel et intégral n'est plus un domaine purement

quantitatif, mais qu'il contient déjà des moments qualitatifs et des traits qui sont caractéristiques du concept concret (unité des moments en contradiction interne), et que par conséquent,

4) toute tentative pour ramener le calcul infinitésimal à la mathématique élémentaire, pour supprimer le saut qualitatif qui les sépare, doit, d'emblée, être considérée comme sans espoir ;

5) que les mathématiques, sur leurs propres bases, sans l'aide de la pensée philosophique théorique, n'est pas en mesure de justifier les méthodes qu'elle emploie déjà ;

6) que l'origine du calcul différentiel a été déterminé, non pas par les exigences du développement autonome des mathématiques, mais que sa source et son fondement se trouvent dans les exigences de la pratique (le noyau matérialiste!). ;

7) que la méthode du calcul différentiel est analogue à certains processus naturels et par conséquent ne peut pas être saisie à partir d'elle seule, mais, à partir de l'essence du domaine où ces méthodes sont appliquées.

Les faiblesses, erreurs de la conception hégélienne des mathématiques qui découlent de façon implacable de son système idéaliste, reposent, considérées d'un point de vue matérialiste, sur le fait que:

1) Hegel croit que la méthode de calcul différentiel dans son ensemble est étrangère aux mathématiques, de sorte que l'on ne

puisse trouver, à l'intérieur des mathématiques, aucune transition entre les mathématiques élémentaires et supérieures ; conséquemment les concepts et les méthodes de ces dernières ne peuvent être introduits dans les mathématiques que d'une façon extérieure et arbitraire, à travers un réflexion extérieure et ne peuvent pas apparaître à travers le développement dialectique comme une unité de l'identité et de la différence de l'ancien et du nouveau. ;

2) il pense qu'une telle transition n'est concevable qu'extérieurement aux mathématiques, dans son système philosophique, alors qu'en fait il est forcé de transporter la vraie dialectique du développement des mathématiques dans son système philosophique ;

3) il procède ainsi souvent à cela d'une façon déformée et mystifiante et ce faisant, il remplace les rapports réels alors inconnues par des rapports idéaux, fantastiques et crée ainsi une solution apparente là où il n'aurait du poser de manière plus marquante un problème encore irrésolu, et il entreprend de la démontrer et de la prouver dans les mathématiques de son temps, ce qui, souvent, était simplement faux. ;

4) il considérait le développement effectif des mathématiques comme un reflet du développement des catégories logiques, des moments du développement autonome de l'idée et il rejette la possibilité de construire des mathématiques qui appliqueraient consciemment la

méthode dialectique et seraient, par conséquent, capable de découvrir la vraie dialectique du développement de leurs propres concepts et méthodes et qui n'intégreraient pas les moments qualitatifs et contradictoires à travers une réflexion extérieure ;

5) c'est pourquoi non seulement, il n'est pas en mesure de définir la reconstruction des mathématiques par la méthode dialectique, mais il est forcé de courir derrière les mathématiques de son époque en dépit des critiques correctes qu'il fait à leurs méthodes et concepts fondamentaux ;

6) il préfère les démonstrations de Lagrange du calcul différentiel non pas parce qu'elle dévoile les rapports réels entre les mathématiques du fini (algèbre) et de l'infini (analyse), mais parce que Lagrange introduit le quotient différentiel dans les mathématiques d'une façon purement externe et arbitraire, en quoi Hegel reste fidèle à l'habituelle interprétation superficielle de Lagrange. ;

7) il rejette la possibilité de mathématiques dialectiques et dans ses efforts pour réduire de manière excessive la signification des mathématiques, plus que cela n'est justifié, il rejette totalement les moments qualitatifs (dialectique) des mathématiques élémentaires (arithmétique). Cependant comme leur présence était manifeste pour un dialecticien comme Hegel, tandis qu'il les élimine d'un endroit (dans le chapitre sur la Quantité) il devait les réintroduire dans un autre (La mesure).

Le mérite de Hegel dans la reconnaissance correcte du sujet des mathématiques mérite de se situer de manière haute dans notre

estimation, en particulier eu égard au fait que même aujourd'hui, cette question cause les plus grandes difficultés, dans les courants philosophiques idéalistes et

éclectiques les plus variés, parce qu'ils reflètent la réalité matérielle de manière déformée.



Lien important : [materialisme-dialectique.com](http://materialisme-dialectique.com)

Imprimerie spéciale  
2019

CB